# TRAITÉ DES MALADIES DE LA POITRINE,

APPUYE' SUR LE SYSTEME le mieux reçû.

*Par le Sr. JEAN PIERRE LASALLE, Docteur en Medecine.*

Ce M. Duvignat - P.M.



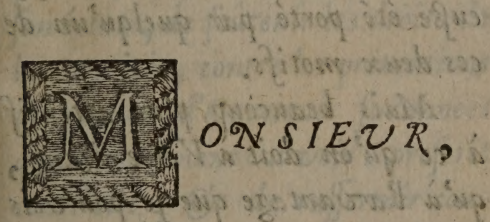
A BORDEAUX,
Chez la Veuve G. DE LA COURT, & N. DE LA COURT, Imprimeur ordinaire du Roy.

M. DCC IV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*



# A MESSIRE GUY CRESCENT FAGON CONSEILLER D'ETAT ET PREMIER MEDECIN DU ROY.



MONSIEUR,

*Je ne fis pas plûtôt le dessein de cét Ouvrage, que je songeay*

*à vous l'offrir. Ce ne fût pourtant, ny par ambition, ny par interêt. L'occasion d'une Dispute qui s'ouvrit il y a environ deux ans en l'Université de Bordeaux, au sujet d'une Chaire de Medecine, & dans laquelle j'entray à la sollicitation de mes amis, m'auroit dû déterminer à vous faire cette offre, dés ce tems-là, que mon Livre étoit déja prêt, si j'y eusse été porté par quelqu'un de ces deux motifs.*

*Mais beaucoup plus attentif à ce qu'on doit à Vôtre Rang, qu'à l'avantage que je pouvois tirer de Vôtre Credit; j'ay mieux aymé tout donner à la*

*gloire d'un juſte devoir, qu'aux penſées de ma fortune.*

*Encore ne fais-je en cela, MONSIEUR, que répondre bien foiblement aux obligations que vous a nôtre Profeſſion, dont l'honneur & la gloire nous doivent être ſi chers. Car que ne doit-elle pas aux ſoins que vous prenez tous les jours de reformer une infinité d'abus, qui commençoient déja à ternir ſon éclat, de ſoûtenir les droits de la verité, contre les prétentions de tant d'Opinions ſurannées qui ſembloient avoir preſcrit contr'elle, & de raffermir contre leurs craintes, ceux à qui la prévention publique ôtoit la*

*hardiesse de mettre au jour leurs découvertes.*

*On raisonne aujourd'huy avec beaucoup de liberté sur toutes les matiéres de Physique & de Medecine, & l'on ne s'en rapporte plus avec une aveugle confiance à ceux qui sembloient nous avoir fait des Loix que l'on n'osoit enfreindre des premiers tems. Cette superiorité s'est éteinte, & l'autorité des premiers Maîtres ne soûmet plus si souverainement la raison, qui nous a eté donnée pour nous servir de regle dans la recherche des veritez naturelles, comme nous avons reçû la Foy, pour entrer dans la connoissance des*

*Mysteres de la Religion.*

*C'est à vous particulierement, MONSIEUR, que l'on doit la liberté dont jouissent à present les esprits asservis depuis si long-tems, sous le joug d'une autorité injustement jalouse d'un pouvoir, qu'elle ne tenoit que d'une déference trop aveugle. Ce sont ces nobles travaux recompensez de la marque la moins équivoque d'un merite solide & distingué, qui r'assûrent les Sçavants, & qui leur font embrasser hardiment des sentimens qui ont reçu en Vôtre Personne tant de marques éclatantes de l'approbation Publique.*

*Vous m'avez prescrit des bornes, MONSIEUR, & Vôtre Modestie me défend de m'étendre sur le choix glorieux qu'a fait de vous le plus Grand Monarque de la Terre, pour déposer en vos mains ce qui fait nôtre bonheur, & le plus tendre objet de nos esperances; cette santé précieuse, qui est autant l'objet des Vœux ardents de son Peuple, que la matiére des allarmes continuelles de ses ennemis. Ie me rends à vos ordres, dans l'esperance que cette prompte obeïssance, vous prouvera que je suis penétré de Vôtre Merite, & que ce Livre que je mets soûs Vôtre Prote-*

*ction, n'est qu'une foible marque de la grande estime, & du profond respect, avec lequel je suis,*

*MONSIEUR,*

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur,

LASALLE.

## IDE'E GENERALE
### de cét Ouvrage.

LORSQUE je me ſuis déterminé à donner cét Ouvrage au Public, je n'ay point eu la folle envie de me faire un grand nom, & de me donner rang parmy les Autheurs les plus illuſtres. Je n'affecte point icy une fauſſe modeſtie, & j'avoue de bonne foy, que je n'ay écrit ſur cette matiére que dans le deſſein d'étaler un Syſtéme, que je n'ay concerté ny rendu public, qu'aprés que mes obſervations m'ont fait concevoir que je bâtiſſois ſur des fondemens aſſez ſolides. J'ay ſuivy en cela la maniere de habiles Praticiens de nos tems; leſquels bien loin d'appuyer leur pratique ſur une théorie ingénieuſement concertée, font ſervir

leurs expériences & leurs obſervations, à la ſolidité de leurs raiſonnemens.

En effet, y a-t-il apparence qu'une nature qui ſe déroute, doive ceder aux ſecours qu'inſpire une idée paſſagere, & qui n'a d'autre réalité que celle qu'elle emprunte d'une imagination échauffée, & qui eſt dans une continuelle révolte contre la raiſon ? Le ſecours ne devient-il pas plus efficace, lorſqu'aprés avoir éprouvé l'effet des Remedes, on eſt en état de profiter de l'occaſion, de preſcrire l'ordre, & de faire le juſte choix de ceux qu'il faut mettre en uſage. C'eſt alors que l'on jette les ſolides fondemens qui r'affermiſſent l'opinion, & que l'on eſt en droit de juger ſainement de la décadance de la nature, & des ſecours qu'elle demande.

C'eſt là la veritable théorie, & la Medecine experimentale dont Hypocrate fait tant de cas. *Je loüe*, dit ce fameux Autheur, *le raiſonnement, pourvû qu'il naiſſe des choſes qui tombent ſous les ſens, & qui*

*ſont connuës par l'experience.* Cette union parfaite fait le caractere d'un Medecin, lequel connoît alors la nature des choſes univerſelles, par celle des ſingulieres ; & celuy qui ſe contente d'une ſimple ſpeculation, ou qui ne ſuit que le torrent d'une aveugle pratique, s'étourdit ſur ſon état, & ſe trouve encore loin de la victoire du Monſtre de Lango : car comme le dit toûjours le même Hypocrate, *l'uſage qui ne peut être enſeigné de luy-même, eſt enſeigné par les operations de la nature.* Raiſonnement ſolide qui juſtifie nos premieres preuves.

Je ne ſuis pas pourtant aſſez préſomptueux, pour me croire un de ces Medecins parfaits, dont je fais le portrait. Un homme de quelque profonde érudition qu'il puiſſe être, ne peut jamais tout ſçavoir, les choſes ſingulieres qui ſont la matiére de ſes travaux, étant en trop grand nombre, & ne tombant que rarement ſous les ſens. J'avouë que je ne ſuis pas peut-être parvenu encore à ce point ; mais je travaille à ce grand

œuvre, & j'espere qu'au milieu de tant d'obstacles presque insurmontables ; mon ardeur & mon obstination dans le travail, ma déference respectueuse pour les Sçavants, & ma vigilance & mon exactitude dans les expériences, me tiendront lieu dans la suite, des talents particuliers qu'exige un si parfait caractere.

Cependant je me suis servi du même conseil que je donne, & j'ay tâché autant qu'il m'a été possible, de faire naistre ma théorie, de l'heureuse habitude de la pratique & de l'experience. J'ay joint à la solidité des preuves, l'autorité des premiers Maîtres, pour en appuyer d'un côté les droits, & pour faire voir de l'autre, que les choses même que l'on peut connoître par la démonstration, reçoivent un nouvel éclat par l'appuy & le credit des grands Noms, qui ont été consacrez par l'antiquité qui en a introduit l'usage. Je ne voudrois pourtant pas dire, avec Massaria, que j'ayme mieux me tromper avec Galien, que de di-

re vray avec les Modernes. Je préfere à ſa prévention le Sentiment d'Ariſtote ; *J'ayme Platon* , dit-il , *mais j'ayme mieux la verité.*

J'ay encore appellé à mon ſecours l'Analyſe, la Chymie, l'Anatómie, & la Conjecture. La premiere ſert à ſurmonter les abus des faux Medecins, qui donnent tout à des idées vagues, ou à une aveugle experience, quoy que Galien leur diſe, qu'il ne faut ſuivre que les dogmes que la raiſon appuye, & qu'il ne faut ſouſcrire aux ſentimens d'autruy qu'à meſure que la ſolidité des penſées les établit. *Gal. Lib. 3. c. 4. de Decret. Hyp. & Platon.* Le reſte ſert à ſoûtenir dans leur force toutes les avances que la mauvaiſe foy & l'incredulité d'un Peuple ignorant & capricieux, rendent trop ſouvent ſuſpectes.

J'ay eu beſoin de tous ces ſecours pour pouvoir démêler la verité parmy tant de ténebres qui en obſcurciſſent l'éclat. Toutes les parties qui conſpirent enſemble pour former le mixte, ont tant de rapport & un

tel enchaînement l'une avec l'autre, qu'il eſt impoſſible de connoître l'une ſans l'autre, de connoître le tout ſans les parties, ny les parties ſans connoître le tout. L'homme donc qui a beſoin du tems, du mouvement, d'élemens, de chaleur, de nourriture, d'air, & de tant d'autres choſes qui tombent ſous ſon alliance, ne peut être abſolument l'objet d'une parfaite connoiſſance, ſi l'on ignore ce dont il ne peut ſe paſſer, & ſi l'on ne ſçait parfaitement par où toutes ces choſes ont rapport à la vie de l'homme.

C'eſt ſur ces vûës que j'ay fait ſervir la conjecture à la démonſtration, & que j'ay pris la voye de l'Analyſe, pour diſtinguer l'ordre que les Sels gardent entr'eux, les proportions du mouvement qu'ils affectent, & le rapports qu'ils ont avec le reſte des principes.

On ne peut, ce ſemble, prendre d'autre route. Auſſi ay-je crû qu'avec toutes ces Idées ſoûtenuës par une veritable connoiſſance de la ſtructure de nôtre machine, & par le rapport

de l'Art avec la Nature, je pouvois hardiment déterminer le caractere vicieux qui regne dans le ſang de ceux qui ſont attaquez des Maladies de la Poitrine, & marquer préciſement ce qui ſe paſſe au dedans même de ceux qui ſont atteints de pluſieurs autres infirmitez.

Ces enchaînemens ſecrets qui ont été la pierre de touche des premiers tems, n'ont pas peu ſervi aux premieres ouvertures de la Medecine. La connoiſſance des choſes ſingulieres a rendu les idées plus étendnës, & ce n'eſt que par ce moyen qu'Hypocrate a été en état de faire des loix, & d'établir certaines regles. En effet eût-il pû tirer des ſaiſons de l'année la principale indication des maladies, comme il le marque preſque dans tout le cours de ſon troiſiéme Livre des Aphoriſmes, s'il n'avoit eu que des connoiſſances imparfaites, ou une experience nuë, & s'il n'avoit été remply de ces grandes lumieres dont il fait briller l'éclat dans tous ſes Ouvrages, dans leſquels on peut apprendre aiſément que

que la pratique & la théorie ont tant de liaiſon enſemble, que l'on ne peut tirer aucun avantage ſolide de l'une, ſans le ſecours de l'autre. Car comme la connoiſſance des choſes générales eſt ſans fruit, ſans celle des particulieres ; La connoiſſance de celles-cy l'eſt encore ſans celle des générales. En un mot on peut dire, que comme pour l'intelligence des dogmes & des préceptes généraux, on a beſoin de la connoiſſance des faits particuliers qui en ſont le fondement ; on ne peut atteindre au faiſte de la Medecine ſans une parfaite connoiſſance de l'Anatomie, de la Chymie, de la Botanique, & de toutes les autres choſes particulieres, qui élevent l'eſprit juſqu'à la connoiſſance des générales, & dont la parfaite union eſt le veritable flambeau qui nous éclaire au milieu des ombres & des nuages qui les tenoient cachées.

Tout le monde ſçait que la nature opere toûjours d'elle-même de la même façon, mais on ne ſçait pas toûjours à qui s'en prendre, lorſqu'el-

le cesse d'agir dans l'ordre de ses premieres déterminations; ensorte que pour la suivre dans ses écarts, il ne faut pas se contenter de sçavoir si la maniere dont on vivoit dans le premier âge du monde, étoit conforme à celle d'aujourd'huy; Ovid. *Liv.* 15. *Metamorph.* si les temperamens étoient autrefois plus forts & plus durables, si la pratique des Anciens balançoit celle des Modernes, & si l'air est plus épuré le matin que le soir. Ces connoissances sont vagues & frivoles, & l'on ne devient secourable qu'aprés une exacte recherche des choses singulieres & générales, qui jettent les corps dans leur dépravation, dans la langueur & dans l'épuisement. On ne prete enfin un veritable secours qu'aprés le choix & l'application des remedes efficaces, & aprés avoir mis les malades à couvert des insultes des agens externes & internes, qui livrent à l'homme une continuelle guerre, sur tout depuis que la raison n'agit plus souverainement sur les sens, & que l'intemperance a un pouvoir si absolu

ſur elle, qu'elle devient la ſource d'une infinité de maladies qui étoient inconnuës des premiers tems ; Siécles heureux, où l'intereſt de la ſanté l'emportoit ſur la delicateſſe du goût, comme le rapporte Atheneus au ſujet des Sectateurs de Pythagore.

On me fera ici peut-être une querelle ſemblable à celle que me fit un de mes Competiteurs au ſujet de l'autorité des Anciens, lorſque je faiſois mes Actes publics en l'Univerſité de Medecine de Bordeaux, à l'occaſion de la Chaire de Docteur-Regent, laquelle j'y diſputay en 1702. On me dira que cette prétenduë union d'une fine théorie avec une bonne pratique, n'eſt pas eſſentiellement attachée à la qualité d'un excellent Medecin, qu'il ſuffit d'avoir lû les Autheurs, de déferer aveuglement à leurs ſentimens, & de les avoir pour garants de ſa conduite. Mais outre que ce raiſonnement eſt indigne d'un enfant de l'Art ; j'oſe dire que l'on n'eſt pas digne de la Chaire d'Hypocrate, ſi l'on n'eſt en état de donner un nouveau jour à

ce que nos Anciens n'ont pas bien éclaircy, si l'on n'est disposé à les abandonner dans les endroits où ils ont pû se tromper, & si l'on ne se dépoüille d'une prévention aveugle & honteuse. A quoy servent les Universitez que l'on a établies par tout ? Pourquoy s'attache-t'on avec soin à y placer d'habiles gens ? Pourquoy y fait-on lire les Livres d'Hypocrate & de Galien ? sinon pour étendre les bornes de la Medecine, corriger les abus & les erreurs qui s'y sont glissées, inspirer aux Medecins initiez l'amour de la sçience, & solliciter au travail & à la recherche de la verité, par le secours des Ouvrages de ces deux grands Hommes, qui ont surpassé les Pherecydes, les Pythagores de Samos, & tous les Medecins d'Egypte dont parle Plutarque, par l'étenduë de leurs Ouvrages, la beauté de leur methode & le nombre de leurs Cures. Ils ont fait les premiers les loix, il faut l'avoüer; ils doivent être reverez comme des Oracles ; mais ils n'ont pas pû établir la regle infaillible de la verité,

ny mettre des bornes à la Medecine.

Quel Medecin peut embraſſer aujourd'huy le party de Galien, lorſqu'il dit que la circulation du ſang repugne à la nature, que les vaiſſeaux lymphez, & les glandes du pancreas, ſont des fictions & des idées d'une tête creuſe. Enſeigner ces ſentimens, n'eſt-ce point appuyer l'erreur, & favoriſer l'ignorance?

Cependant rendons juſtice à ces Heros des premiers tems. Les erreurs que l'on leur attribuë, ſont ſans doute les effets des mauvaiſes Traductions; & il y a apparence qu'ils ont eu des Interpretes peu fideles, & qui ont donné un ſens contraire à leurs opinions. La ſolidité des penſées répanduës dans tous leurs Traitez, la beauté de l'expreſſion, le grand feu d'imagination, la reſſource de leur capacité; tout enfin fait concevoir que nous devons les juſtifier, & les croire du moins capables, s'ils vivoient encore aujourd'huy, de reformer par eux-mêmes

tous les Ouvrages qu'ils nous ont laiſſez, & dans leſquels ils ajoûteroient ſans doute des Supplémens originaux. Mais il eſt tems de rendre compte de ce Livre.

Je diviſe dabord cét Ouvrage en douze Chapitres, dont chacun renferme une maladie en particulier, hormis le premier, dans lequel je montre l'ordre méchanique dont ſe fait le jeu de la reſpiration, & où je fais le détail des cauſes qui affoibliſſent ſes mouvemens. J'y fais voir à découvert le premier principe mouvant appuyé ſur la preſſion du ſang qui s'appeſantit ſur les orbes du poûmon du fœtus, & dévoilant tout le myſtere de ſon jeu, je montre la neceſſité où il eſt de reſpirer du moment qu'il eſt hors de ſa priſon. Enfin aprés avoir expliqué la differente maniere dont les animaux de differente eſpece reſpirent, j'étale les uſages de la reſpiration, & les défauts où elle eſt ſujette.

Le ſecond Chapitre renferme l'Aſthme. Je donne la démonſtration de ſes cauſes par les ſignes : j'en éta-

blis les differences ; j'y marque le Germe morbifique & la maniere de le démêler ; j'y remplis toutes les indications, & comme ſuivant Hypocrate, *La guериſon des maladies conſiſte quelquefois dans le tems, & quelquefois dans l'occaſion*; j'y preſcris les Remedes qui conviennent dans le paroxiſme, & ceux qu'il faut donner lorſque le mal eſt habituel.

On trouvera par tout cette ſimplicité de Cure & de Remedes, que le même Hypocrate recherche toûjours, quoy qu'il inſulte ſouvent à la perfidie & à la lâcheté des Sophiſtes & des Empyriques, ces Medecins eſclaves dont parle Platon dans les Livres des Loix, & leſquels avec un ſeul Remede promettent de guérir toutes ſortes de Maladies.

J'ay ſuivi le même ordre dans tous les autres Chapitres ; & j'ay évité autant qu'il m'a été poſſible, les deux extremitez où tombent la plûpart des Autheurs. Leurs Traitez ſont quelquefois ſi prolixes, que le Lecteur ne les enviſage que pour s'en

rebuter ; où enfin il y trouve une maniere d'écrire si abbregée, qu'il se dégoûte de leur sterilité. Je n'ay pas pourtant assez de présomption pour croire que j'aye parfaitement rempli mon dessein, & l'attente du Lecteur ; la Matiére est trop vaste, & l'Ouvrage est trop petit. Mais j'ose me flatter, que de quelque étenduë que puisse être le Sujet, je l'ay resserré avec methode dans certaines bornes qui conduisent l'esprit assez loin. On trouvera même que ce Livre est different, quant à l'ordre & à la maniere, de tous ceux que l'on a donnez jusqu'-icy au Public : car on ne trouve ailleurs que des idées générales, des notions abstraites, & une Cure vague & universelle, les indications n'étant jamais constamment déterminées : au lieu que je designe icy la cause par les effets & par les signes ; je découvre quel est le principe exalté, & le caractere morbifique qui regne dans chaque Maladie ; & aprés avoir démontré sa supériorité par tout ou la moindre équivoque peut arrester l'esprit,

l'esprit, je fais le détail de tout ce qui peut conduire à le connoître parfaitement : J'établis enfin l'ordre des Remedes qui conviennent à chaque Maladie, & qui répondent au tems, à l'âge, & aux autres circonstances.

Je fais quelquefois des disgressions pour rendre mes Idées plus sensibles, & pour faire sentir mon Systeme. Je parle par exemple, de la simplicité & de la composition des Sels, pour en faire connoître la difference, l'action, & les effets. J'entre dans le détail des causes du mouvement du Cœur, & de plusieurs autres effets, afin d'éclaircir certains endroits de ce Livre, qui paroîtroient obscurs sans ce secours. J'êtablis par tout un certain ordre qui dévoile la verité, & qui la fait paroître sans ombre ; & je prescris enfin à la fin de chaque Chapitre, une Cure circonstanciée, & accompagnée de toutes les précautions qu'exigent la bizarrerie ou la constance des Maladies.

On sera peut-être surpris de voir

que j'ordonne quelquefois des Remedes au bas de la Lune, & on me fera dabord passer pour un mauvais Philosophe, d'attribuer quelque chose aux influences de cét Astre. Mais outre que j'ay été jusqu'icy dans cette disposition d'esprit, que la Lune, Mars, ny Saturne ne peuvent rien sur nous; je n'ay pû comprendre que depuis peu de tems, la maniere dont nous devons y être necessairement sujets; Et quoy qu'en disent tous les nouveaux Physiciens, il est assuré que les Remedes agissent en certains tems mieux qu'en d'autres. Ils reviendront même de leur prévention, s'ils examinent ce que peut la Lune sur les corps sublunaires, & s'ils font réflexion aux grandes raisons qu'a eûes Hypocrate, d'observer le lever & le coucher des Pleïades, & de l'Arcture, d'examiner les Méteores, & d'étudier la Nature & les qualitez des Vents, qui rendent les Climats d'autant plus sains qu'ils y soufflent ordinairement, & qu'ils sont d'un certain ordre; car l'Egypte gémiroit sous la

tyrannie d'une continuelle peste, si la fraîcheur des étesies n'en calmoit la violence.

C'est sans doute de cette connoissance que dépend tres-souvent la guerison des maladies aiguës & chroniques ; Puisque selon que la Lune est plus prés ou plus loin de nous, l'air est plus ou moins pressé ; il conserve plus ou moins obstinément les exhalaisons, les fumées & les ordures qui le corrompent ; il devient enfin la source féconde des biens & des maux que nous ressentons. L'experience s'accorde encore avec toutes ces raisons ; & Mr. Andry Lecteur & Professeur Royal en l'Université de Medecine de Paris, a tres-souvent éprouvé que les Remedes anti-vermineux n'operent aucun bon effet, si l'on ne les fait prendre au bas de la Lune.

Au reste, je dois avertir le Lecteur que ce Livre dans lequel je n'ay pû me dispenser de rapporter certains mots consacrez à l'Art, est dû absolument à l'occasion, & au grand nombre de gens qui sont sujets dans

ce païs-cy aux Maladies de la Poitrine. Je ne veux point m'engager dans un détail exact des causes genérales & particulieres qui y disposent. Mais soit que chaque climat ait eu part aux mauvaises effusions de la Boëte de Pandore, comme on le peut voir dans Diodorus au sujet du Miel de la Colchide, dans Mundius Medecin de Londres, & dans l'Histoire Naturelle des Antilles; soit que l'Air soit icy vaporeux, que les Eaux y soient trop dures, que les Vents froids & humides empêchent que les corps ne se dépoüillent des superfluïtez humorales qui rendent le sang fougueux, que l'on y mene une vie moins frugale, & que l'on y exerce peu le corps; il est constant que les Maladies même qui semblent avoir par tout ailleurs quelque type, s'allient icy avec d'autres, fondent sur la Poitrine, changent de face, & y deviennent caracterisées.

Je fais rouler la nourriture de ceux qui sont sujets aux Maladies de la Poitrine, ou qui en sont effectivement attaquez, sur les viandes qui

se digerent & se distribuent aisément. Pour cét effet les viandes blanches cuites dans des eaux molles, ou assaisonnées de diverses façons, sont préferées à toutes les autres. Le pain que Phylistion vante dans Athenée, & tous les aliments qui ne travaillent point l'estomach, ou qui n'y laissent point cette crasse acide qui corrompt les levains, sont de la nature & de l'ordre de ceux à qui l'on doit donner la préferance. Il y a même de certains raffinemens dans le goût qu'il faut permettre. Une viande coriasse & de mauvais suc que le malade souhaite & que l'on prépare à sa fantaisie, est plûtôt surmontée par l'action des fermens, qu'une autre qui fond à la plus lente chaleur : ensorte que pour ne point rebuter les Malades, il faut de tems en tems se dépoüiller de l'austerité de la Medecine.

On trouvera dans chaque Chapitre une plus ample narration, & un détail plus exact & circonstancié. Je n'y obmets rien de tout ce qui doit servir à l'instruction de ceux qui sont

initiez à cette ſçience ; & j'y joins plusieurs traits & plusieurs remarques qui feront plaiſir à ceux qui font la Mëdecine avec éclat. L'Idée que je donne de l'Ouvrage dans ce diſcours liminaire, eſt trop générale pour ſatiſfaire le Lecteur : je le prie donc de le lire ſans cette prévention qu'inſpire d'ordinaire ſon propre Syſtéme. Je n'ay concerté le mien qu'aprés plusieurs obſervations ; j'ay préferé l'experience des bons & fideles Autheurs à mes propres imaginations, & dépoüillé d'une prévention honteuſe, & toûjours dangereuſe, je n'ay cherché qu'à dévoiler la verité, & à la faire connoître.

# TABLE

## DES CHAPITRES.

# APPROBATION de Mr. Andry, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Lecteur & Professeur Royal en Medecine.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit, intitulé, *Traité des Maladies de la Poitrine*, dans lequel je n'ay rien trouvé qui ne soit conforme aux regles de la bonne Medecine, & aux Principes de la meilleure Physique. La nature des Maladies de la Poitrine y est exposée avec beaucoup de netteté & de science, & les Remedes qui guerissent ou qui soulagent ces Maladies, y sont rapportez avec beaucoup de choix : ensorte que je crois que l'Impression de ce Livre sera tres-utile au Public. FAIT à Paris le 18. Janvier 1703.

Signé, ANDRY.

---

*Approbation de Mr. Tartas, Docteur & Professeur en Medecine dans l'Université de Bordeaux.*

JE soussigné Docteur & Professeur en Medecine dans l'Université de Bordeaux, certifie avoir lû un *Traité des Maladies de la Poitrine*, fait par Monsieur de Lasalle, Docteur en Medecine, dont je juge que l'Impression sera utile au Public. A Bordeaux, le 8. Avril 1704.

Signè, TARTAS.

---

*Approbation de Mr. Modery, Conseiller-Medecin ordinaire du Roy, Docteur-Regent en Medecine de la Faculté de Bordeaux.*

J'Ay lû exactement & avec beaucoup de plaisir, un *Traité des Maladies de la Poitrine*, fait par Monsieur de Lasalle, l'idée qu'il donne de la nature des Maladies est juste, son Systéme sur les causes bien recherché, & étably sur les plus assurez Principes de Chymie, les Symptômes détaillez d'une maniere à n'y avoir rien oublié ; enfin les indications pour la guérison, avec le choix des Remedes, & leur formule sont d'un ordre à persuader que l'Impression de ce Livre ne peut être qu'utile au Public. FAIT à Bordeaux, le 8. Avril 1704.

Signé, DE MODERY.

# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Le sieur de Lasalle, Docteur en Medecine, Nous ayant fait rémontrer, qu'il desiroit donner au Public, un *Traité des Maladies de la Poitrine* qu'il a composé ; s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege à ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit sieur de Lasalle, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, en telle forme, marge, Caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre par tout nôtre Royaume pendant le tems de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, contréfaire, vendre ny débiter ledit Livre, d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'impression étrangere sans le consente-

ment par écrit de l'Exposant, ou de ses ayans cause, sous peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à condition que ces Presentes seront registrées és Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris ; que l'Impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon Papier, beaux Caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie : & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un autre dans celle de nôtre Château du Louvre, & un autre en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancellier de France, le Sieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité de ces Presentes ; Du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucuns troubles ou empêchemens : Voulons que la Copie des Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées, par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Ser-

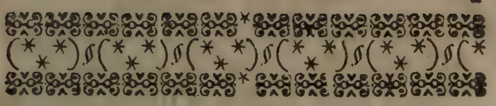
gent, de faire pour l'execution des Presentes, toutes Significations, Défenses, Saisies, & autres Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-deuxiéme jour d'Avril, l'An de grace mil sept cens trois : Et de nôre Regne le soixantiéme. Par le Roy en son Conseil, LECOMTE.

Et ledit sieur de Lasalle a cedé le Privilege cy-dessus, à la Veuve de G. de la Court, & à N. de la Court, Imprimeur ordinaire du Roy; pour en joüir suivant l'accord fait entre-eux.

*Registré sur Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, conformément aux Reglemens. A Paris ce 25. Avril 1703.* P. TRABOÜILLET, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le mois de Juillet 1704.

TRAITE'



# TRAITÉ DES MALADIES DE LA POITRINE.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la Respiration & des causes qui affoiblissent ses mouvemens.*

ON entend par le mot de Respiration, ces mouvemens successifs que l'on remarque par une révolution necessaire, dans les Muscles intercostaux, dans le Diaphragme, & dans les Poûmons. L'air qui est destiné à vivifier le sang dans ce dernier Viscere, en est une des principales causes : il y entre moins par la vertu de son ressort, que par

la force des agitations que l'éleva-tion de la Poitrine luy imprime.

Cête suite reglée d'Inspirations & d'Expirations à laquelle la nature ne peut se refuser dés qu'elle en a fait joüer les premiers ressorts, ne dé-pend pas de divers ordres de Mus-cles qui se contractent & se dilatent sucessivement les uns aprés les autres. Les Muscles intercostaux internes font le même jeu que les externes lorsque la Poitrine s'éleve;& il est impossible que leurs Systoles ayent des intervalles separés; puisque dans l'Inspiration toutes les côtes se raprochent entr'-elles; les nerfs intercostaux sont plus tendus qu'à l'ordinaire; & qu'il n'y a que la situation violente de ces mêmes parties, de la veine cave, & du nerf diaphragmatique, qui par une vive épreuve de leur ressort, em-portent la balance, & servent par là à la régularité des périodes de la respiration.

Dans l'inspiration tous les muscles intercostaux sont dans la contraction, les nerfs qui sont couchés entre les côtes s'allongent beaucoup; le nerf

diaphragmatique, la veine cave qui tient au cœur, le diaphragme, & le péricarde qui tient encore à celuy-cy par une forte attache, s'étendent ſenſiblement, & tiraillent les trouſſeaux des fibres qui y aboutiſſent : de ſorte que les petits canaux des eſprits ſe trouvant trop reſſerrés ; la ſyſtole doit durer juſqu'à ce que ces dignes artiſans des mouvemens de la machine ayent fini leurs exploſions ; leſquelles n'étant plus ſoûtenuës par le cours réglé des eſprits, ſont ſurmontées par les efforts de la diaſtole, qui ne dépend pas moins de la diſſipation des principes exploſifs, que la ſyſtole de l'irradiation actuelle de l'eſprit animal, lequel n'enfle les nerfs dans la cadence de la reſpiration que pour prendre feu dans les mêmes muſcles qui ont éprouvé les premiéres contractions.

Les mouvemens de l'expiration ſont ces efforts que les parties contractées&trop tirées fontpour ſe remettre. Les muſcles intercoſtaux qui à cauſe de l'étranglement des nerfs ne recoivent plus d'eſprits ; le diaphrag-

me qui par le même défaut ne peut plus se soûtenir dans son plan, & le cœur dont l'envélope est tirée en bas par la veine cave ; tout enfin consspire & tend par une méchanique tres-reglée à retomber dans le rélachement. Les explosions ont leur temps : & si un soulphre vif & animé par les irradiations de l'esprit animal ne les soûtient, elles s'affoiblissent, & les parties nerveuses & les musculeuses revienent au point de leur dilatation.

Sur cette idée on conçoit aisément que ces mouvemens doivent necessairement se soûtenir dépuis le premier moment que les organes de la respiration ont commencé leur jeu. Le rélâchement des muscles intercostaux & du diaphragme succede par un retour nécessaire à leur contraction : celle-cy repond à l'autre ; & l'homme enfin reçoit sans interruption dépuis le moment de sa naissance, l'air dans les poûmons dans l'inspiration, & l'en chasse dans l'expiration.

On ne conçoit pas avec la même

facilité qu'elle peut être la premiére cause de la premiére inspiration : mais si l'on considere que le fœtus ne respire point dans la matrice, qu'il porte en naissant les mêmes principes qu'il y a reçûs, & que par une loy constante il doit être tel qu'il étoit, s'il ne luy vient quelque chose du côté des agens externes qui change son état ; il y aura lieu de penser que puis qu'il respire au sortir de sa prison; il reçoit des impressions de l'air qui l'environne, & qu'il puise-là les premiéres déterminations des mouvemens de la respiration, laquelle y fait briller dans la suite tout l'éclat du feu central, & y soûtient souverainement toutes les actions de la vie.

Les Enfans peu accoûtumés encore aux atteintes de l'air exterieur, & dépoüillés en naissant des douces humidités qui les échauffoient dans le placenta & dans les membranes qui le composent ; n'entrent pas plûtôt dans cette vaste athmosphére, que toute leur tendre machine en frissonne à cause des diverses agitations que le sel nitreux y imprime.

Ce tremouſſement & ces premieres impreſſions qui font ondoyer les eſprits de toutes parts, ſe répandent encore plus loin : & l'éternument qui accompagne la naiſſance de tous les Enfans, marque ſenſiblement que l'air porte ſon action juſqu'aux nerfs olfactoires, & que les eſprits qui les enfloient, remontent au cerveau pour enfiler les nerfs interçoſtaux, & tous ceux qui ſe répandent vers les organes de la reſpiration. Cette premiere diſtribution des eſprits Animaux peu ſujets juſqu'alors à de pareils renvois, eſt la cauſe de la premiere élevation de la Poitrine, de la contraction des muſcles digaſtriques, de la machoire, & de l'éternument, qui n'eſt autre choſe qu'une grande inſpiration ſuivie d'une expiration trés-forte.

Mais le chatoüillement des nerfs olfactoires, ne feroit pas ſans doute aſſez d'impreſſion ſur les eſprits Animaux, pour commencer un ſi grand ouvrage ; il a fallu que la nature toûjours attentive aux beſoins du corps, lui fournit un nouveau ſecours. C'eſt

le ſang luy-même qui le prête, & qui peu accoûtumé encore à circuler autour des véſicules pûmonaires s'appeſantit ſur les nerfs qui les environnent ; & donnant lieu par-là à divers réflux d'eſprits vers le cerveau, il les détermine à couler vers les nerfs intercoſtaux, & ſert neceſſairement de cette ſorte aux premiéres contractions des muſcles de la poitrine & de l'abdomen, à l'élevation des poûmons affaiſſés, & au changement des autres parties. Ces deux cauſes qui agiſſent toûjours de concert, commencent le jeu de la reſpiration;La régularité des ſiſtoles & des diaſtoles de ſes organes la ſoûtiennent;&les eſprits quand ils tombent dans un état de défaillance la finiſſent par une lente expiration, comme ils l'ont commencée par une forte inſpiration dans le tems de leur premiére vigueur.

Dans l'inſpiration, les veſſies & les orbes du poûmon s'enflent & ſe rempliſſent d'air ; les nerfs s'étendent, & les petits vaiſſeaux du ſang qui par divers entrelaſſemens y forment un ſpectacle admirable, s'allongent & ſe

redreſſent , afin que les parties ni-treuſes rallument dans les parties les plus reculées, la vivacité du ſoulfre radical dont le feu s'éteindroit bientôt, s'il n'étoit ſoûtenu par une nourriture continuelle & vivifiante ; Dans l'expiration au contraire les véſicules & toutes les parties s'affaiſſent & chaſſent d'entr'elles l'air & toutes les fumées ſalines & ſulphureuſes , dont le ſang s'y dépoüille. Mr. Malpighi prétend que tout l'air qui entre dans le poûmon n'en ſort pas à chaque expiration : & il a remarqué que dans les interſtices qui ſeparent les véſicules , il s'y en conſerve aſſés pour pouvoir faire ſoubçonner qu'il eſt là pour quelque uſage particulier , & qu'il n'en doit ſortir qu'à la longue & dans la néceſſité. Peut-être que les pores de ces parties , dont l'ordre a échapé à la vüë des premiers Anatomiſtes , ſont ſi bizarres & ſi mal figurés ; qu'il n'en peut ſortir qu'avec peine , & peut-être même eſt-il deſtiné à ſoûtenir les grands efforts que l'on eſt obligé de faire , lorſque la reſpiration eſt contrainte , comme dans pluſieurs

maladies ; où à entretenir la circulation dans ceux qui reſtent long têms plongés dans l'eau.

Le Diaphragme ce principal inſtrument de la reſpiration, ſuit réguliérement les mouvemens des poûmons ; d'une telle ſorte pourtant qu'il décrit ſon plan quand ceux-cy s'étendent. Il ſe racourcit & ſe dilate à la maniere de tous les autres muſcles, quoy qu'il ne ſerve pas comme eux à tirer à ſoy quelque partie. Il a trois tendons, dont les deux s'attachent aux trois premiéres vertebres des lombes, & l'autre forme le centre. Ils partent tous trois de deux ventres ſeulement, dont l'un eſt prés des côtes, & l'autre prés des lombes. Les fibres de l'un & de l'autre, n'agiſſent que par des mouvemens égaux : & celles qui de la circonference vont au centre, ne répondent pas moins réguliérement aux agitations de celles, qui des tendons inférieurs ſe terminent au centre mambraneux, que ſi ce muſcle n'avoit qu'un ſeul ventre. Lorſque le diaphragme ſe contracte il s'applanit, ſes fibres deviennent paralle-

les, & ſortant de la cavité de la poitrine, il preſſe les parties qui ſont des dépendances du ventre inferieur; & il attire à ſoy le médiaſtin, la veine cave, & le péricarde. Il bande alors ces parties d'une telle ſorte, qu'il fait ſervir leur reſſort à la regularité des mouvemens de la reſpiration, à meſure qu'il les ſoûtient lui-même, en rentrant dans la poitrine dans le tems que ſes fibres ſe relâchent.

Depuis les curieuſes recherches & les belles découvertes que les Sçavans ont faites, on n'eſt plus en cervelle ſur les uſages de la reſpiration; Tout le monde convient qu'elle ſert à raffiner le ſang dans les poûmons, à reparer ſes pertes, à fournir une bonne partie de la matiére qu'il faut pour la formation de l'eſprit animal, & à ſoûtenir la force & le reſſort de toutes les parties, dont le commerce mutuel ſert à entretenir & la ſanté & la vie. Tous ſes avantages brillent encore dans la diſtribution des ſucs alimentaires; & le chyle dont les mouvemens de tranſport & de liquide ſont languiſſans, n'eſt pouſſé dans les

vaiſſeaux lactueux, que par les efforts de la reſpiration. Enfin les récremens nè ſe ſeparent des liqueurs & n'entrent dans leurs couloirs, où ne ſortent par les vaiſſeaux excretoires que dans la compreſſion que toutes les parties éprouvent dans l'inſpiration : mouvement heureux, qui fait raïonner les eſprits dans tout le ſiſtême nerveux, & qui diſpoſe le ſang aux douces fermentations & aux dépurations néceſſaires.

La nature qui ne ſe déroute jamais que pour reparer heureuſement ſes défauts, n'agit pas d'une maniére différente dans les animaux, quoy que leurs organes ſoient un peu differents.

La reſpiration s'y ſoûtient par des périodes reglés, elle a les mêmes uſages; & il n'y reſte qu'à admirer la prévoyance de cette grande ouvriére, qui ne refuſe aux animaux certaines parties, que pour faire briller dans leur ſtructure & dans l'ordre des autres toute ſa force & ſon pouvoir.

En effet on ne trouve point de diaphragme dans les volatiles, & leurs poûmons ſont couchés le long de l'é-

pine, embraſſant aſſez étroitement les inteſtins ; afin que les mouvemens de ſiſtole & de diaſtole reparant le défaut du diaphragme, ſervent á pouſſer les ſucs nourriciers & récrementitiels dans les canaux où la nature les deſtine. On obſerve encore que les poiſſons n'ont pas les organes de la reſpiration, placés ny bâtis à la maniére des autres animaux : & comme ils doivent néceſſairement reſpirer pour vivre, la nature les a pourvûs des bronches ſpongieuſes & dentelées, que l'on appelle vulgairement les oüys, & qui ſervent à exprimer l'air des parties aqueuſes, & a rejetter celles-cy aprés avoir eſté dépoüillées de l'eſprit nitreux dont les effuſions ſont abſolument néceſſaires pour ſoûtenir la vie des animaux, pour faire germer & croître, les végetaux, & pour appuyer toutes les productions de la famille minérale.

Et il n'importe de dire que les poiſſons s'élevent ſur la ſurface des eaux, pour y humer l'air qu'ils ne peuvent trouver au fonds ; car outre qu'ils reſtent des années entiéres au milieu

des profondes rivieres, le grand air les étouffe : d'où il eſt aiſé de conclure qu'ils reſpirent par les bronches dentelées qui ſont couchées aux deux côtez de la tête, & qui ſont arroſées d'une infinité de petits vaiſſeaux, affin que le ſang qui y eſt tres-vif & tres-rouge, reçoive là toutes les déterminations que les parties ſpirales de l'air impriment dans les poûmons des autres animaux.

La reſpiration devient facilement vicieuſe : ſes organes & ſes autres reſſorts ſe dérangent ſans peine ; & de la même maniere qu'une horloge devient mal reglée ſi les roües n'y ſont bien engrainées, où ſi quelqu'autre défaut interromp le jeu de tant de parties qui n'agiſſent les unes que par les autres ; la reſpiration s'affoiblit ſi le cœur, les nerfs, les eſprits, les poûmons, & tant d'autres parties qui conſpirent enſemble à la ſoûtenir, reçoivent les plus legéres atteintes. Lorſque le ſang ne paſſe pas aſſez librement du cœur dans les poûmons, & lorſqu'il s'arreſte dans ceux-cy par quelque vice local qui s'y eſt répandu,

où par le défaut des fibres ſpirales de l'autre qui ne le pouſſe dans les ramifications de l'artere pûmonaire qu'en ondoyant ; il y reçoit diverſes alterations qui ſervent à unir où à décompoſer ſes principes. Cette décompoſition du ſang accompagnée de la compreſſion des véſicules pûmonaires, de l'irritation des nerfs, & du caractére vicieux des limphes, devient la ſource des defauts de la reſpiration, laquelle eſt forcée quoyque lente, lorſque la vivacité des impreſſions qui ſe font dans les poûmons, détermine violemment les eſprits vers le cerveau ; & lorſque les exploſions qu' ils excitent dans les muſcles dépendent d'un ſoulfre viſqueux qui ne ſe diſſipe qu'avec peine. Ses intervalles ſont au contraire trés-courts lorſque par la fécondité de la cauſe les eſprits coulent abondamment dans les muſcles de la poitrine, dont la contraction eſt bien toſt ſuivie de la dilatation, à cauſe de la fineſſe & de l'attenuation des matieres exploſives qui s'échapent facilement des pores ovales & triangulaires des fibres muſculeuſes.

Lorsque la respiration est contrainte, ce n'est pas précisément aux poûmons, au cœur, & au sang qu'il faut s'en prendre : car quoyque celuy-cy se vivifie dans ces deux visceres, qu'il y reçoive l'esprit qui anime ses expansions, qu'il y reprenne son éclat & sa chaleur, & qu'il y reçoive les limphes qui le détrempent & le chyle qui le rétablit ; on respire souvent avec peine, sans qu'on puisse en attribüer le défaut à aucune de ses parties, lesquelles ne peuvent pourtant se refuser long-tems aux dégénérations des sucs qui suivent de prés la violence de l'état. Le sang se détruit & s'énerve par les mouvemens d'une respiration trop vive où trop lente, le poûmon s'affoiblit & reçoit les débris du sang qui dégénére, les esprits tombent dans l'ataxie où dans la défaillance, & le cœur qui par un comerce nécessaire ne peut se dérober à l'action des uns & des autres, n'agit plus que foiblement, ne luy étant plus permis de recevoir du sang, autant de soulfre vif & salin, n'y des poûmons, l'esprit nitreux de l'air aussi épuré qu'il

doit étre, pour soûtenir sa sistole.

On ne respire pas avec moins d'effort, lorsque les limphes salines s'infiltrent dans les interstices des fibres des muscles intercostaux, que quand le suc nourricier devient trop acre dans les nerfs qui y aboutissent. Les parties ne reçoivent pas alors les esprits avec leur uniformité naturelle, & l'acreté du sel qui poinçonne & qui desséche les nerfs, porte atteinte à leur action, en leur imprimant des déterminations mal réglées, & en les détournant de la route qu'ils avoient coûtume de tenir vers les muscles intercostaux, dont les pores sont plâtrez d'une limphe crasse & visqueuse, qui interrompt leurs mouvemens. Quand ces causes agissent de cette sorte, on est tourmenté de la même maniere que lorsqu'on respire dans les lieux chauds & fort élevés, où l'air n'a pas assés de ressort, où se trouve trop raffiné pour pouvoir enfler le poûmon, dans lequel le sang s'appesantit alors, & cause par son poids, où par sa rarefaction le resserrement des vésicules, le pressement des nerfs,

les inordinations des esprits animaux, & la difficulté de respirer.

On ne doit point ajoûter à ce grand assemblage des causes des vices de la respiration, le hoquet, la toux, les simptomes des histériques, l'hydropisie de la poitrine, & une infinité d'autres accidents qui affoiblissent la respiration; moins pourtant par les atteintes qui impriment quelque vice local dans ses organes, que par le boursoufflement & la tention des intestins, du diaphragme, où de l'estomach. Nous n'avons pas résolu d'entrer icy dans ce détail, & nous nous renfermons précisément à parler des causes ordinaires qui blessent la respiration.

Les agitations spasmodiques que les matiéres austéres & salines impriment dans les fibres des muscles intercostaux, dans le diaphragme, & dans les poûmons; les tubercules, les concrétions schirreuses, & tous les autres embarras de ceux-cy; le déreglément des mouvemens du cœur, causé par le défaut de ses explosions, où par l'irritation & le desséchement de ses

fibres ; tout cet amas forme la source féconde & générale des defauts de la respiration.

Il y a quelque-fois des interruptions si périodiques dans la respiration;qu'il n'est permis d'en attribuer précisément la cause qu'au diaphragme qui tombe quelque-fois en convulsion, à cause de quelques matiéres vitrioliques, austéres, où souffrées qui s'enchassent dans ses pores. Cette infiltration des sucs aceteux qu'une digestion languissante fournit, porte ce viscere dans son plan, dans lequel il se soûtient long-temps par la force des fermentations qui s'excitent dans les interstices de ses fibres.Un état si violent est dabord suivi des efforts qui caractérisent la respiration lente, rare, & mal aisée. Les poûmons & les muscles intercostaux agissent alors si foiblement, que l'air ne sort des vésicules qu'à la longue & avec peine : & si le diaphragme ne sortoit bientôt de son état tonique, toute leur action seroit bien-tôt éteinte. Ces orages réglés dépendent d'une exaltation périodique des fumées qui se

volatilisent dans les premiéres voyes ; au lieu que ceux qui s'élevent à l'occasion du relâchement des fibres du diaphragme , tirent leur source de l'expansion de l'estomach , & de la rarefaction des matiéres qui y sont renfermées. En effet on conçoit aisément , que lorsqu'une chaleur trop forte récuit & calcine les alimens dans le ventricule , il s'y forme un mucilage fermentatif : où enfin s'ils sont dépoüillés du menstruë , qui doit déveloper & briser leurs principes ; ils dégénérent dabord & sont surmontés par le caractére vicieux des levains ; de sorte que ne pouvant pas couler librement vers les boyaux , ils se rarefient , étendent les membranes de l'estomach , assujetissent le diaphragme dans la cavité de la poitrine , & empéchant ainsi le jeu des poûmons & des muscles intercostaux, ils s'opposent à la liberté de la respiration.

## CHAPITRE II.

### *De L'Asthme.*

L'Asthme qui semble tenir le premier rang parmi les maladies de la Poittrine, à cause de l'état violent où il réduit ; ne se presente pas à la maniere des autres soûs diverses faces: & l'antiquité semble être de concert avec les modernnes, en le définissant par une difficulté de respirer, entretenuë par quelque défaut du poûmon où des parties qui l'avoisinnent, & soûtenuë par les violents efforts des muscles qui servent à la respiration.

Il est surprenant que les secousses & les ébranlements qui agitent la poitrine, ne partent d'un fonds plus animé,&n'allument la fiévre,en donnant lieu à plusieurs simptomes, que l'on n'y découvre presque jamais. Mais cet avantage n'aist de la grandeur du mal, & un sang appauvri & dépoüillé de son bâume, est hors d'état de declarer la guerre que par les suites de son épuisement.

Il y a de deux ſortes d'Aſthme que les Medecins appellent pneumonique & convulſif. Celui-cy dépend des impreſſions des organes de la reſpiration ; & l'autre des amas des parties étrangeres qui ſe dégorgent préciſément dans le poûmon où dans ſes bronches. Lorſque la cauſe de l'un eſt trop abondante, elle fait naître l'autre en ſe répandant ; & forme par là une affection mixte, que l'on doit appeller Aſthme pneumoſpaſmodique : tître qui coûte cher, puiſque le mal eſt alors dans le comble, & qu'il ſemble ne laiſſer aucune reſſource à la cure.

La nichée des matiéres qui font germer l'Aſthme pneumonique, eſt renfermée dans les poûmons même aprés y avoir eſté déchargée par un ſang écumeux, dont les principes conſtituants ſont ſortis hors de l'état de miſcibilité. Ce caractére vicieux tire ſa ſource ſans doute de l'exaltation où de la défaillance de cét eſprit vivifiant, dont les irradiations brillent dans les humeurs & dans tous les organes:mais parcequ'il n'eſt pas per-

mis de penser que la trop grande vivacité du soulfre radical fasse naître une constitution asthmatique ; il faut examiner si son état de dépression qui soûtient le caractere aceteux du sang, où si sa dissipation en peut être la véritable cause. Car lorsque l'esprit du sang est concentré & assujeti par le poids des souffres grossiers & des aigres qui les lient ; on est exposé aux mêmes suites & aux mêmes accidents qui suivent un état de sang énervé & dépoüillé des principes spiritueux.

On observe que la dissipation des soulfres volatils qui suit de prés celle des esprits, n'a pas plûtost rendu les mouvemens du sang irreguliers & languissans ; que les aigres s'y multiplient par la perte de leur frein, & par le défaut des mouvemens sublimatoires, dont l'éclat dépend du doux accord & du juste alliage de tous les principes, & particuliérement de la douceur des parties gõmées & sulphureuses du sang, lesquelles amortissent la trop grande activité des sels, & les balancent d'une telle sorte, qu'ils ne se surmontent mutuellement les uns les

autres, que pour former le point de leur mixtion naturelle. De là nous devons conclure que la trop grande acidité du ſang cauſée par l'évaporation des ſoulfres ſubtils, où par la précipitation des groſſiers, peut former une conſtitution aſthmatique en répandant dans les poûmons, ou dans les organes de la reſpiration, des aigreurs qui y peuvent cauſer des défauts locaux, ou des impreſſions vives qui empêchent leur jeu & leurs mouvemens ordinaires.

On remarque encore que pluſieurs perſonnes, aprés les atteintes d'un feu trop fort dans les fiéves les plus vives, deviennent aſthmatiques. Cette chaleur intérieure calcine alors le ſang d'une telle ſorte, qu'elle donne lieu à des produits, & à des amas des parties récuites qui déviennent immiſcibles avec le ſang, & qui ſe dégorgent à la longue, ſur les parties qui ont déja perdu une bonne partie de leur reſſort & de leur flexiblité. Tous ces efforts ſont plus ſenſibles dans toutes les flagrations de ſang, où le principe volatil s'évapore, & laiſſe au fi-

xe la liberté de former divers alliages, ſuivant la diſpoſition qu'il trouve dans les diverſes matiéres lexivieuſes, qui n'ont pû ſuivre le torrent de l'eſprit échapé. Dans cét état de la diſſipation du baume du ſang ; il n'eſt pas ſurprenant que celui-cy qui eſt devenu vapide & rampant, & qui par là ne peut ſe ſpiritualiſer dans les poûmons, reçoive dans ceux-cy diverſes déterminations qui ralentiſſent de plus en plus ſon mouvement, le diſpoſent au ſéjour, & l'obligent de former des embarras dans les pores des véſicules de ce viſcere, ou dans les canaux des bronches, lorſque le mal eſt conſômé.

Tous ces défauts organiques qui dépendent du dégorgement des matiéres ſalines, fixes, auſtéres, ou tartareuſes infiltrées dans les fibres orbiculaires du poûmon, ſont ſuivies d'une difficulté de reſpirer, laquelle eſt périodique lorſque la nichée ſe remplit par des intervales reglés, ou irreguliére lorſque la matiére n'eſt pas également abondante & répanduë dans les parties. Il en eſt de méme dans l'état d'un ſang déprimé, ou ſon-

ſon eſprit concentré par un chyle impur, ou par un acide fixe, ne peut prendre l'eſſor; ou lorſqu'étant arrêté par de nouvelles chaînes, il eſt dans l'inaction à meſure que les ſels fixes & groſſiers, aprés avoir pris le deſſus, tournent les humeurs à l'aigreur & à la coagulation : caractere infaillible qui regne dans la conſtitution des aſthmatiques.

La concentration des principes volatils du ſang, eſt ſuivie des mémes effets qui accompagnent leur diſſipation. La fermentation languit, les filtrations ſont également interrompuës; l'eſprit animal qui n'eſt pas moins l'artiſan des expanſions des humeurs, que du reſſort des parties, ſe trouve étonné & affoibli par le mélange des matiéres ſuperfluës, qui ſe forment dans le ſang; Et celui-cy privé de l'eſprit qui l'anime, bien loin de digerer & d'aſſimiler les ſucs qui lui viennent des parties alimenteuſes, s'affaiſſe & gemit ſous l'opreſſion de tant de matiéres immiſcibles, leſquelles aprés avoir aſſez nagé dans les vaiſſeaux, ſe dégorgent ſur les poûmons, que le

hazard ou quelque défaut originaire a disposez à recevoir le dépôt.

Les divers dégrez par lesquels on court à cette maladie, font concevoir que le sang ne se détruit qu'à la longue. Au commencement ce n'est qu'un amas d'aigreurs qui s'y sont répanduës, & qui resserrent son tissu, à mesure que quelquesfels rampans s'arrêtent dans les pores des vesicules pour y former des durillons. Mais cét état ne dure guére, & par une suite nécessaire le sang dégenére de plus en plus de son état, ou enfin se creusant de nouvelles routes dans les tuyaux du poûmon, il y éleve des orages qui marquentla fécondité de la cause.

L'Asthme pneumonique dépend de deux ordres de causes, ausquels on peut raporter toutes celles qui rendent la respiration forcée. Le premier ordre renferme des matiéres salines, sereuses & terrestres, qui se repandent quelque-fois si abondamment dans les poûmons, qu'elles en compriment les bronches; ou elles y forment, suivant les degrés de la chaleur qui y regne, des tubercules, & d'autres concretions

ſchireuſes, leſquelles par leur péſanteur, leur volume, & leur compreſſion, empéchent que l'air n'entre qu'à repriſes dãs la ſubſtance de ce viſcere, dans lequel le ſang roule à la faveur d'une infinité de vaiſſeaux, afin que les parties nitreuſes & ſpirales de l'air, lui puiſſent donner tout le branle qui eſt néceſſaire pour ſoûtenir toute la force de la chaleur centrique. Dans le ſecond ordre on comprend les limphes ſalines & recuites, qui s'infiltrent dans les interſtices des fibres nerveuſes. On y ajoûte des viſcoſités collées dans les pores de communication des vaiſſeaux ſanguiferes, ou dans l'entre-deux des fibres qui ſervent de point d'appuy aux véſicules pûmonaires. Dans l'action de ces derniéres cauſes, on voit naître cette eſpece d'aſthme que Vanhelmont apelle humide, parce qu'il eſt entretenu par des limphes & des ſeroſités ſuperfluës, à la difference de l'aſthme ſec qui dépend des ſucs auſteres, & ſalins infiltrés dans quelques véſicules, où des fumées ſtiptiques & vitriolées qui mettent en convulſion les fibres charnuës des bronches.

On ne doit pas mettre au rang des causes de l'asthme, celles qui donnent lieu au défaut de respiration des éphialtiques, des hysteriques, & d'une infinité d'autres Malades. Leurs sources n'ont rien de commun : & ceux-cy sont violemment agités sans qu'on puisse soubçonner aucun vice local dans leurs poûmons; au lieu que dans l'asthme idiopatique, il y a d'ordinaire quelque impression organique. Cette distinction paroîstra juste, si l'on examine que l'incube dépend d'un aigre fixe qui surmonte les digestions, & que la passion histerique est soûtenuë par un acide raréfiant, qui affoiblit le cours du sang & les renvois des esprits Animaux. On conçoit au contraire, pour peu qu'on y attache la meditation, que dans l'asthme, outre les acidités qui décomposent le sang, il y doit avoir des impuretés qui ne sont que les debris de celuy-cy, & qui font germer sensiblement ce mal lorsqu'elles se précipitent sur les diverses parties du poûmon.

La violence & le retour des paroxismes de cette maladie, naissent de

la fertilité & de la régularité des distributions des matiéres impures & dégénérées. On y comprend encore tout ce qui peut embraser les humeurs où les porter abondamment le long des ramifications des bronches, lesquelles se trouvant trop pressées par un sang raréfié & resserré dans les espaces de sa circulation, font des efforts, comme toutes les autres parties qui conspirent à faire leur jeu, pour recevoir cet esprit aërien & vivifiant, qui soûtient la cadence des fermentations, qui empéche les trop fortes combinaisons des principes, & qui rendant le sang vif & fleuri, entretient dans l'homme & la chaleur & la vie.

Toutes les causes occasionnelles sont encore de deux ordres. Dans le premier on comprend tout ce qui par raport au temperament, paroit trop violent & trop déréglé. Et le second renferme le defaut des filtrations des récremens & des sucs salez & impurs, lesquels aprés qu'ils sont venus au dernier point de leur fermentation, sont destinés à abandonner le com-

merce de ceux que la nature a préparés, pour reparer les pertes & les dissipationsque l'on souffre chaque jour. De sorte que si la transpiration n'est pas assez ouverte, ou que quelque agent exterieur en bouche les conduits; les sucs qui doivent se diaphoriser, forment des amas des superfluités humorales qui travaillent le sang, & qui rendant ses expansions orageuses, le mettent hors d'état de penétrer jusques dans les parties les plus recluses du poûmon, dans lequel on sent une pesanteur qui marque la force de l'impression & le commencement de cette maladie.

L'asthme convulsif naît à l'occasion d'une serosité saline, & trés-déliée qui se sépare du sang & du cervelet dans les grandes dégenérations de celui-là, pour se distribuer le long de la moële alongée & spinale, & pour se terminer enfin dans les plexus & les ramifications de la paire vague. Dans le tems de cette distribution, les nerfs sont piqués, les nœuds gangliformes s'obliterent : & cette humeur qui les abreuve, a la maniére de l'esprit d'u-

rine qui coagule l'eſprit de vin, fige & lie les eſprits dans certaines fibres nerveuſes à meſure qu'elle excite des exploſions dans les charnuës. Et il n'importe de dire que la coagulation des eſprits eſt un obſtacle à la viciſſitude des mouvemens ſpaſmodiques que l'on ſuppoſe dans pluſieurs fibres; car l'un dépend de l'autre, & les exploſions qui finiſſent dans un endroit, ne recommencent dans l'autre qu'à l'occaſion des preſſemens des nerfs, d'où les eſprits arrêtés s'échapent pour enfler les fibres voiſines, & y cauſer une pareille contraction.

Cette eſpéce d'aſthme dépend encore de toutes les cauſes dont nous avons fait le détail dans le premier Chapitre : au lieu que la pneumoſpaſmodique qui marque un mal habituel & conſommé, eſt l'effet d'une ſource abondante. Et il eſt aiſé de penſer que lorſque les poûmons ſont embarraſſés & remplis de feculences tartareuſes d'un ſang trop écumeux, que les canaux des véſicules & des bronches ſont chargés d'un plâtre viſqueux; & qu'enfin tous les autres organes de

la respiration, sont inondés des débris des matiéres explosives ; Tout agit de concert pour former ce troisiéme état de maladie que l'on ne peut guére distinguer dans la suite, que par les divers degrés qui l'ont renduë presque incurable.

Le caractére particulier de l'asthme, est le veritable point qui le distingue des autres maladies. L'inflammation n'y regne guére, & le feu de la fiévre ne s'y fait jamais sentir. La concentration de l'esprit & la fixité des sels qui ne se dévelopent pas assez pour pouvoir se penétrer, empéchent les orages fiévreux que l'on éprouve presque dans toutes les autres maladies. Ce méme état fait concevoir que le sang ne sçauroit se faire jour au déhors pour sortir des vaisseaux ; puisque dans l'inflammation outre la viscosité des soulfres, il doit porter avec lui les principes de sa flagration:il faut méme qu'il ait des impressions de feu qui lui viennent de quelque cause étrangere qui le travaille sourdement. Sur cette idée on conçoit encore que le pouls qui est le thermometre de la

nature par lequel on mesure les divers degrés de la chaleur du sang, doit changer diversement suivant les diverses agitations, & les differentes déterminations que les humeurs reçoivent dans le cœur & dans les poûmons.

Tout ce que nous venons de dire, nous fait conclure que les Asthmatiques sont plus travaillés en Hyver & en Automne, qu'en toute autre saison. Leur sang est alors moins ouvert & plus fumeux. Le resserrement des cribles, le relâchement du poûmon, la fixité du nitre de l'air ; tout conspire à resserrer les soulfres grossiers du sang, à augmenter les efforts de la respiration, & à charger de nouveau les vésicules pûmonaires d'exhalaisons sulphureuses, & de fumées salines qui impriment à leurs fibres des agitations spasmodiques.

Lorsque les tuyaux des poûmons sont farcis d'un plâtre fixe, & que les organes de la respiration ont reçû depuis long-tems une colle fine qui s'attache à l'interieur de leurs fibres ; La cure de cette maladie n'est guére à portée de la Medecine. On ne doit

s'attacher alors qu'au foulagement du Malade, en adouciſſant les amertumes de ſon état. On doit lui ménager de doux intervalles, & empécher s'il ſe peut que le mal ne change de face; car lorſque les durillons qui ſe forment dans les véſicules, dépenpent de certaines matiéres gommées qui peuvent prendre feu, l'aſthme dégenére en pthiſie: Et ſouvent méme aprés de longues épreuves, on tombe en hydropiſie, parce que le ſang n'a plus de ſeve, & ne peut plus aſſimiler les ſucs nourriciers, leſquels ſe changent en un germe hydropique qui élude alors l'action des remedes les plus efficaces & les plus recherchés.

Sur ces diverſes vûës, on doit faire rouler la cure ſur trois points principaux. On doit s'attacher à calmer la violence des ſimptomes s'ils ſont preſſants: à décraſſer les poûmons en les détergeant des dépoüilles d'un ſang écumeux, & à tarir la ſource qui répand ſes impreſſions ſur beaucoup d'autres parties. Mais il y a deux tems qui partagent tout l'ordre des remedes; Dans le paroxiſme on doit agir

tout autrement que dans le calme, & la violence du mal détermine au choix de certains remedes que l'on ne donne que dans une pressante neçessité.

Lorsque le Malade est violemment agité, ce qui marque la forte action de la cause; Il faut donner au sang la liberté de percer & de circuler dans les replis les plus secrets du poûmon, afin d'éviter une suffocation inévitable, si cet état duroit guére. On fait faire pour cet effet une saignée au bras & on la reïtere méme plusieurs fois selon le besoin, & suivant que le Malade peut soûtenir la force de l'évacuation.

Dans les intervalles des saignées, qui doivent se suivre de prés dans un état violent, on fait servir quelque lavement laxatif: & le premier doit étre composé de cette maniére-ci, afin d'emporter des gros boyaux un fumier fermentatif qui excite dans le sang des fermentations vicieuses par les sels élastiques qu'il y répand.

*R. Decoct. comun. Clister. lib. semiss. vini Vtibiat turid. unc. ij. Cathol. comun unc. j. Diaphænic. drachm. ij. fiat Enema injiciendum horâ opportunâ.*

Dés que l'on a satisfait à la premiere vûë que l'on a de favoriser le cours du sang dans les poûmons, on doit tâcher d'emporter des premieres voyes, un limon infiltré dans les rides de l'estomach, & dans les replis des visceres de cette region; on se sert d'ordinaire pour la premiere fois d'un remede que l'on peut préparer de cette sorte.

*R. Rhabb. Elect. drachm j. semiss. infund. in s. q. aq. tussilag. in expreß. unc. vj. dißol. vini Stibiati unc. j. semiss. mann. calabrin. unc. j. misc. fiat potio exhibenda cum custodiâ artisque regimine.*

On soûtiendra ce remede avec une prise d'une poudre absorbante que l'on fera prendre au Malade à l'entrée du lit, & dont on continuëra l'usage pendant trois jours de suite, afin d'emporter peu-à-peu de l'estomach les acciditès qui regnent dans la lie que le sang y décharge peu de tems aprés les efforts du vomissement.

*R. Lapillor cancr. diaphoret mineral. corall. rubr. alkoolisat. Milleped. praparat. rasur. cornu Cerv. benzoin. an. scrup. ij. fiat omnium pulvis subtilissimus dividendus in quatuor doses pro usu prædicto super-*

*bibendo sempèr Iulapium sequens.*

*R. Aquar papaver errat & Tussilagin. an. unc. ij. sirup. de Hysop. unc. j. misc. fiat Iulapium.*

Pendant le cours de ces remedes, le Malade doit user d'une tisane pectorale, où l'on doit faire entrer les racines d'Iris de Florence, d'Aulnée, & de Bardane, avec les sommités d'Hysop, & de Scabieuse. Il en peut prendre le matin un grand verre, & un autre aprés midi loin de son boüillon.

Il est à propos d'observer que dans cet état, l'action des sucs digestifs est étouffée par l'amas des mucilages qui se sont cantonnés dans les organes des digestions : & que le sang lui-méme se décompose toûjours à mesure que ses principes forment des alliages trés-forts qui soûtiennent la longueur & la violence du paroxisme. Pour rétablir tous ces désordres, il faut user de la mixture suivante dont on animera deux fois le jour le boüillon du Malade.

*R. Spirit. C. cervi. Elixiris propriet. spirit. salis Armoniac cum gum. ammoniac praeparat. an, drachm. j. tinctur. castor drachm. semis. fiat mixtura. Dosis sit. gut. XXV.*

Lorſque les Malades ſont hors du paroxiſme, on attaque la cauſe de toutes parts. On les ſaigne s'ils ſont d'un temperament ardent, ſi les vaiſſeaux ſont pleins, & ſi les forces ſe ſoûtienent, on les purge de tems-en-tems pour empécher les nouvelles décharges qui ſe font ſur le poûmon, & on leur fait prendre des remedes volatils & antiſpaſmodiques pour rompre peu-à-peu les trop fortes combinaiſons des ſels & des matiéres dégenérées. On peut garder cet ordre-ci.

Aprés avoir preſcrit les ſaignées néceſſaires, & les rémedes purgatifs que l'on doit aiguiſer de quelque émetique, lorſque les premieres voïes ſont farcies de mucilages ſalins & des mucoſités fonduës; On peut mettre les Malades pendant douze jours à l'uſage des boüillons rouges de Monſieur de Lorme, dont le cours doit finir par un leger purgatif.

Pendant tout ce tems-là, il faut leur faire prendre le ſoir en ſe couchant une dragme d'électuaire préparé de cette maniere.

*R. Gumm. Ammoniac. Facul. Aron. & brion an. drachm. ij. ſemis. flor Ben-*

*zoin. mirrh. lapillor caner. milleped præ-rat. extract. Iuniper. extract. Pectoral. an. drachm. j. cum ſ. q. ſirup. de praſſio. fiat. Electuarium.*

Deux ou trois jours aprés le cours de ces remedes, on peut leur faire boire à grands traits pendant dix à douze jours de la tiſane ſuivante.

*R. Radic. ænul. campan. bruſc. tuſſilagin. ering. gramin. an. unc j. radic. Ireos Florent. radic. Bardan. an. drach. iij. fol. hæderæ terreſtr. Satureiæ praßij albi. Beccabung naſturt. aquat. an. m. j. flor tuſſilagin. violar. bellid. maj. an. p. j. ſem. fænicul. aniſi. an. d. ij. coq. in aq. font. lib. viij. ad media partis conſumpt. fiat tiſana. doſis ſit cyath. vj. ſingulis diebus.*

Pendant tout le cours de cette tiſane, on peut faire prendre aux Malades une fois le jour un petit bolus abſorbant, auquel on ajoûtera quelque pincée de ſoulfre dépoüillé de ſon acide par la ſublimation, ou par l'amalgame avec le ſel de tartre, ou avec la limure de fer.

Tous ces remedes finiront par une priſe des pillules de Francfort, dont on ſe ſervira lorſqu'on ſoubçonnera des embarras dans les premieres voïes.

Il eſt bon d'obſerver que les Malades

qui ſont d'un temperament pituiteux, peuvent prendre dans les intervalles des remedes, du Tabac en poudre & en fumée; car de cette maniere-cy, on en éprouve trés-ſouvent de bons effets, parce que le ſel acre qu'il contient, combat puiſſamment les aigres qui lient les lymphes dans les bronches, à meſure qu'il ſurmonte les inordinations des eſprits, & la trop forte exploſion des ſels par ſon ſoulfre narcotique. Cette prééminence ne doit pourtant pas en autoriſer le trop grand uſage; car les nerfs s'affaiſſent à la longue, les glandes ſe relâchent, les parties perdent leur reſſort, & on tombe dans pluſieurs fâcheux accidens; comme on peut le voir clairement dans la ſçavante Theſe qui a été ſoûtenuë aux Ecoles de Medecine de Paris, ſous la Préſidence de Mr. Fagon Premier Medecin du Roy.

L'Opiate Martiale eſt encore un ſouverain remede pour déraciner le germe de l'aſthme, pourvû que les ſels ne ſoient pas trop élaſtiques, & que les poûmons ne ſoient pas ſchireux; car dans ces deux cas, c'eſt

moins un remede qu'un poiſon, & en développant des ſels aſſoupis, ou en donnant trop d'action aux autres, on imprime au ſang une intemperie tabifique qui conduit à une pthiſie inſurmontable.

Pour achever l'ouvrage de la cure, on fait prendre aux Aſthmatiques au commencement du Printemps, les boüillons de Vipéres qui dévelopent doucement & ſans orage, les ſels fixes qu'ils volatiliſent, & qui en ouvrant inſenſiblement le ſang, emportent les impuretés lexivieuſes que les autres remedes effarouchent.

Lorſque tous ces ſecours ſont impuiſſans, on preſcrit les Eaux Minerales; dont le choix ſeroit délicat ſi l'on ne connoiſſoit aujourd'huy les proprietés, & les qualités admirables de toutes les ſources que nous avons en France. Celles qui ont porté leur credit fort loin, & où les Aſthmatiques trouvent un ſecours aſſuré, ſont les Eaux de Bourbon l'Archambaut qui ſont trés-fondantes, qui adouciſſent les aigres qui regnent dans les mucilages infiltrés dans les fibres des organes

digeſtifs, & qui emportent les glaires qui flottent dans les dépendances de toute la Region inférieure.

On nourrit les Aſthmatiques des viandes blanches, & leur boiſſon ordinaire eſt l'Eau Martiale animée des racines d'Aulnée & de Tuſſilage.

---

## CHAPITRE III.

### *De la Pleuréſie.*

LA Pleuréſie n'eſt préciſément qu'une inflammation qui ſe forme ſur la membrane qui couvre immédiatement les poûmons. Elle eſt accompagnée d'une fiévre continuë, d'une reſpiration contrainte & malaiſée, d'une toux preſſante, & d'une douleur poignante & trés-vive qui ſe fait ſentir ſur la poitrine. Quelques legers friſſons annoncent cette maladie, & une chaleur acre la confirme dans la ſuite. La toux eſt au commencement ſêche & tres-importune, & devient enfin humide & plus ſupportable à meſure que les matiéres

cuites & fermentées ſe dévelopent par leur propre digeſtion.

Cette définition convient ſeulement à la véritable pleuréſie, car la fauſſe, dont les ſimptomes ſont moins facheux, dépend d'une inflammation formée par un ſang échapé des vaiſſeaux capillaires des muſcles intercoſteaux externes; où elle n'aiſt à l'occaſion des impreſſions que certaines matières ſalines & tartareuſes ont coûtume d'y produire dans les grandes flagrations des humeurs. On a toûjours crû que cette maladie avoit ſon ſiége dans la plevre: & cette créance s'eſt fortifiée ſur le ſentiment de la douleur que l'on raporte là plûtôt qu'ailleurs; & ſur la phloglose que l'on y a quelquefois remarquée. Mais outre que les renvois des ſenſations ne ſont pas toûjours juſtes, & que les muſcles intercoſtaux internes ne s'enflãment pas moins que la plevre; il n'eſt guére permis de concevoir que l'inflammation commence dans une partie où il y a ſi peu de vaiſſeaux & ſi peu de ſang. D'ailleurs on rend ſouvent par la voye des crachats une

partie du ſang extravaſé. De ſorte qu'à moins de ſuppoſer des conduits cachés qui ayent échapé juſqu'icy aux yeux des plus habiles Anatomiſtes, on doit conclure que cette inflammation dépend du ſang qui ſort des vaiſſeaux qui ſont couchés ſur la partie externe des poûmons, d'où il paſſe ſouvent dans les bronches, pour ſortir par des routes connuës avec la matiere des crachats.

Il regne dans la conſtitution des pleurétiques une intemperie de feu & un aigre étranger & morbifique qui reſſerre la ſurface des ſoulfres du ſang, à meſure que les principes intérieurs les rarefient & diſpoſent celuy-cy à s'échaper hors des vaiſſeaux. Lorſque cét acide huyleux eſt aſſez détrempé, il paſſe plus avant; & pénétrant les ſels qui n'avoient encore qu'ébauché le mal, il excite une fermentation vive, laquelle bien loin de rendre le ſang coulant, le deſſêche & l'oblige à étendre les vaiſſeaux, & favoriſe par là ſon épanchement. Mais avant que de ſortir hors des pores de communication que l'on découvre

entre les artéres & les veines, il contracte un nouveau caractére. Les sels massifs & les sucs indigestes dont il ne peut empécher ny emporter les tropt forts alliages par luy même, le tournent à l'aigreur : les fumées qu'il conserve, augmentent sa raréfaction, & les récrémens dont il ne peut se dépoüiller dans les couloirs qu'il trouve plâtrez d'une crasse superfluë, le décomposent d'une telle sorte, qu'il porte luy-même sur les poûmons les principes de sa pourriture.

Cét aigre fixe, qui porte avec luy le germe de cette maladie, est le produit d'un sang, où il s'élevoit dépuis long temps des orages sourds ; où enfin c'est un effet de la dégénération des parties nourriciéres, lesquelles ne pouvant se volatiliser assez dans les organes digestifs, conservent toute la fixité qui leur vient des parties alimenteuses, lesquelles portent toûjours avec elles un sel fixe, qui se doit alcaliser dans les premiéres voyes & se sublimer dans le sang ; afin de soûtenir ses mouvemens, & de favoriser ses filtrations par la vivacité

de ſon action, & par la fineſſe & la grande attenüation qu'il y doit acquerir. Mais ce ne ſont pas ſeulement ces diſpoſitions intérieures, qui font germer la pleureſie: une chaleur étrãgére qui remuë cét aigre, & qui gonfle le ſang, donne lieu à celuy-cy de ſe fermer lui-même le paſſage dans les petits vaiſſeaux du poûmon, & de ſe faire jour au déhors.

Cette maladie dépend de tout ce qui peut allumer le ſang, en y répandant un principe de coagulation. Un fonds inflammatoire, demande que les humeurs s'arrétent quelque part, pour ſervir de digue au torrent qui les ſüit, & tant de ſimptomes menaçants ne ſçauroient attaquer la vie ſans quelque ſource échauffante. Le défaut de tranſpiration occaſionne ces deux états, & dévient la cauſe la plus ordinaire de cette maladie; car il faut que pour ſoûtenir la force & la ſanté, le ſang ſe dépoüille d'une infinité de ſuperfluitez humorales. Auſſi arrive-t'-il que lorſque la fermentation naturelle, a pouſſé les principes juſqu'à un certain point de fineſſe & d'atte-

qüation, ils ſe lient & s'attachent avec d'autres d'une ſi forte maniere, qu'ils viennent hors d'état de fermenter avec les autres principes, qui ont encore conſervé toute leur ſimplicité; & á la maniere du tartre vitriolé qui devient inſipide & incapable d'exciter une grande fermentation, ils ne ſervent plus aux expanſions naturelles des humeurs, & la nature les renvoye enfin déhors; afin qu'ils ne troublent plus ſon ordre par une figure bizarre & irreguliére qu'ils ont acquiſe en formant leur union. Mais lorſque la tranſpiration, cette porte-maitreſſe du corps n'eſt pas ouverte, & que le froid, l'humidité, où d'autres agents externes, bouchent les couloirs des parties excrementeuſes qui doivent s'y ſeparer; l'orage s'éleve dans le ſang, les ſels ſalés acides l'échauffent & le raréfient, & s'enchaſſant dans les ſoulfres par les pointes roides qu'ils conſervent, ils y laiſſent une impreſſion de coagulation trés-propre à former l'inflammation.

Ces ſels ſalez fixes qui ſont les enfants de la fermentation, & qui

font compofez des débris des acides & des alcalis, repandent encore plus loin les effufions de leur mauvais caractére. Ils ouvrent le fang quelque temps aprés qu'ils en ont refferréle tiffu,& roûlant au milieu des foulfres, ils en brifent les liens, & portent enfin avec eux des mucofitez dans les poûmons, ils y affoibliffent la cadence de la refpiration, & mettent le comble à la pleuréfie. C'eft fans doute cette derniére caufe qui rend les crachats gluants, qui allume la fiévre de plus en plus, & qui emporte les forces & la vie.

Il n'eft pas furprenant que les pleurétiques ayent tant de peine à refpirer. Le fang péfe fur les poûmons dont les véficules s'affaiffent à caufe de fon épanchement ; l'inflammation qui fe répand trés-fouvent jufqu'à la plevre qui fe colle quelquefois aux côtes, empéche le jeu des mufcles intercoftaux, & les fels qui s'échapent du fang enflammé, poinçonnent fi vivement les nerfs, que les efprits tombent dans l'ataxie, & ne font plus en état d'animer par un cours doux &

reglé

réglé, les organes de la reſpiration. Ces impreſſions aiguës qui ſe font ſur les filets nerveux de la membrane externe des poûmons, font encore naître la douleur, en déterminant l'ame à des perceptions facheuſes, & à des renvois des ſenſatiõs, dont le peu d'ordre, & la confuſion où elle tombe quelquefois, naiſſent moins du défaut de cette puiſſance ſupérieure, que du peu de commerce, & de connoiſſance, qu'elle a des parties, qui tombent rarément soûs les ſens.

La fiévre qui balance la violence des autres ſimptômes, marque la fécondité de la ſource : elle eſt entretenuë par l'aigre morbifique, & par les amas des matiéres étrangeres, & dégenerées, qui rendent le ſang boüillant. Les ſels ſalez qui s'y ſont obſtinément engagez, pénetrent ſi vivement ceux qui devoient entretenir une douce chaleur, qu'ils briſent leur tiſſu, écartent leurs parties, & y excitent les mouvemens tumultueux qui caracteriſent la fiévre. Ces deſordres ſont ſuivis de la toux : les ſels épars & confondus

dans le sang, sont poussez par tout sans ordre, & se répandant dans les poûmons, ils y impriment des agitations convulsives. Ils pincent encore les nerfs des autres parties, & causent les inquiêtudes, & les veilles à mesure que consumant les humiditez de leur sang par la force du mouvement, ou les détournant de leurs cribles, & des voyes ordinaires, ils excitent la soif, qui est presque inseparable de la fiévre.

Tous ces simptômes qui caracterisent la pleuresie, la distinguent des autres maladies, & on n'a garde de titrer de ce nom les douleurs que les scorbutiques ressentent à la poitrine, lesquelles ne dépendent que des sels échapez, & des limphes acres qui s'infiltrent dans les fibres nerveuses des muscles de la poitrine. D'ailleurs, la fiévre, qui est un signe distinctif, ne s'allume pas mieux là, que dans ces douleurs vagues, que l'on éprouve d'ordinaire au commencement de l'hyver, dans la poitrine, & dans les épaules. L'esprit de l'air qui trouve encore alors le sang ouvert, le pé-

netre insensiblement, & celui-là qui se réünit, resserre la tissûre des limphes, & les pores de quelques glandes, dont la dilatation soûtenuë par l'acreté des sucs qui y sont enfermez, & par la tention des nerfs qui y sont répandus tout au tour, occasione divers sentimens de douleur.

Cette maladie commence dabord par des frissons, qui font bien-tôt place à la chaleur, à la soif, & aux inquiétudes. On conçoit aisément par là que les aciditez détrempées dans la serosité, ne nagent pas long-tems sur la surface des humeurs, sans porter leur impression plus avant, & sans allumer le sang, lequel peu de tems aprés s'échape hors des vaisseaux, & produit la douleur, en formant l'inflammation, dont les progrez dépendent du défaut du ressort des poûmons, de l'abondance de la matiére, & des routes par lesquelles on fait marcher la nature; car il y a des pleurétiques qui guérissent sans cracher, d'autres qui rendent des crachats sanglants, &

d'autres enfin qui s'atrophient, & qui periſſent par l'exaltation des matiéres tabifiques qui refoulent dans le ſang, aprés que l'inflammation a degeneré en un abſcés incurable. De ſorte que le prognoſtic eſt appuyé ſur la maniere dont la maladie ſe preſente, & ſur la nature des excretions.

La Cure de la pleureſie eſt étayée ſur trois indications principales. La premiere conſiſte à adoucir la douleur, & à empêcher les progrés de l'inflammation; La ſeconde à calmer la fiévre en emportant le germe inflammatoire, & la derniere à rétablir les forces. On répond à la premiere par la ſaignée, & par les anodins; à la ſeconde par les rafraîchiſſants, & à la troiſiéme par les cardiaques. On a coûtume de garder cét ordre-cy.

Lorſqu'on eſt auprés d'un malade fort travaillé, on luy fait tirer environ neuf onces de ſang de l'un des bras, & une heure aprés on luy fait prendre la potion ſuivante.

℞. *Aq. Papaver errat. & borrag. an. unc. ij. Salis Prunell. drach. ſem.*

*Sirup. violacei unc. j. m. fiat Julepus.*

On continuë de saigner jusqu'à ce que la douleur ait beaucoup relâché ; & dans les intervalles des saignées que l'on doit mesurer aux forces, on se sert de ce même Julep, à moins que la fiévre, ou la soif n'augmentent. En ces derniers cas, on émulsionne le Julep avec les quatre Semences froides ; ou bien si l'on craint que celles cy n'affoiblissent l'estomach & n'ouvrent trop le ventre, on peut donner aux malades de la tisane suivante, dont ils peuvent boire à grands traits.

℞. *Fol hæder terrestr. cæterach. scolopendr. buglos. borragin. pilosell. Plantagin. an. m. j. flor tussilagin. violar. primul veris ; an. p. j. passular exacinat. unc. semiss. hord integr. furfur macr. an. m. ij. coq. in aq. font. lib. viij. ad mediæ partis consumpt. in colat. dissolve. infusion recent. fl. nimph. unc. iv. aq. prophylact. unc. j. semiss. fiat tisana.*

Lorsque la douleur ne se fait sentir que fort legéremẽt, il faut purger sans délay, afin d'emporter le germe mor-

bifique, qui occasionneroit de nouvelles décharges, si l'on luy donnoit le tems de faire fructifier de si fâcheux commencemens. Nous avons coûtume de prescrire la potion suivante.

*℞. Rhabb. elect. drachm. j. semiss. Salis Prunell. drachm. semiss. infund. in s. q. aq. hord. in colat expreß. unc. vj. dissol. mann. calabrin. unc. j. semiss. m. fiat potio.*

Si malgré ces remedes le mal se soûtient dans sa premiere vigueur, il faut saigner de nouveau, quoyqu'il paroisse quelque flux de ventre ou quelque marque des purgations lunaires. Ces accidents dépendent d'un sang écumeux & trop fermentatif, & il ne faut point manquer de l'adoucir par la saignée, & à le dépoüiller des parties salines & explosives dont il est remply, par le moyen des anti-pleurétiques volatils. Tels sont le Sel volatile de machoire de brochet, l'esprit volatile de Sel armoniac, les fleurs dorées de celuy-cy, l'Eau theriacale simple, la rapûre de dent de Sanglier, le sang de Bouc bien choisi, & une infinité d'au-

tres, dont on ne peut marquer au juſte le bon choix, que dans les occaſions où les ſimptômes, l'état du malade, & le progrés de la maladie déterminent pour les uns ou pour les autres. On peut pourtant dire que tous ces remedes ſimboliſent fort avec l'archée, & que le veritable ſang de Bouc l'emporte ſur tous les autres.

Mais ſi la maladie prend un bon train, & que la violence des ſimptômes diminuë, il faut s'en tenir à l'uſage de la tiſane pectorale décrite cy-deſſus, dont il faut boire des trois à quatre grands verres par jour, prenant à la teſte de chaque verrée, vingt grains de la poudre ſuivante.

℞. *Flor Papaver errat. oculor cancr. fimi columbini, corall. rubr. margarit præparat. an. drachm. ij. fiat omnium pulvis ſubtiliſſimus ad uſum.*

Aprés que tout a ſenſiblement calmé, on repurge le malade avec le premier remede, & on ſe conduit ſuivant les routes que le mal a coûtume de tenir. Mais ſi au contraire

dans un calme apparent les malades ſont fatiguez par les veilles, & par quelques legéres inquiétudes, ce qui marque que les eſprits ſont tombez dans un état ſalin, & que quelques ſels épars flotent dans le ſang; on ſe ſert de la mixture pacative de Silvius, dont on fait prendre loin à loin quelque cüeillerée. On la prépare ainſi.

℞. *Aq. Petroſellin. Hyſſop. an. unc. ij. fænicul. unc. j. Theriacal. unc. ſemiſſ. laudan opiat. optimè correct. gr. iv. Salis armoniac. drachm. j. Sirup Papaver errat. unc. j. fiat mixtura.*

Il arrive ſouvent que des ſimptômes ineſperés interrompent le cours des remedes, & rendent la cure bizarre; On doit alors ſe conduire avec beaucoup de prudence, & ſuivre les indications les plus apparentes, en diſtinguant avec un grand diſcernement les veritables routes de la nature, d'avec ſes fauſſes démarches; car quoyque ceux qui nous ont fait les loix aſſûrent, qu'il faut la ſuivre par tout où elle s'ouvre le chemin : il eſt conſtant, & l'expe-

rience l'authoriſe, qu'il faut l'abandonner ſouvent, & ne la ſuivre dans ſes écarts que pour la relever. Cela ſe juſtifie aſſez dans les ſueürs ſimptômatiques qui accompagnent les commencemens de certaines pleureſies. Les ſudorifiques ſont alors dangereux, & ſi l'on anime le ſang de ce côté, on effarouche la ſéve, la matiére morbifique ſe ſublime vers le cerveau, les filtrations ſont interrompuës, & on expoſe le malade au danger évident de perdre la vie.

Mais ſi aprés les évacuations neceſſaires, on conçoit que la nature s'ouvre le chemin de la ſueur pour venir au déclin où elle ne peut atteindre que par là; on peut favoriſer ſa détermination par quelque leger ſudorifique, que l'on doit préferablement tirer de la famille végetale; quoyque ceux que l'on tire du genre minéral, ſoient d'un uſage tres-approuvé. Les Autheurs propoſent une infinité de ſpecifiques & de formules, dont nous ne chargeons point ce Livre, perſuadez que l'on ne peut

jamais manquer de bons remedes, lorſqu'on a le bonheur de connoitre la maladie dans toute ſon étendûë.

Lorſque le ventre n'eſt pas ouvert, & que l'on craint qu'il s'éleve des fumées fermentatives de quelque reſte de fumier qui y croupit, on ſe ſert des lavemens rafraîchiſſants ou purgatifs, ſuivant les idées que cette neceſſité fait naitre. Il y a beaucoup de Medecins qui condamnent cette pratique, dans la prévention où ils ſont que les lavemens excitent le flux de ventre ; comme s'il n'étoit pas vray que les matiéres ſalines, & excrementeuſes, le font plûtôt naître par leur ſejour, & par l'irritation qu'elles font ſur les glandes inteſtinales, que l'uſage des lavemens, qui en emporte la cauſe.

Le flux de ventre qui vient malgré les remedes propoſez, doit être regardé comme l'effet d'une cauſe trop abondante, & qui agiſſant vivement ſur le ſang, s'épanche avec trop de rapidité ſur les glandes des inteſtins. De ſorte que s'il paroît ſur la

fin que les crachats ſoient ſupprimez, la fiévre ſubſiſtant toûjours dãs ſa force, il ne reſte d'autre reſſource que de détourner les humeurs vers des cribles oppoſez. On peut pour cét effet, faire prendre au malade deux fois le jour, vingt goûtes de parties égales d'Eſprit volatile, d'urine, & de Sel armoniac, dans quelque cüeillerée d'eau de Ceriſes noires. On doit encore luy faire rouler dans la bouche quelque tablette pectorale, afin de fondre, & de détacher du poûmon les viſcoſiltez, qu'une trop grande chaleur y a récuites.

Avant que de finir ce Chapitre, il eſt bon d'obſerver, que la cure que nous y avons établie, ne regarde pas la pleureſie ſimptomatique: car n'ayant pas touché aux cauſes de celle-cy, nous n'avions garde de parler des remedes qui luy conviennent. La ſaignée, par exemple, ne convient en nulle façon à la pleureſie dont parle Ballonius. Les purgatifs domptent celle qui naiſt de la metaſtaſe des humeurs acres, qui ont donné lieu à la premiere maladie.

Les diaphoretiques ont lieu dans la pleureſie maligne & peſtilentielle. Les apperitifs ſurmontent celle qui dépend des humeurs craſſes & viſqueuſes qui affoibliſſent la circulation du ſang. Et les pleureſies vermineuſes, dont parlent Gabuçinus, & Quercetan, cedent aux remedes antivermineux, & aux ſimples purgatifs, comme l'on peut le voir dans le ſçavant Ouvrage que Mr. Andry Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, a compoſé ſur la Géneration des Vers.

La boiſſon ordinaire des Pleuretiques eſt l'eau d'orge, où l'on fait macérer une poignée de feüilles de lierre terreſtre, & de ceterach.

---

## CHAPITRE IV.

### *De la Peripneumonie.*

CEtte maladie a tant de rapport avec la pleureſie, que la plûpart des Autheurs les confondent enſem-

ble, tant du côté de la définition, que du côté des cauſes, & de la cure qu'ils établiſſent. On remarque que l'une & l'autre de ces maladies ſont ſoûtenuës par les mêmes ſimptômes, & que les mêmes cauſes les font naître : Mais ſi l'on conſidere que la douleur eſt plus vive dans la pleureſie, que la reſpiration eſt plus contrainte dans la Peripneumonie, & que les autres ſimptômes ne leur ſont pas également communs, on n'aura pas de la peine à les regarder soûs diverſes faces.

La Peripneumonie idiopatique eſt une inflammation qui ſe forme dans les parties intérieures des poûmons, à la difference de la pleureſie qui dépend de celle qui ſe forme dans la membrane externe qui les couvre immédiatement. On remarque une tres-grande difficulté de reſpirer, une rougeur dans les joües du malade, une douleur qui imprime, tantôt un ſentiment de peſanteur, & tantôt un autre tres-vif & tres-aigu ; une toux facheuſe, une fiévre continuë, une ſoif importune, des veilles fatigan-

tes, & des crachats presque toûjours sanglants. Tous ces effets dépendent d'une intemperie secrette & qui tire sur l'adustion, laquelle s'est glissée dans le sang à l'occasion d'un acide salé, qui s'y est formé par le défaut de la premiere alcalization qui se doit faire dans les premieres digestions. Ce sel, dont la fixité dépend du sel acre avec lequel il s'est allié, fixe les principes qui roulent sur la surface du sang, à mesure que les sels volatils qui se sont effarouchez par ce superflu salin, & qui ne peuvent se faire jour au dehors, y excitent des effervescences qui le rendent propre à former des embarras, & des inflammations dans toutes les parties. Mais parce que le feu de la fiévre est soûtenu par celuy qui regne dans les poûmons, & que le nitre de l'air qui s'y répand immédiatement, l'anime de nouveau & fortifie l'acide morbifique, le sang s'extravase là, plûtôt qu'ailleurs.

Cét épanchement suppose toûjours les obstructions des vaisseaux capillaires & les embarras des vesicules pûmônaires, qui sont remplies des

viſcoſités limphatiques. Le ſang ne s'arreſte & ne prend feu, que lorſqu'il eſt reſſerré dans les eſpaces de ſa circulation par ces deux cauſes qui agiſſent toûjours de concert, & il ne donne lieu à tous les ſimptômes qui ſuivent ſon repos, qu'aprés avoir acquis par là un germe putriforme qu'il répand dans les vaiſſeaux, où il conſervoit encore quelque reſte de ſon premier caractére. Tout cela fait concevoir qu'avant ſes premieres décharges il abonde en principes groſſiers, en ſoulfres gras, & en des ſels ſi diverſement combinez, qu'ils ne peuvent être diviſez par l'action des ſels volatiles qui ſe trouvent liez, & opprimez par l'amas des principes impurs & étrangers, dont le ſang ne peut ſe dépoüiller par le ſeul défaut d'alcaliſation. Mais ſi le ſang ne ſe ſublime pas aſſez, s'il n'eſt aſſez coulant pour paſſer librement dans les petits vaiſſeaux du poûmon, où ils forment une infinité de détours; & s'il ne ſuit enfin la détermination des ſels fixes qui le diſpoſent au ſejour, les féculences terreſtres, & les impu-

retez dont il eſt chargé, ſe dévelopent aſſez pour l'enflammer, & pour allumer le feu de la fiévre, qui accompagne toûjours cette maladie.

L'intemperie qui regne dans le ſang des Peripneumoniques, ſimboliſe aſſez avec celle qui cauſe la pleureſie, & pluſieurs autres maladies. Et nous concevons que le ſeul défaut du poûmon qui n'eſt pas aſſez élaſtique, eſt la principale ſource de la Peripneumonie. Les ſels nitreux de l'air commencent ſouvent l'ouvrage, en ébranlant les fibres des veſicules pûmônaires, & en excitant dans le ſang des fermentations vives qui donnent de l'action aux ſels acides-ſalez, leſquels auroient pû donner lieu à des rhûmatiſmes, & à d'auttes maladies qui attaquent, le ſyſtême des nerfs, ſi la premiere impreſſion qui s'eſt gliſſée dans les poûmons, n'avoit déterminé le ſang à y former une inflammation. Car on remarque que dans les Peripneumonies épidemiques, ceux qui ont la poitrine foible, y tombent plus aiſement, & y ſont plus ſujets que les autres. Et il n'importe de dire,

que

que comme le feu eſt l'enfant du feu, les ſels vitrioliques qui ſont répandus dans l'air, cette cauſe commune, tournent les ſels du ſang en leur nature, & diſpoſent par là celuy-cy à faire des obſtructions & des inflammations; car il n'y auroit aucune raiſon qui favoriſat ceux qui ne deviennent pas malades dans ce tems-là, puiſque leur ſang ne doit pas être mieux à l'épreuve des impreſſions de l'air, que celuy des autres.

On obſerve encore, que vers le commencement, & la fin du Printemps, il regne une fauſſe Peripneumonie, qui impoſe ſouvent par la régularité des ſimptômes, qui ſemblent démentir la veritable : mais la cauſe eſt toute differente, & il n'y a que ceux qui ont le ſang vaporeux, & qui l'ont trop animé par l'uſage des liqueurs ardentes & ſpiritueuſes, qui y ſoient ſujets; au lieu que dans la veritable Peripneumonie, les humeurs ſont gluantes, & à la maniere du vin pouſſé, elles ſont devenuës vappides par la diſſipation, ou par la concentration de la partie douce, &

balſamique. L'eſprit du ſang qui eſt dans celle-cy dans un état de défaillance, ne fait plus que des efforts impuiſſants; & ne pouvant enfin briſer ſa chaîne, pour empêcher par ſes développements l'union des parties groſſieres, & l'alliage des ſels, il y laiſſe allumer un feu qui naiſt du mélange confus des matieres ſalines, ſulphureuſes, & terreſtres, leſquelles empêchent par leurs combinaiſons, & leurs mouvements tumultueux, que le ſang ne s'écume, & ne ſe dépoüille dans les filtres, des ſuperfluïtez qui le rendent ſi orageux.

La Peripneumonie ſuccede ſouvent à la pleureſie, & ſouvent même ſont-elles inſeparables. Dans le premier cas l'inflammation pénétre dans les poûmons, *cels. l.4. c. 7. p. 212.* la douleur diminuë, & la reſpiration devient plus contrainte par une nouvelle compreſſion que les ſeules veſicules pûmônaires éprouvent. Dans le ſecond, l'inflammation qui ſe gliſſe juſqu'au fonds du poûmon, ſe ſoûtient dans la membrane externe, les ſimptômes ſont alors plus fâcheux,

& il y a lieu de craindre que le ſang qui ſe dégorge ſur les veſicules, ne ſe change en pus, & ne tourne la maladie, en une phthiſie incurable.

Cette maladie dépend de toutes les cauſes qui peuvent rarefier le ſang, & luy donner le même caractere qu'il a dans la pleureſie. Une boiſſon froide, & glacée, qui trouve le ſang trop ouvert, le froid qui ſuit de trop prés une ſaiſon temperée, des exhalaiſons minérales, une tranſpiration qui n'eſt pas aſſez ouverte; tout cela porte dans le ſang une impreſſion peripneumonique, & le déterminant vers les poûmons, y occaſionne ſon épanchement par l'afflüance des matiéres impures qu'il y porte luy-même, leſquelles y prenent feu, n'ayant pû ſe diaphoriſer, ny ſe faire jour vers leurs couloirs ordinaires.

Les inégalitez qui ſe découvrent dans le pouls, ne marquent pas moins les embarras des poûmons, qui empêchent & troublent l'ordre des diſtributions du nitre de l'air, que l'irregularité de la matiere exploſive, qui ne ſe dégage du ſang qu'à certaines repriſes

pour gonfler les fibres du cœur, dont les contractions ſont fortes, & rares, à cauſe de l'élaſticité de la matiere qui ne ſe diſſipe pas aiſément des pores ovales, & triangulaires, où elle eſt entrée. Ce défaut d'uniformité, qui fait juger aſſez des deſordres du ſang, tourne les eſprits à l'état ſalin, & ne devient pas moins par là, la cauſe des veilles, que les impreſſions continuelles qui ſe font ſur les poûmons.

Ceux qui veulent juger ſainement des progrés de la Peripneumonie, ont coûtume de réflechir ſur la nature, & la couleur des crachats que l'on rend. Ils ſont rouges & vermeils, parce que le ſang ſort alors immédiatement de quelque vaiſſeau capillaire, qui s'eſt ouvert, & qui leur imprime cét éclat. Ils ſont gluants, lorſque la ſeroſité mêlée avec quelque limphe ſe colle aux branches. Ils ſont verds, à cauſe du ſel vitriolique qui s'y allie. Ils ſont blancs, & reſſemblent au pus, lorſque la chaleur du poûmon les a récuits, & n'y a laiſſé que des acides fixes, & des ſoulfres groſſiers. Ils ſont

enfin de plusieurs autres couleurs, suivant les mêlanges des matieres, & les divers degrez de la chaleur du poûmon. Les crachats qui s'éloignent le plus de la couleur, & de la consistance naturelle, marquent l'activité de la cause, & les grisâtres & les noirs, qui s'endurcissent quelquefois comme du plâtre, font concevoir que l'embrasement qui en consume les humiditez, agit par tout le corps de la même force; qu'il desséche les parties, & qu'il cause la soif, à mesure qu'il développe par tout les sels, & particuliérement dans les poûmons, où le sang par les impressions de ses principes les plus fixes, fait naître la toux & la difficulté de respirer.

Il y a des malades qui ont peine à se coucher du côté de la douleur, parce que l'inflammation qui s'est répanduë jusques dans la partie interieure, & concave des poûmons, s'éfarouche par la dilatation des vesicules que l'air enfle dans l'inspiration. Ils y couchent au contraire sans peine, lorsque l'inflammation ne perce pas si avant, & qu'elle s'arreste dans la

partie convexe ; car le lobe enflammé qui s'appesantit sur les côtes dont l'élevation est empêchée par la situation du malade, laisse aux vesicules de la partie concave, la liberté de recevoir tout l'air qui leur est necessaire.

Mais si les deux côtez du poûmon sont également attaquez, les malades ne peuvent guere respirer que la tête fort élevée, & sur leur seant. Les orbes qui se trouvent par tout tendus, éprouvent les impressions du sang, qui ne les dilate pas moins, que l'air que l'on hume dans l'inspiration ; & ces deux causes agissent si violemment, qu'il n'y a point de situation qui leur convienne mieux, quoyque les douleurs qu'ils sentent soient tres-vives, & qu'ils ne respirent qu'avec beaucoup de peine.

Cette maladie s'allie souvent au mal de gorge que l'on prend, tantôt pour cause, & tantôt pour effet, quoyque cette union ne marque précisement que la fertilité de la source. On remarque alors que certains malades

ne peuvent pas abſolument boire, quoy qu'ils puiſſent manger facilement, & que d'autres boivent ſans peine, ſans qu'il leur ſoit permis d'avaller des aliments ſolides. Le premier accident dépend de l'inflammation des muſcles æzophagiens, des muſcles de la luette, & des parties qui environnent le fonds du gozier. Une inflammation ſi répanduë reſſerre alors les conduits avec tant de force, que les liqueurs ne peuvent par le ſeul mouvement de liquide,les enfiler dans le tems que les aliments ſolides en forcent l'emboucheure par les contractions des muſcles de la langue. Mais ſi le muſcle baſiogloſſe eſt enflammé, & que ce défaut ſe répande ſur les parties qui avoiſinnent préciſement le pharinx; les aliments ſolides qui ont beſoin d'être embraſſez par la racine de la langue, ne peuvent paſſer par des routes ſi étroites, n'étant plus ſoûtenus par les efforts des muſcles qui ſe trouvent enflammez; au lieu que l'eau, & les autres liqueurs y entrent facilement, par le ſeul mouvement de tranſport & de liquide.

Dans l'un & l'autre de ces états, il n'entre que tres-peu d'air dans le poûmon : Les pertes du ſang ne ſe rétabliſſent guere par la nourriture, & les Peripneumoniques courent à leur fin, & ils y touchent même alors, quoyque leur viſage bien loin d'être couvert d'une pâleur mortelle, ſoit tres-rouge & tres-animé ; car cette couleur vermeille eſt un effet de la grandeur du mal, & le muſcle ſcalene qui eſt alors en contraction, reſſerre d'une telle ſorte les veines, qui du cerveau vont ſe dégorger dans le cœur, que le ſang eſt obligé de réfouler vers le viſage, où il imprime la vivacité de la couleur qu'on y remarque.

La ſuppreſſion des crachats n'eſt jamais de bon augure : mais ce n'eſt pas là que tout le danger eſt attaché. L'inflammation qui dégenere en un abſcés, lequel ſe rompant au dehors ou au dedans du poûmon, forme un empyéme, ou une phthiſie, à quelque choſe de plus menaçant. Les convulſions, le délire, l'aſphyxie, la ſueur froide, & tant d'autres accidents qui marquent les épuiſements du ſang, ne ſont

font pas concevoir de bonnes eſperances. Mais ſi tous ces ſimptômes mortels ne ſont pas de la partie ; ſi les crachats ſont jaunâtres, & médiocrement épais, ſi une ſueür douce, une diarrhée, ou quelqu'autre évacüation toûjours ſoûtenuë par l'abondance des crachats, viennent à paroître ; on peut faire état que le ſang ſe réhabilite, que les poûmons ne ſont plus ſi inondez des ſucs impurs que le ſang y déchargeoit, & qu'enfin (s'il eſt permis de parler ainſi,) la nature remporte la victoire.

Sur l'idée que nous avons de cette maladie, nous faiſons roûler la Cure ſur trois points. Nous avons en vûë d'adoucir & d'emporter l'inflammation, en empêchant ſes progrés, par l'uſage des remedes qui luy ſont propres : Nous tâchons de rétablir le caractere du ſang, en éteignant le feu de la fiévre, & nous donnons aux malades tout ce qui eſt neceſſaire pour ménager, & leur rendre les forces qu'ils ont perduës. Pour remplir ces vûës, on peut ſe conduire de cette maniere-cy.

Si le malade est d'un tempérament sanguin, bilieux, & salin, il faut dabord faire tirer de l'un de ses bras, environ neuf onces de sang: quatre heures aprés on revient à la charge; & on continuë de cette sorte pendant trois ou quatre jours, si le malade n'est pasd'un âge trop avancé, ou si quelque contra-indication ne s'y oppose. On dégage par là les poûmons, & on calme les mouvemens impetueux du sang.

On soûtient les saignées par des émulsions, & des juleps rafraîchissants & adoucissants : on ne pense même à d'autre remede, que l'inflammation & la douleur n'ayent sensiblement diminué.

Mais dés qu'on s'apperçoit que la respiration devient plus aisée, & que le malade n'est pas si travaillé; on luy fait prendre le remede suivant, pour éteindre la fiévre & emporter le germe morbifique qui est encore dans le sang; car celuy-cy se chargeroit de nouveau sans ce secours, des mucositez acides, qui regnent dans les premieres voyes.

℞. *Rhabb elect. drachm. j. semiss. Salis Prunell. drachm. sem. infund. in s. q. aq Liliorum. in express. unc. viij. dissol. mann. calabrin. unc j. Sirup de cichor compos cum rheo unc. j. m. fiat potio exhibenda jejuno ventriculo cum custodiâ solitâ.*

Si le malade a été fatigué par les veilles précedentes, & par le remede, il faut luy faire prendre vers les sept à huit heures du soir, cette potion pacative, laquelle réhabilite les esprits dans leurs irradiations ordinaires, & calme les orages que les Purgatifs élevent dans le sang.

℞. *Aquar Papaver errat. & lilior. an. unc. ij. Sirup de nimpheâ. unc. j. elixiris anodin sydenham. gut xiv. m. fiat potio.*

Dans les intervalles de ces remedes, si les malades se sentent alterez, on leur fait boire de l'eau d'orge, où l'on aura fait boüillir une poignée de feüilles de lierre terrestre, d'hysop, de scolopendre, & de pulmônaire.

Le mal ne cede pas dabord à l'action de ces remedes, & malgré tous les secours il va souvent jusqu'à son

terme; de sorte, que si aprés les premieres évacüations, la douleur & les autres simptômes se soûtiennent, il faut r'ouvrir la veine, & s'en tenir précisement aux saignées, aux potions purgatives bien ménagées, & aux remedes lénitifs & rafraîchissants. Mais si par un changement heureux la douleur & la fiévre relâchent de leur violence, on peut se servir de la poudre suivante pour adoucir les aigres qui resserrent encore le tissu du sang.

℞. *Lapillor cancr. flor. Papaver errat. Salis Prunell. an. drachm. j. semiss flor Sal armoniac. drachm j. flor bonzoin. drachm. sem. reducantur omnia in pollinem tenuissimum. dosis sit. drachm. j. manè & serò. superbibendo tisanæ pectoralis cyath. j.*

Aprés l'usage entier de cette poudre, on repurge le malade; & si le succez en est heureux, & s'il est suivy d'un nouveau calme, on laisse la gloire du reste à la nature, que l'on soûtient toûjours avec de legers alterants, afin de la conduire bien-tôt au point, où elle étoit avant toutes ces atteintes.

Lorſque le mal roûle ſur des routes bizarres, on doit changer l'ordre de la cure, & ſe regler ſur la diverſité des ſimptômes, dont les plus menaçants demandent les premiers ſecours. En ſorte que ſi les malades ne crachent qu'avec peine par une trop grande viſcoſité des limphes récuites, qui s'attachent aux bronches, ou aux glandes de la tranchée artere; on fait prendre ſoir & matin, vingt grains de parties égales de Benjoin, de Storax, d'Encens mâle, & de poudre d'écreviſſes. Mais ſi la matiére des crachats eſt trop déliée, & trop fine, on peut preſcrire un hydromel, ou quelque Sirop pectoral, qui luy donne du corps & de la conſiſtance, qui favoriſe par là ſa ſortie.

S'il paroît quelque moiteur, & que l'on juge par là que la cauſe ne peut ſe développer aſſez par elle-même; il eſt bon de ſe ſervir de l'infuſion de fumier de cheval, que les Autheurs eſtiment beaucoup dans cette rencontre. On en donne à cüeillerées, juſqu'à ſix onces, pendant trois ou quatre jours, & quand

la ſueür eſt bien ouverte, on ſoûtient les forces avec des poudres cordiales.

Les veilles, le délire, & les convulſions qui accompagnent les autres ſimptômes, font concevoir que les eſprits ſont fougueux, & que le ſang dont les principes confuſement épars, cauſent ces deſordres, ne diſtribuë plus avec ſa premiere regularité, la matiére exploiſive dans le cœur, ny dans les muſcles. On peut calmer ces accidents avec la potion pacative préparée de cette ſorte.

℞. *Aquar. chicor. & bugloſſ. an. unc. ij. Sirup violac. unc. j. Laudan opiat. gr. j. m. fiat potio exhibenda illicò.*

Le lendemain, ſi les forces ne ſont pas épuiſées, on fait prendre le remede ſuivant, pour emporter s'il eſt poſſible, malgré les premieres vûës de l'inflammation, une lie fermentative, qui imprime dans le ſang une intemperie ſpaſmodique.

℞. *Infuſion rhabb. unc. viij. diſſol. mann calabrin. unc. j. tar-*

*tar ſtibiat. gr. x. m. fiat potio.*

Aprés l'effet de ce remede éradicatif, on fait prendre encore la potion pacative, comme deſſus, afin de donner aux eſprits errants une douce détermination, & d'arreſter les mouvemens impetueux des humeurs effarouchées.

Il faut obvier à tous les deſordres, & à tous les accidents qui peuvent arriver, par des remedes qui conviennent préciſément à leur cauſe, & à leur action, ſans jamais perdre de vûë la cauſe antecedente, pour nous ſervir des termes de l'Ecole, & ſans changer l'idée que l'on a de la conjointe. On met alors en uſage les ſpecifiques, dont le détail groſſiroit trop ce petit Ouvrage; & on appelle au ſecours les Cordiaux, pour ſoûtenir les forces, que l'on doit toûjours ménager, ſi l'on veut ſe flater de quel lueür d'eſperance.

## CHAPITRE V.

### *De l'Empyéme.*

L'Empyéme soûs le nom duquel Hipocrate a renfermé tous les amas de pus qui se forment indifferemment dans toutes les parties du corps, ne signifie aujourd'huy qu'une décharge de sang, de pus, ou de parties purulentes qui tombent sur le diaphragme, & qui y impriment un sentiment de pesanteur, suivy d'un défaut de respiration, & d'une infinité d'autres accidents.

La premiere espece d'Epyéme, ne succede pas moins que les autres, à l'action de quelque premiere cause. Les vaisseaux qui arrosent la surface du diaphragme, les rameaux de l'azigos, & ceux qui roûlent dans la plévre, sont remplis d'un sang qui ne devient jamais assez boüillant, & assez impetueux de luy-même, pour se dégorger à plein canal dans la ca-

pacité de la poitrine, si quelque cause étrangere ne l'y détermine, en rompant le tissu de ses vaisseaux. C'est pour cette raison que nous regardons les blessures de la poitrine, les chûtes, & tous les autres accidents qui peuvent y faire rompre quelque vaisseau, comme les seules sources de cette espece d'Empyéme, quoyqu'il arrive tres-souvent, que dans les blessures qui pénetrent jusques dans le poûmon, le sang qui semble devoir se répandre sur le diaphragme, sort par l'ouverture de la playe, sans qu'il en tombe une seule goute dans le fonds de la poitrine, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois.

Mais si cette espece d'empyéme dépend absolument des causes externes; l'empyéme qui naît de l'amas du pus épanché sur le diaphragme, est toûjours une suite des abscés qui se rompent sur la surface des poûmons. En effet, on conçoit que lorsque le sang qui cause la Pleuresie, ou la Péripneumonie, ne peut rentrer dans les vaisseaux; il prend feu

par le ſejour, le principe volatil, & étheré s'envole, & ne gardant que des ſels fixes, & des ſoulfres groſſiers, la chaleur les diviſe, & les ſepare. Aprés quoy il ſe fait une amalgame de ces reſtes impurs qui forment le pus, & qui par leur acreté rompent les membranes où ils ſont renfermez, & ſe précipitent enfin ſur le diaphragme.

La troiſiéme eſpece d'Empyéme, qui n'eſt pas moins ſimptômatique que les autres, dépend d'une cauſe moins active, quoyque dangereuſe. La feroſité mêlée avec des limphes acres, qui emportent avec elles quelques filets de ſang, forme une ſource de ſanie qui ſe répand ſur la poitrine, lorſque par des obſtructions cachées, ou que par un défaut de chaleur trop acre, le ſang bien loin de dégénerer en pus, conſerve quelques principes qui le tournent en un état qui le défigure. Dans les playes mal traitées, dans les amas d'humeurs qui ſe forment dans les poûmons, & dans ces reſtes d'inflammations, qui ne paſſent pas en verita-

bles abſcés, on voit naître un empyéme de cét ordre; parce que le ſang par une idioſincraſie ſinguliére, n'eſt pas diſpoſé à ſe recuire, & que les humeurs par un exact mélange des parties volatiles avec les groſſieres, reſiſtent à l'impreſſion de feu, qui tourne d'ordinaire en pus le ſang qui croupit, & qui porte avec ſoy les principes de la fermentation, qui les diſſipe à la longue.

On peut rapporter préciſément à ces trois eſpeces, tous les amas & toutes les décharges qui ſe font ſur le diaphragme. Car, à l'hydropiſie prés, il n'y a que le ſang luy-même qui puiſſe ſe faire jour dans la poitrine, & s'y pourrir, pour former le pus. On ne connoît aprés luy, que le ſeul défaut du mélange de ſes principes, qui dégenérent, où qui ont déja acquis un caractere putriforme tres-propre à donner lieu au dépôt, & à former un empyéme, dont la ſource ne peut couler immédiatement que des parties renfermées dans la capacité de la poitrine, quoy qu'en puiſſent dire ceux qui ont crû ſans

nul fondement, que c'étoit souvent un effet du mal de gorge, dont l'inflammation qui dégenéroit en abſcés, fourniſſoit toute la matiére neceſſaire pour former l'empyéme.

Lorſque l'Empiéme dépend de la pleureſie, dont l'inflammation s'eſt enkiſtée, & dont le ſac s'eſt rompu; la cauſe conjointe n'eſt qu'une nichée de pus. Si au contraire cette maladie ſuccede à la Péripneumonie, ou à quelques obſtructions qui ayent donné lieu à quelques amas d'humeurs, c'eſt une ſanie abondante qui fait les mêmes ravages que le pus. Enfin lorſque c'eſt quelque cauſe étrangere, qui a imprimé des défauts locaux dans la poitrine, on peut aſſûrer que le ſang s'eſt épanché dans ſa capacité. On diſtingue aiſement ces trois états par la connoiſſance des premieres cauſes qui les ont fait naître; par la diverſité des matiéres, & par leur differente ſituation.

Encore une fois, lorſque les bleſſures ne pénétrent que dans un côté des poûmons; il n'y peut avoir

qu'un empyéme qui luy réponde : au lieu que si elles pénétrent de toutes parts, & si les abscez qui suivent diverses maladies, percent les deux parties antérieures, il se fait un amas de pus, ou d'autre matiére de chaque côté, & l'empyéme devient double.

On présume que l'inflammation tend à la supuration, lorsque malgré tous les secours, elle s'étend jusqu'à quatorze jours : & on juge de ce changement par la fiévre, & la difficulté de respirer qui augmentent. La cause est commune à ces deux accidents; car puisque le sang devient orageux *hipp. aph.* 47. *sect.* 2. dans le tems que le pus se forme, il faut necessairement que les vésicules pumônaires se ressentent de l'agitation du sang enflammé, lequel par une nouvelle compression, empêche que l'air n'y entre assez abondamment.

Mais toutes ces marques de la métamorphose du sang, ne sont pas les signes univoques de la chûte du pus dans la poitrine. Une fiévre lente,

des inquiétudes, des veilles fatigantes, des frissons importuns, une respiration forcée, une toux fâcheuse, un sentiment de pesanteur, & beaucoup d'autres accidents, font concevoir que l'empyéme est déja formé. La fiévre hectique qui en est le signe le plus apparent, se declare fortement la nuit, à cause du mêlange des parties nitreuses de l'air, lesquelles devenant alors plus massives, font plus deffort, & resistent plus à l'action des sels acres & caustiques que le pus répand dans le sang. Les effusions de ces mêmes parties salines, & régalisées, excitent la toux, en poinçonnant les filets nerveux des branches : elles font naître les frissons ; en irritant les membranes du corps ; & causent enfin les inquiétudes, & les veilles, en imprimant aux esprits des déterminations mal reglées, & des agitations irréguliers, qui les portent sans ordre, & sans interruption dans les organes des sens.

Quand le malade, que l'on fait tourner à droit & à gauche, pour juger sainement de son état, sent sur

le diaphragme une impreſſion égale à celle que l'on a accoûtumé de reſſentir à l'occaſion de quelque amas, qui flotte & qui s'appeſantit ſur quelque partie ſenſible; on peut conclure que le dépôt eſt formé. Et ſi cet état eſt ſoûtenu par une tumeur édemateuſe, que quelques Autheurs ont remarqué du même côté; on peut aſſurer que la décharge n'eſt pas fort récente, puiſque la tumeur eſt l'effet de l'exaltation des acides fixes du pus, leſquels n'arrêtent qu'à la longue le ſang dans les petits vaiſſeaux des muſcles intercoſtaux.

Les Empyiques s'amaigriſſent, & ſe deſſechent par une abondance de parties tabifiques; dont le ſang ſe charge en circulant dans la poitrine. Ces ſels acres & piquants qu'il charrie, n'empêchent pas ſeulement la diſtribution des ſucs nourriciers, en leur communiquant le caractere putriforme qui regne dans toutes les humeurs; ils portent encore leur impreſſion dans les parties organiques, dont ils dérangent le tiſſu, & ils

s'unissét aprés si étroitemẽt avec quelques restes des sels qui s'étoient sauvez de la pourriture commune; qu'ils consument les humiditez du sang, & donnent lieu à la dissipation des sucs huyleux, que les remedes les plus efficaces, ny la plus douce nourriture ne peuvent rétablir. Toutes ces pertes deviennent encore irreparables par la crûë d'autres simptômes : & les sueürs que le d'éfaut d'esprits, & le relâchement des glandes miliaires occasionnent, le recourbement des ongles, causé par la flétrissure des chairs musculeuses, qui arrondissent naturellement les extrémitez des doigts, & une soif insupportable entretenuë par l'action des sels acres qui ne se trouvent pas assez écartez, y mettent le comble.

Tous ces differẽts effets ne marquẽt pas moins l'activité, & la fécõdité de la cause, que le dãger de l'empyéme, lequel devient incurable, s'il s'étend jusqu'à quarante jours, *gal. 4. de loc. aff. c. 7.* ou si le pus remplit trop la capacité de la poitrine. Les sels corrosifs qui s'exaltent, font par tout des

des impreſſions organiques ineffaçables, & un trop grand volume reſſerre les poûmons, & empêche le jeu de la reſpiration, dont les mouvemens ſont encore affoiblis par une abondance de limphes acres & fonduës qui piquent les parties nerveuſes des poumons & des muſcles intercoſtaux.

Le feu & les divers caracteres que la matiére épanchée peut prendre, rendent le ſuccez de cette maladie plus ou moins douteux, *aur. cor. l.* 5. *c.* 28. *p.* 321. le pus qui eſt blanc & ſans odeur, eſt de meilleur augure, que celuy duquel par un empyreume de la chaleur qui l'a recuit, il s'exhale des ſoulfres ſalins, qui impriment un ſentiment fâcheux à l'organe de l'odorat. Le premier marque les doux efforts d'une nature qui ſe ſoûtient; & l'autre fait concevoir qu'une ſi grande acreté doit porter une mortelle atteinte aux poûmons & au diaphragme, puiſque ces ſels brulants rongent les métaux & tournent en un moment en jaune, la couleur de l'argent.

Le danger eſt encore plus évident, lorſque l'amas s'eſt formé dans les deux côtez de la poitrine. Le péricarde, & le médiaſtin éprouvent toute l'action des ſels qui les cautériſent, & le cœur luy-même eſt ſi reſſerré de toutes parts, que le malade eſt bien-tôt ſuffoqué par le défaut de la diſtribution du ſang dans les poûmons, à laquelle le cœur ne peut plus ſuffire, à cauſe de l'interruption du cours de la matiére exploſive.

Les trois eſpeces d'Empyéme, que nous avons établies, doivent être traitées de la méme maniere ; & lorſque par des ſignes univoques, on eſt aſſuré que le diaphragme eſt opprimé par des matiéres qui y peſent, & qui s'y ſont épanchées ; il en faut venir à l'operation, ſeul ſecours qui laiſſe quelque reſſource à la Cure, à moins que ce ne ſoit dans l'empyéme cauſé par un amas de pus, lequel ſe guérit quelques fois par les remedes généraux, & par l'uſage des béchiques & des diuretiques que l'on employe au commencement. Mais avant que d'en venir à l'operation,

il faut bien prendre garde de ne se laisser pas tromper par l'apparence flateuse des signes équivoques ; & quoyque l'air sorte par l'ouverture des blessures faites par des agents externes, que les parties soient flétries, que les joues soient rouges & vermeilles, & que beaucoup d'autres simptômes fassent soupçonner que la matiére est épanchée ; on peut attendre que la necessité, & qu'une grande oppression déterminent à l'operation, laquelle ne seroit pas moins infructueuse, si le dépôt n'étoit sur des parties qui répondissent à l'ouverture de la playe ; que si on la pratique à l'occasion de quelque épanchement de sang causé par une blessure, par l'ouverture de laquelle il pourroit couler, si l'on favorisoit son cours par la situation du malade, & par la dilatation de l'ouverture.

Dans l'Empyéme qui dépend d'un épanchement de pus, on doit avant que d'en venir à l'operation, tenter les remedes généraux qui réüssissent souvent dans les bonnes constitutions. On met en usage les Purga-

tifs, les Pillules de therebentine, les Diuretiques les plus fondans, & les Béchiques, qui emportent par les crachats une partie des matiéres purulentes, qui par la circulation se mêlent avec les limphes infiltrées dans les interstices des fibres des bronches du poûmon. La masse du pus que l'on rappetisse par un nouveau mouvement que l'on luy imprime, se fond à la longue; & r'entrant dans les vaisseaux elle suit la pente des remedes qui se font jour vers divers couloirs. Aëtius & Galien rapportent la Cure des Empyiques qu'ils ont guéris, par une fonte de pus qu'ils ont poussé par les urines, & nous pouvons en rapporter nous-même un exemple qui peut justifier ceux des siécles passez. Un Cavalier du Regiment d'Egmont, fût blessé il y a environ six ans en Perigord d'un coup d'épée qui pénétroit dans la poitrine à quatre grands travers de doigt au dessus du diaphragme, dont la face interne fut bien-tôt couverte d'une abondance de sang que le malade y sentoit floter lorsqu'il se tournoit du

côté opposé. Cét accident fut bientôt accompagné d'une fiévre tres-vive, de la difficulté de respirer, & d'une toux convulsive. La force avec laquelle il resistoit à la violence de son mal, jointe à un tempéramment fort & robuste, nous fit esperer qu'en dilatant beaucoup l'ouverture de sa playe, & favorisant la sortie du sang par la situation du malade, nous le sauverions de cét état, & taririons cette source. Mais le succez ne répondit pas à l'attente, & le sang resta obstinément sur le diaphragme, où s'étant putrefié, il se changea en une abondance de pus, comme nous le distinguâmes aisement par une fiévre plus violente, par une respiration plus contrainte, & par les simptômes qui accompagnent cette métamorphose. Nous resolumes alors de faire faire l'opperation ; mais flatez encore de quelque lueur d'esperance, & appuyez sur son âge & sur ses forces, nous le fîmes saigner plusieurs fois par rapport à son temperamment & à son état, & il fût purgé souvent avec la Moüelle de casse, le

Criſtal minéral, & la Therebentine. Enfin par un continuel uſage des remedes ſuivans, que le malade prenoit dans les intervalles des purgatifs, le pus s'ouvrit le chemin vers les reins, & s'y étant fait une carriere, la poitrine ſe déchargea ; & par un calme ſenſible, le mal finit entiérement en trente-ſept jours.

℞. *Therebent venet. perfectè lot. unc. ij. Milleped præparat. Salis prunell. an. drachm iij. Pulverenda pulverentur, & omnia probè mixta in morterio marmoreo reducantur in maſſam Pillularem. doſis ſit. drachm. ſemiſſ. tèr in die, ſuperbibendo hauſtum Tiſanæ ſequentis.*

℞. *Radic. ononid, gramin, rub tinctor, an. unc. j. Fol. beccabung. naſturt aquat, chærefol. veronic. petroſellin. marrub albi. tuſſilagin. & piloſell. an. m. j. flor ſambuc. bellid major. an. p. j. coq. in aq. font. lib. viij. ad mediæ partis conſumpt. fiat tiſana.*

Nous favoriſions la ſortie des crachats qu'il rendoit, & dont le ſejour entretenoit ſa toux, par un Hydro-

mel assez simple, par un Sirop preparé avec le suc de marrube, & de lierre terrestre, où nous faisions entrer la mirrhe, & l'encens. On luy donnoit aussi des Tablettes à rouler dans la bouche, lesquelles nous avions prescrites de cette sorte.

*℞. Radic ænul campan. ircos florent. an. unc. semiss. oculor caner. flor sulphur. oliban. an. drachm. ij. Cum s. q. Sacchari christallini. in aq. tussilagin. dissolut. fiant tabellæ.*

On peut guérir de cette maniere, tous les abscez qui se forment dans les diverses parties de nôtre corps. On débarrasse le sang & les filtres par des saignées, & les remedes purgatifs; on détermine le pus à penétrer dans les vaisseaux, en brisant exactement son tissu, & on le pousse vers les canaux fistulaires des reins, ou vers les glandes cutanées, par l'usage du Diaphoretic mineral, du Sel volatil armoniacal, & de l'eau de Choux cabus rouges; ou enfin par toute sorte de Sels volatils & urineux.

Mais si les abscez sont renfermez

dans l'interieur des poûmons ; la voye des crachats est la plus assurée, & on doit soûtenir cette évacuation par des poudres & des tisanes pectoralles, par des remedes adoucissants, détersifs, & vulneraires, & par des purgatifs fort doux, afin que le sang qui charrie en circulant une infinité de parties purulentes, se dépoüille insensiblement des superfluïtez acres qui le rendent presque toûjours tabifique.

Si le malade semble s'affoiblir, ou si les simptômes s'effarouchent pendant que l'on poursuit le cours de ces remedes; *cels. l. 7. c. 7. p.* 424. il ne faut pas attendre un épuisement entier ny differer l'opperation sous de vaines esperances. On doit la pratiquer lorsque la necessité ne laisse aucune ressource aux remedes, & avant même que le malade n'ait les yeux enfoncez dans l'orbite, & qu'il ne tombe dans ce comble de maux, qui ne rendent pas seulement l'opperation inutile, mais qui sont encore autant de contra-indicants qui la défendent. Nous n'avons garde de par-

ler icy de la maniere dont on fait l'operation, car ce seroit vouloir remplir un Livre d'un verbiage inutile, que de vouloir ajoûter quelque chose au détail exact que tant de fameux Operateurs en ont fait, & entr'autres Monsieur Lacharriere dont l'érudition brille dans son Traité des Operations de Chirurgie.

---

## CHAPITRE VI.

### *Du Vomica des Poûmons.*

IL est surprenant que tant de grands Hommes qui ont été les oracles des siécles passez, & qui ont écrit si sçavamment presque sur toutes les Maladies qui travaillent le Genre humain, n'ayent jamais parlé de celle-cy. Galien a été le premier qui en a dit précisément ce qu'il faloit pour faire concevoir qu'elle n'avoit pas échapé à sa connoissance : & Tulpius & quelques autres qui ont un peu plus étendu cette matiére, en ont traité d'une

maniere qui ne porte dans l'eſprit que des lumieres fort courtes. Cella vient ſans doute de ce que ce genre de maladie a été fort rare ; car on ne ſçauroit attribuer ſans indiſcretion , un défaut de pénétration à ces illuſtres Perſonnages, dont la ſublimité du génie , & la profonde érudition brillent dans tous les Ouvrages qu'ils nous ont laiſſez , & dans leſquels nous puiſons encore chaque jour des idées , dont la juſteſſe ſert à rectifier les nôtres.

Cette maladie qui frappe preſque auſſi-tôt qu'elle ménace , eſt un abſcés qui ſe forme ſourdement dans les poûmons à l'occaſion de quelques limphes dégénérées, des obſtructions ou du ſang épanché ſur quelqu'une de leurs parties. On eſt attaqué par un ennemy renfermé , qui leurre pour empêcher qu'on ne ſe défende, & on eſt vaincu avant que d'éprouver tout le feu du combat qu'il nous livre. Il agit inſenſiblement , il remuë , il travaille , & il ſe déchaîne enfin lorſqu'il n'eſt plus permis de luy oppoſer des forces proportionnées à ſon action. Il ſe découvre par

une toux ſêche qui change bien-tôt de face, par une difficulté de reſpirer ſoûtenuë par une atrophie ſenſible, & par pluſieurs autres traits menaçants qui conduiſent à grands pas à un ſincope mortel.

Les orages ſourds qu'il éleve avant que de ſe manifeſter ſi ſenſiblement, font faire divers jugemens ſur la bizarrerie de la nature, qui ne ceſſe d'agir dans l'ordre de ſes premieres déterminations, que pour faire ſentir la maniere miſterieuſe dont elle fait joüer les divers reſſorts de nôtre machine. En effet il n'eſt pas plus ſurprenant que ſes routes nous ſoient cachées dans la naiſſance & les progrés de cette maladie, qu'il l'eſt de voir que le cœur bât, que l'eſtomach digere, & que le ſang circule ſans que nous nous appercevions de la regularité de ſes mouvemens. Cette régle & cét ordre exact que les parties gardent entr'elles, la filtration de tous les ſucs qui ne ſe dégorgent que dans leurs propres couloirs, ce développement des parties volatiles d'avec les fixes, & enfin ces jeux admira-

bles d'une nature qui agit intérieurement, sans qu'on y puisse guére attacher sa méditation; tout justifie la pensée de Pline.

*Ignota nobis sunt, per quæ vivimus,*

Mais pour cachée que puisse être la naissance de ce mal, on en d'écouvre facilement la source par l'examen & l'analise du sang, & par la singularité des simptômes. Quant au premier, la constitution de ces sortes de malades, n'est pas fort éloignée de celle des Peripneumoniques, des Cachectiques, & des Phthisiques, dans lesquels il regne une secrete adustion des principes du sang, & un superflu de récremens qui imprime dans toutes les humeurs un caractere putriforme, qui devient le germe de toutes les maladies tabifiques. L'examen des Simptômes nous porte encore à concevoir, que les sels ne gardent plus entr'eux cette situation respective & naturelle qui les unit avec les soulfres & les autres principes. Le défaut de cette premiere union leur donne lieu

de s'exalter, & de former diverses combinaisons, suivant les divers degrés de la chaleur centrique, & suivant les déterminations du principe qui y domine. Car lorsque c'est un aigre fixe qui y tient le dessus, tous les monceaux des sels acres qui flotent dans le sang, s'y amalgament & forment des acides-salez, ou corrosifs, lorsque les pointes enchassées sont roides ou élastiques. Si ce sont au contraire les acres, ce qui marque la vivacité du feu intérieur; tous les acides s'alkalisent, & forment une constitution de sang acre, caustique, & régalisée.

Sur cette idée nous croyons que dans cette maladie, il s'est formé un amas de superfluitez chargées d'un aigre salé qui naist à l'occasion d'une sourde flagration de sang, duquel le principe volatil s'échape insensiblement avec sa partie molle & douce, & auquel il ne reste qu'un marc salino-sulphuré tres-propre à irriter & à flétrir les parties qui en reçoivent des impressions organiques. Nous croyons que cette résidence lourde & rempante, qui ne

peut se volatiser assez par le défaut de son esprit, ( car le marc des mixtes se spiritualise, en y répandant l'esprit qu'on en a déja retiré, ) n'agit que sourdement sur certaines parties, en attirant peu à peu une fonte de limphes, & en excitant dans le reste des humeurs un point de rarefaction qui les dispose au sejour & à la pourriture. En effet si l'on fait réflexion qu'un sel acide salé n'est pas moins un agent coagulateur, que dissolvant en certaines rencontres, on trouvera la cause de la premiere pante des parties limphatiques qui se dégorgent abondamment sur certaines vesicules pûmônaires. Au commencement ce sel resserre le tissu du sang, & pénétrant bien-tôt aprés plus avant, il y excite une fermentation vive qui sert à la détermination des sucs qui se meuvent avec plus de rapidité qu'auparavant. Mais parce que ces mouvemens sont trop impetueux par raport aux premieres déterminations que la nature imprime; les limphes qu'un état de dégénération a tournées à l'aigre, se déroutent, & se précipitent dans

les glandes du poûmon, dont la chaleur emporte encore le volatil, pour les rendre abſolument propres à former des défauts organiques dans les vaiſſeaux excretoires.

Dés que les embarras empêchent la ſortie des limphes, celles-cy gonflent les veſicules dont les paroîs s'étendent beaucoup : ces dernieres par une mutuelle compreſſion étranglent les vaiſſeaux du ſang qui les environnent; & enfin, par un épanchement de ſang néçeſſaire il s'en fait un mélange qui fermente, qui ſe pourrit, & qui forme un abſcés, dont la matiére purulente & ſanieuſe, établit une difference ſenſible, & fait concevoir que le dépôt qui fait le caractere diſtinctif du Vomica, dépend d'une ſource toute differente, puiſqu'il n'y paroît jamais que du veritable pus.

Il eſt donc conſtant qu'il n'y a que le ſang épanché & pourry qui faſſe naître cette maladie, & qui par le caractere que nous luy reconnoiſſons, puiſſe donner lieu à tous les ſimptômes qu'on y remarque. Mais les moyens ſecrets qu'il employe pour s'échaper

des vaiſſeaux & pour s'abſceder d'une maniere ſi cachée, ſemblent faire juger qu'il porte avec luy quelque germe ſecret, qui n'eſt commun qu'à cette maladie : car dans la Péripneumonie il forme des obſtructions, & dans la Pleureſie des inflammations & des abſcés, dont la naiſſance & les ſuites ſe manifeſtent par des ſimptômes ſenſibles. Cependant on en ſentira facilement la difference, ſi en y établiſſant la même ſalure, & les mêmes déſordres, on le ſuit par ſes routes.

Le ſang, qui dans cette maladie ſe reſſent des premiers épuiſements cauſez par une fermentation vicieuſe, ſe trouve ſi appeſanty & ſi opprimé par les amas des parties étrangeres qui s'y ſont ramaſſées, qu'en roûlant dans les poûmons où il regne toûjours une premiere impreſſion morbifique ; il forme des obſtructions dans les extrémitez des vaiſſeaux, où dans les glandes qui les compriment. Ces embarras qui dépendent des mucoſitez qu'il y laiſſe, & des ſels fixes qui les figent, ne diminüent que peu à

peu le mouvement du ſang, lequel ſe r'alentit luy-même de nouveau dans l'entredeux des artéres & des veines, par la néceſſité des loix du mouvement des liqueurs, qui ne paſſent jamais d'un tuyau étroit dans un large ſans perdre de leur agitation. Tous ces défauts ſoûtenus par une digue qui s'oppoſe à ſon cours, le font répandre au tour des vaiſſeaux de communication, d'où pourtant il en coule une bonne partie pour r'entrer dans le commerce des veines, à la difference de celuy qui s'épanche dans la Pleureſie & dans la Péripneumonie, où par une nouvelle crûë il augmente ſon volume & l'inflammation.

Lorſque cette legere phlogoſe eſt formée, cette petite quantité de ſang ſe fermente, & ſe change inſenſiblement en pus, il ronge les membranes des pores de communication, & s'y creuſant toûjours un nouveau chemin par l'acreté de ſes ſels, il en dilate les fibres, & forme enfin un abſcés, en formant une cavité ſenſible qui ſe trouve révétuë des membranes extérieures & latérales des pores de communication.

Cét abſcés, dont la grandeur dépend de la dilatation des membranes qui le couvrent, & de l'abondance de la matiére qui les remplit, ne fait preſque jamais preſſentir les maux dont il menace. Il eſt renfermé dans des lieux d'où le pus ne peut s'échaper, & quelques reſtes des ſels volatils & des ſoulfres étherez qui n'ont pû s'exhaler, le rendent encore aſſez doux pour empêcher qu'il ne ſe faſſe jour au travers des pores, ou qu'il ne ronge les membranes. Mais parce qu'un amas de parties ſalino-fixes ſe ferment toûjours, *cels. l. 3. c. 27. p.* 181. Il faut que le pus par ſa rarefaction & ſon acreté briſe à la fin ſes chaînes, qu'il ſe répande ſur les veſicules, & qu'en s'appeſantiſſant ſur tous les conduits de l'air, il donne lieu à une ſuffocation preſque inévitable.

Lorſque la cauſe conjointe dépend des limphes qui ont enflé quelque glande limphée où il s'eſt formé un kiſt rébelle par une grande dilatation & une grande abondance de matiére impure & putrefiée; on voit naître

un Vomica faux, & les accidents qui l'accompagnent, flattent plus que ceux qui dépendent du dégorgement du sang qui s'est changé en pus. Les parties limphatiques adoucies par un phlegme & par un soulfre qui ne se dissipent qu'à la longue, forment une nichée, qui ne s'évapore qu'avec peine, & qui ne répand ses effusions dans le sang, qu'aprés que le kist s'est rompu; au lieu que dans la métamorphose du sang en pus, les fermentations élevent des sels qui se répandent dans les vaisseaux, & font naître par de nouveaux d'éveloppemens la diversité des simptômes, que l'on remarque quelquefois avant que l'abscés ne vienne à s'ouvrir.

On remarque que ceux qui sont sujets à cette maladie, portent avec eux les mêmes dispositions qu'il faut pour la Phthisie, où la Péripneumonie. Ils ont le poûmon naturellement affoibly par un défaut originaire ou de conformation, & ils ont le sang tourné à l'aigre lorsque les sucs, par un défaut de sublimation, de mouvement, & d'attenuation, ne peuvent se volati-

liser assez pour se dépoüiller des parties grasses & pesantes qui empêchent leur action. Où enfin ils l'ont tourné à l'acre, lorsque le feu intérieur est trop vif, & que les sublimations sont trop fortes. Les parties alimenteuses qui portent toûjours un sel fixe; sont alors récuites dans tous les foyers des digestions, les sels se décomposent par la violence du feu qui en romp les alliages, & aprés une division exacte des élemens du sang, tous les monceaux des sels flotans, se réünissent ou s'enchassent dans des parties terrestres & dans les débris des soulfres, pour former divers ordres de sels acres, simples, salez, acre-salez, volatils, ou salez-fixes, suivant la diversité & l'abondance des parties alcalines, sulphureuses & acides.

Sur cette conformité des constitutions morbifiques, on doit ce semble, établir dans le Vomica, le même ordre des causes, dont nous avons fait le détail dans le Chapitre de la Péripneumonie, & que nous poursuivrons encore dans celuy de la Phthisie. Un défaut de transpiration, qui donne

lieu aux amas des impuretez salino-fixes, un relâchement des glandes limphées, & des fibres pûmonaires, l'aliment chaud & acre, & tout ce qui déprime enfin les digestions, où qui anime trop le sang, est la source féconde qui fait germer cette maladie.

Quoyque le Vomica force sa prison, & que le pus inonde la poitrine, avant même qu'on se soit apperçû de sa naissance ; il se manifeste quelquefois par une petite fiévre, & de legeres inquiétudes, qui dépendent des développemens de quelques sels qui s'en élevent, & qui étant immiscibles avec les principes du sang, sont pénétrez de toutes parts, & poussez même sans ordre vers les parties nerveuses qu'ils piquent. La toux sêche qui accompagne ces accidents, est une suite de l'impression que ces mêmes sels font sur les bronches. Mais lorsque la toux devient humide, ces mêmes sels sont embourbez, & enveloppez dans des parties grasses, gommées, & assez détrempées, dont l'abondance ne dépend pas moins de l'expression des

glandes du poûmon, causée par des agitations spasmodiques, que de la compression que les vesicules éprouvent à l'occasion de la grosseur & de la pesanteur de l'abscés qui resserre les conduits de l'air, & empêche le jeu de la respiration.

Tous ces simptômes ne sont pas absolument attachez à la nature de cette maladie : Les malades perissent souvent sans avoir été ménacez, & sans que toutes ces marques sensibles leur ayent fait pressentir le danger & la violence de leur état. Il y en a encore d'autres qui guérissent d'un abscés ouvert sans être exposez au feu de la fiévre & à la rigueur des autres simptômes. Nous traitâmes l'an passé un Chirurgien de ce païs-cy d'un Vomica ouvert, sans qu'il parût pendant tout le cours de la Cure aucune marque de fiévre & des accidents qui semblent en être inseparables. Le pus se fit jour au travers des bronches, & sortit entierement avec la matiére des crachats, sans qu'il soit resté au malade la plus legere impression d'une maladie si fâcheuse.

Il n'eſt guére permis aux plus occulez d'entre les Medecins, de diſtinguer le Vomica quand il ſe forme: & quoy que la toux, & les inquiétudes accompagnent quelquefois ſa naiſſance, il y auroit de l'imprudence d'établir hardiment le Diagnoſtic ſur l'apparence des ſignes qui ſont communs à d'autres maladies. Le prognoſtic ne met pas en cervelle de cette ſorte : & on peut aſſûrer que c'eſt une maladie mortelle par rapport à ſa nature, à ſa violence, & à la partie qu'elle attaque. Quel qu'en puiſſe être le ſuccés, il eſt toûjours à craindre que l'abſcés rompu ne puiſſe être bien détergé, & que les défauts locaux ne puiſſent ſe rétablir. Les poûmons naturellement ſpongieux & molaſſes, conſervent les impreſſions auſſi facilement qu'ils les reçoivent ; Le mouvement ſyſtaltique que Monſieur Thruſton a étably par ſes découvertes dans les plus petits fibres, y eſt plus affoibly que dans beaucoup d'autres parties du corps où il y a aſſez de réſort pour chaſſer d'entr'elles le ſang, & tous les autres ſucs qui pourroient

y sejourner.

Puisqu'il n'est pas permis de connoître cette maladie que lors qu'elle est dans le comble, on ne peut établir la Cure qu'aprés que l'abscés s'est rompu, & que le pus coule facilement par les bronches. On ne doit avoir alors d'autre vûë que de rendre facile & praticable la voye de cette évacuation, en soûtenant le ressort des poûmons. On tâche dabord aprés de déterger & de consolider les bords & le fonds de l'abscés, afin qu'il ne passe en un ulcere sordide, dont les progrés font naître une Atrophie inévitable. Enfin on donne les derniers soins au rétablissement des forces, que les longues évacuations épuisent toûjours. On remplit la premiere idée par les remedes béchiques, la seconde par les adoucississans, les détersifs, les vulneraires, & les mondificatifs; & la troisiéme par les cordiaux. Nous avons coûtume de garder cét ordre-cy.

Si le malade crache abondamment, & si les forces se soûtiennent, on le met à l'usage de la tisane suivante pendant

pendant huit à dix jours, à trois grands verres par jour : un le matin à dejeuné, l'autre à collation, & le dernier le soir à l'entrée du lit.

℞. *Radic ænul campan. tussilagin. bardan. an. unc. ij. Folior ceterach. Hyssop. Prassii albi. scolopendr. veronic. Absynth. hæder terrestr. Pilosell. chærefol. pulmonar. an. m. j. Furfur macr. hord integr. an. m. ij. flor malv. bismalv. Tussilagin. an. p. j. mellis Narbonensis. Unc. 4. coq. in aq. font. lib. 8. ad mediæ part. consumpt. fiat. tisana.*

On peut animer chaque matin la premiere prise de tisane, de douze goutes de teinture de soulfre ; & le soir à la tête de la derniere, on fait prendre au malade le Bol suivant.

℞. *Lapillor Cancr. drachm. semiss. flor sulphur. ritè defæcat. gr. 15. Balsam peruvian. gut. iij. cum s. q. Sirup. E. succo hæderæ terrestr. fiat. Bolus.*

Dans les intervalles de la tisane que le malade doit boire chaudement comme un boüillon ordinaire, on luy fait prendre quelque cüeillerée d'un

Sirop Pectoral où d'un Hydromel assez simple, afin d'adoucir les matieres & les rendre plus coulantes, par le mélange de quelques parties les plus épurées que l'air porte immediatement dans les poûmons dans le tems de l'inspiration.

Aprés l'usage de ces remedes, il est bon de purger avec deux onces de bonne Manne délayée dans un boüillon. On emporte de cette maniere du sang les superfluïtez, & les parties purulentes qu'il charrie de l'abscés dans le cours de sa circulation. Ce Purgatif, qui est le plus doux que l'on puisse employer, empêche encore que l'ulcere ne soit entretenu par des matiéres impures qui le rendroient calleux & rebelle à l'action des adoucissants & déterfifs; dont l'usage est absolument necessaire.

Le lendemain de ce remede, on fait prendre le matin & le soir assez chaudement une écuellée d'un Hydrogale composé d'une partie de laict de Chévre, & de trois parties d'une Décoction de lierre terrestre, de pilosellе, d'orge, & de ceterach. On anime

chaque prise de six bonnes cueillerées d'eau de chaux bien forte & bien filtrée, & on en fait poursuivre le cours pendant dix jours, au bout desquels on repurge le malade avec une teinture de bonne Rhubarbe chargée d'une once & demie de Manne de Calabre.

Si malgré l'abondance de l'évacuation qui se fait par les crachats, on présume que le mal tourne en pthisie; il faut d'abord faire prendre le laict d'Anesse pendant long-tems, & l'assaisonner avec l'eau de chaux. Cét usage doit être soûtenu par des Absorbants, par toutes les preparations de soulfre dépoüillé de son acide, & par les Specifiques, dont le choix doit répondre à l'état du malade. Le Bâume blanc de Judée ne convient pas moins dans ce cas, que la tisane dessicative dans les occasions où l'ulcere est entretenu par les amas des féculences lexivieuses du sang.

Lorsque le malade se desséche à vûë d'œil, on prescrit le laict de Vache, & on le donne même pour tout aliment avec les précautions ordinaires.

On soûtient les forces par des poudres cordiales, & on oppose reguliérement à tous le simptômes qui peuvent naître, tous les secours & les veritables remedes dont un habile Medecin est seul capable de connoître la proportion.

On nourrit ces sortes de malades avec des boüillons assez nourrissants, & assaisonnez avec la chicorée & la pimprenelle. S'ils ne prennent pas le laict pour tout aliment, on leur donne du potage & quelque peu de volaille à dîné; & à soupé on leur fait prendre une écuellée de crême d'orge, bûvant toûjours d'une tisane pectoralle, que l'on anime au repas d'un travers de doigt de bon vin rouge. On leur défend l'usage du poivre, du sel, & de tout ce qui est acre & échauffant; car les parties alimenteuses qui sont destinées à reparer les dissipations du sang, se dérangent plus que toute autre chose dans leur dépravation par le continuel usage que l'on est obligé d'en faire.

## CHAPITRE VII.

### *De la Phthisie.*

LE mot de Phthisie ne signifie aujourd'huy qu'un état de langueur où les parties se flétrissent & se dessechent : Et quoy que ceux qui nous ont fait les loix, ayent toûjours crû que c'étoit une suite infaillible d'un ulcere au poûmon, nous le regardons sous une autre face. Ce dessechêment qui naît des desordres du sang & des poûmons, est accompagné d'une toux pressante, d'un défaut de respiration, d'une fiévre lente qui s'effarouche dans les efforts des digestions, & de beaucoup d'autres simptômes qui sont attachez à l'Atrophie.

Ces deux sources fécondes, le sang & les poûmons, agissent de concert pour la naissance de ce mal. Les parties organiques seroient inalterables, si le sang dans ses desordres n'en dérangeoit la structure ; &

celuy-cy conserveroit long-tems ses avantages ; si les parties solides resistoient à son impetuosité, ou si elles ne recevoient si facilement ses débris. Mais tant d'infirmitez naissent de la necessité de leur commerce ; & il n'est guére permis de penser, que le sang infecté d'un germe tabifique roulé si souvent dans les poûmons sans leur imprimer son caractere, & sans que ceux-cy luy rendent à la longue & avec usure, les impressions morbifiques qu'ils en ont reçû.

Cependant il n'est pas toûjours necessaire, que pour faire naître la Phthisie, le sang soit travaillé par quelque sel étranger, ou qu'il ait quelque tache originaire. Les poûmons resserrez dans un petit espace, commencent souvent l'ouvrage, & pour le dire mieux, l'un & l'autre s'interessent mutuellement sans qu'on y puisse soupçonner aucune premiere impression. Car comme le sang se vivifie mieux dans le poûmon, que dans le cœur & que dans aucune autre partie par le mélange de l'esprit de l'air, qui fait piroüeter ses parties ; il s'y détruit

facilement lorſqu'il ne peut couler à plein canal le long d'une infinité de vaiſſeaux entrelaſſez qui ne peuvent s'alonger aſſez par le défaut d'une diaſtole aſſez libre.

Mais il n'eſt pas ordinaire de voir qu'un ſang vif & fleuri ſe détruiſe ſi aiſement dans des poûmons dont les fibres conſervent encore leur reſſort, & nous ne ſçaurions nier impunément qu'il ne regne ſouvent dans ce viſcere, ou dans les humeurs de ceux qui ſont ſujets à cette maladie, une ſecrete impreſſion qui les y diſpoſe; de ſorte que nous ſerons forcez de conclure, que la Phthiſie n'eſt qu'un deſſêchement de tout le corps, cauſé par la dégénération du ſang, & par les défauts qui ſe ſont répandus dans les poûmons.

L'intemperie qui regne dans le ſang des Phthiſiques, roule ſur des aigreurs qui ſimboliſent avec celles qui forment les conſtitutions ſcorbutiques & cachectiques. Le principe doux & balſamique paſſe alors en acide par la dépreſſion du volatil, qui empêche la ſublimation des ſucs digeſtifs & recre-

mentitiels, lesquels doivent se volatiliser naturellement dans le sang, afin de répondre aux premieres vûës de la nature, qui tend à sublimer toutes choses. Dans cét état les sucs qui viennent des parties alimenteuses, ne sont pas moins immiscibles avec le sang, que les parties étrangeres qui ont des figures bizarres & mal propres au mélange. L'acide qui y brille unit trop fortement les soulfres pour y laisser entrer ce qui vient du dehors, &la partie spiritueuse est trop enchaînée pour en pouvoir déveloper les principes, & pour leur donner le branle necessaire à la sanguification. Tous ces défauts qui empêchent les reparations du sang, donnent lieu à divers amas d'impurerez dont celuy-cy se dépoüille en faveur des poûmons, lorsque par une trop grande abondance d'écume il s'y rarefie & y trouve des obstacles qui s'opposent à son cours. Ce même acide qui y prévaut & qui y tient le dessus, ne borne pas là tous ses effets. Il déprime les digestions, en répandant dans les fermens trop de serositez acides; il affoiblit le

suc

ſuc pancreatique, lequel ſuivant Mr. Louver, rend le chyle coulant, relâche les parties ſolides en y attirant une fonte de ſéroſités, & en y empêchant les irradiations de l'eſprit animal; & il detruit enfin les combinaiſons naturelles des principes du ſang.

Nous concevons encore que la conſtitution du ſang des pthiſiques tire ſur l'acre & dépend des ſels acres ſimples, & ſalez fixes, où volatils. Cette penſée n'eſt pas moins appuyée ſur diverſes conjectures aſſez juſtifiantes, que ſur la nature & la couleur des excretions qui ſont noires, jaunes, où tanées dans cette maladie. Et il n'importe de dire que les pleuretiques & péripneumoniques rendent d'ordinaire des crachats de diverſes couleurs; car outre que la chaleur les récuit dans le poûmon & emporte ſouvent la partie volatile, il ne leur reſte qu'un marc tartareux hériſſé en pointes qui balance la nature du ſel acre, qui n'eſt autre choſe qu'une amalgame de parties terreſtres & acides. D'ailleurs les expériences qu'on a faites pour dé-

couvrir la nature des ſels par la diverſité des couleurs qui naiſſent de la diverſité de leur mêlange, font croire que tout ce qui tire ſur le noir & ſur le brun, ne dépend pas moins du ſel acre, que ce qui tire ſur le blanc abonde en acide. Mr. Silvius de le Boë a trés-ingénieuſement débroüillé ce cahos, & il n'a été aſſuré de la nature du ſel acre qui regne dans l'humeur qui ſe filtre dans les capſules atrabilaires, que par des épreuves reïterées, & aprés avoir remarqué que la face interne des glandes étoit noire.

Cette diverſité des couleurs n'eſt pas la ſeule preuve de l'empire du ſel acre. La fonte du ſang & des limphes, la chaleur d'entrailles, la ſoif extrême, & une infinité d'autres ſimptomes qui caractériſent le temperament ardent, acre & ſalin, font aſſez juger que comme il n'y a que des maladies de tempérament, l'acreté des humeurs eſt ſouvent la ſource de celle-cy. En effet ſi nous faiſons réflection aux flagrations qui ont précedé cét état; il nous ſera aiſé de penſer que ce feu intérieur a conſumé

la partie ſpiritueuſe, qu'il a briſé les pointes des acides en les faiſant roûler autour d'autres ſels plus élaſtiques, qu'il a dévelopé les parties terreſtres qui ſe ſont armées de picquans, & que par un mêlange confus il a fait naître une infinité de ſels acres, ſimples & compoſez.

Dans ces diverſes conſtitutions du ſang, les poûmons reçoivent diverſes alterations, ſources fécondes des diverſes eſpeces de phthiſie. Uu ſel acre, armoniacal où régaliſé, fait des impreſſions différentes de celles qui dépendent de l'action des aigres. La fonte générale des limphes qui ſe filtrent dans les glandes du poûmon, pour ſervir à leur ſoupleſſe & à leur mouvement, eſt l'effet d'un ſel alcaliſé, lequel étant répandu ſur les véſicules pûmonaires, y imprime des agitations qui déterminent les vaiſſeaux limphés à s'y dégorger, & a y former par une diſtillation conſtante un ulcere incurable. Les acides au contraire agiſſent ſourdement; la ſéroſité qui les détrempe, ne les laiſſe ſur les poûmons qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour poinçonner les par-

ties nerveuses en s'enchassant dans les pores des vésicules, & pour former dans celles-cy des durillons & des embarras de différente nature, suivant les diverses matieres qu'ils envelop-pent dans leur exaltation.

Suivant ces idées, il nous paroît qu'il n'y a que deux ordres de sels principaux qui puissent donner lieu aux constitutions phthisiques : des sels acres, où acres-salez, & des acides où des acides-salez. Soûs le premier ordre nous renfermons les phthisies idiopatiques & originaires; & le second comprend les phthisies simpatiques, comme les mésentériques, uterinnes, spleniques, & toutes celles qui dépendent des alienations des visceres. La premiere espece se forme lorsque par une décharge des limphes & d'autres sucs impurs que l'acreté du sang fond & répand par tout, les poûmons réçoivent trop abondamment la matiere du dépôt. Au commencement ces dégorgemens n'exci-qu'une simple toux qui devient souvent salutaire, si l'on vuide par là toutes les superfluités qui se déchar-

gent ſur les véſicules. Mais ſi par le défaut du mouvement ſyſtaltique les fibres relâchées conſervent quelques reſtes des mucoſitez infiltrées ; les matieres ſuperfluës & immiſcibles qui flotent dans le ſang , s'y épanchent de nouveau & s'y corrompent par le ſéjour. La toux devient dés lors habituelle, la reſpiration s'affloiblit, & le ſang s'altere & ſe corrompt par le défaut du nitre vivifiant qui ne ſe répand plus avec la facilité ordinaire le long des canaux des poûmons qui ſe réfuſent déja à l'action & à l'envoi des parties humorales.

Lorſque ces mêmes matieres qui ont ébauché la maladie , coulent d'une ſource abondante , elles rempliſſent les véſicules dont les paroîs s'étendent d'une telle ſorte , que quelques unes venant à ſe rompre , elles forment un lac , dans lequel tous les ſucs qui y abordent ſe corrompent de plus en plus , & où le ſang lui-même va puiſer ces impreſſions tabifiques qui le rendent mal propre à la nourriture & à ſes premieres actions. C'eſt alors que par un commerce mutuel

le sang & les poûmons s'entrecommuniquent leurs défauts ; que celui-là perd son bâume, que les esprits ces dignes artisans des digestions perdent leur éclat & leur force, & que l'on tombe dans le dégoût, dans les sueürs épuisantes, & dans tous les simptomes qui sont inseparables de cét état.

On présume avec beaucoup de raison que le germe morbifique qui regne dans les phthisies idiopatiques dépend d'un vice originaire, qui a répandu ses effusions dans le sang & dans les poûmons ; car il n'y a point de raison particuliere qui nous détermine à penser qu'un sel acre change le caractere du sang & le tissu des poûmons plûtost que celui de beaucoup d'autres parties qui se ressentent aussi facilement qu'eux du débordement des humeurs & de l'action des sels : en sorte que nous sommes portés à y établir un défaut originaire qui dépend de l'action des sels morbifiques que l'esprit seminal y a répandus. Ces premieres impressions qui ne consistent sans doute qu'à rendre les sels

figurez d'une certaine maniere, & à les resserrer sous des tissus assez lâches, deviennent sensibles lorsque tous les principes du sang ont reçû le branle nécessaire à se décomposer & à passer en une figure qui approche de celle du sel morbifique. C'est alors que le sang commence à dégénérer & à devenir vapide; les sels rempants perdent le ciment qui les lie, le soulfre vif & ètheré d'où dépend tout l'éclat de la chaleur centrique s'échape & s'évapore; & il ne reste enfin à la longue qu'une résidence solino-sulphurée, qui ne prend feu que pour consumer les précieux restes du soulfre radical.

Les phthisies simpatiques qui dépendent des alienations des viscerés, ne naissent qu'à l'occasion des renvois des féculences qui réfoulent vers les poûmons, où elles forment divers embarras suivant la nature des sels qu'elles portent. Les impressions qui dépendent par ex. des impuretés formées du superflu qui accompagne la suppression des purgations lunaires des femmes, sont plus vives que celles

qui sont causées par d'autres matieres. Le ferment qui doit se separer tous les mois dans les glandes de la matrice, se régalise lorsque par quelque vice particulier, il ne peut s'y filtrer à son ordinaire ; & les amas des superfluitez humorales qu'il faisoit épancher en se fermentant, prenent un caractere caustique par les nouveaux tours de fermentation, & par les diverses déterminations que les sels immiscibles leur impriment.

Il n'en est pas de même des phthisies qui dépendent de l'action du suc pancreatique, lequel ne se separant plus qu'avec peine dans les glandes du pancreas, par des embarras qui s'y sont formés, où par le dessêchement de ses fibres, porte atteinte aux poûmons en y répandant des acides détrempez qui s'engaînent dans leurs pores pour y former des durillous & des tubercules ; car le pancreas dont le suc est absolument nécessaire à la digestion en modifiant le suc biliaire, tombe aisément dans des états de dépravation ; & Fabricius Hildanus assure qu'il a trouvé dans le Pancreas

d'un homme une tumeur ſchirreuſe de la groſſeur de deux poings, d'autres ont trouvé ce viſcere de la grandeur du foye, & Bartholin & Veſtingius l'ont trouvé ſouvent preſque pourri & ulceré. Dans cét état d'alienation le ſuc pancreatique à la maniere des acide-ſalez, qui dans leur diſtillation forment des rigoles dans le bâlon, ſe réünit dans le ſang, & ſon ſel quoy qu'armoniacal eſt moins actif que les autres, à cauſe de ſon peu de volatilité & du défaut des fortes combinaiſons qui le bornent à ſe répandre ſur les poûmons & à s'arréter dans les glandes limphées où il fige la matiere qu'elles filtrent, & où il fait naître les concretions ſchirreuſes & les tubercules dont les poûmons des phthiſiques ſont ſouvent farcis.

Quand cette maladie dépend des ſels de cette ſorte, ſon cours n'eſt pas rapide; le ſang ne ſe détruit qu'à la longue, les excretions n'ont aucune mauvaiſe odeur, & le ſeul défaut de reſpiration eſt le ſimptome le plus ménaçant. Mais ſi ce ſel eſt uni

à des parties gommées qui se fermentent aprés avoir été déposées dans quelque glande, la matiere suppure, elle ronge les membranes, allume la fiévre, excite la toux, & cause une pthisie presque aussi rebelle que celle qui dépend d'un véritable ulcere. *Hipp. 1. de morb.* Hippocrate a été le premier qui a distingué la diversité de ces états, & qui a fait par là de deux ordres de tubercules dont les uns vienent à suppuration, & les autres restent obstinément attachés aux vésicules du poûmon, à cause de la trop grande fixité des sels qui se sont embourbez dans les parties terrestres & soulfrées, lesquelles empéchent leurs développemens.

Nous réconnoissons une autre espéce de pthisie qui dépend des méteorismes de la ratte & des opilations qui s'y forment. Ce viscere est naturellement destiné à recevoir la lie du sang, afin que la fermentatiou de celuy-cy ne soit intrrompuë par l'amas des matieres limoneuses. Mais parceque ce même sang ainsi dépuré ne peut soûtenir long-temps la force

de ſes expanſions ni la perte continuelle de ſes principes, s'il ne reçoit ſans interruption des nouveaux levains qui animent ſes mouvemens, & qui en rompant les combinaiſons des ſels, démêlent l'eſprit lumineux & ſublimatoire qui gémiroit ſoûs l'oppreſſion des ſucs dégénérés ; il a été néceſſaire que ce même limon qui ſe filtre dans la ratte, acquît le caractere d'un véritable ferment en s'aigriſſant par le ſéjour, & en s'exaltant dans les véſicules & dans le ſein des humeurs qui y circulent : en ſorte que ſi ce viſcere s'obſtruë par quelque défaut particulier, où ſi ſes glandes ſe plâtrent où ſe farciſſent des mucoſités ſalines ; il faut que les impuretez l'exivieuſes & les féculences tartareuſes du ſang qui ne trouvent plus la porte ouverte vers la ratte, excitent des fermentations vicieuſes, & réfoulant vers les poûmons, elles y forment des concretions ſchireuſes où des ulceres ſuivant la force & la qualité du principe ſalin qu'elles y entrainent avec elles.

On raiſonne à peu prés de cette

ſorte des phthiſies qui dépendent des renvois des ſucs qui vienent des autres viſceres. Et toute la difference ſe tire de la diverſité des matieres & des ſels, leſquels à la différence des ſoulfres qui ne s'allient jamais avec d'autres principes s'ils prennent l'eſſort, cherchent l'union, & ſe reſſerrant ſoûs un tiſſu ſolide, ils s'attachent d'ordinaire à des ſubſtances qui ſont de quelque durée; car s'ils s'exaltent ou ſe ſeparent quelque fois des principes, avec leſquels ils ſont liez, ils ſe réüniſſent bien-tôt avec d'autres, & comme la Paix ne vient que par la Guerre, ils n'excitent ſouvent l'orage que pour rédonner un heureux calme. Enfin les menſtruës ſalins ne rongent les pierres & les métaux, que pour s'unir dans la ſuite à des parties ſolides, & pour former des criſtaux de diverſes figures.

Encore une fois, cette maladie *àpò tys moîras toû Bioû*, que les Grecs, & les Atheniens apellent, Phthoë, à cauſe de la néceſſité de la mort qui ſemble y eſtre attachée, ſe forme par l'acreté des ſels, leſ-

quels portant atteinte aux parties organiques des poûmons & des vaisseaux, dérangent le tissu des uns & des autres. Le sang qui s'épanche de ceux-cy se fait jour au travers des vésicules qui s'en remplissent & qui éprouvent dans la suite tous les effets de la pourriture que le séjour & la chaleur de la partie y produisent. Mais ce sang putrefié, ne se manifeste pas toûjours par des signes fort sensibles : une legére toux, & une fiévre qui a de grandes intermissions en sont les avant-coureurs, & le mal même devient quelque fois périodique jusqu'à-ce qu'enfin la corruption est venuë jusqu'au plus haut point, & que le pus s'est creusé des profondes rigoles d'où il coule sans interruption pour se répandre dans le sang & dans les parties voisines, & pour exciter la toux & allumer la fiévre. L'exemple suivant peut justifier assez que cette maladie n'aît souvent de la maniére dont nous venons de l'expliquer. Nous étions il ya environ trois ans auprés d'un prêtre, lequel s'étoit si fort échauffé par une étude continuelle,

& par des profondes méditations, qu'il se sentit attaqué d'une douleur de poitrine, sans nulle apparence de fiévre, de toux, ni d'autres simptomes qui dûssent nous faire craindre pour lui. Quelques remedes que nous lui ordonnâmes le rétablirent sensiblement, & nous le rendîmes enfin à ses livres. Peu de tems aprés il cracha un sang écumeux & vermeil & tomba dans la suite dans une hemoptysie périodique, en sorte qu'il crachoit du sang chaque jour précisément à la même heure & avec la même abondance. Cét orage ayant passé il paroissoit n'avoir aucun mal, & ses poûmons étoient fort libres & fort dégagez. Mais cét état ne dura guére, & ces restes de sang qui avoient formé l'hemoptisie ayant acquis de nouveaux dégrez de pourriture, se répandirent sans doute plus constamment & plus abondamment dans les poûmons, pour y former la nîchée d'une phthisie confirmée.

Cette maladie dépend de diverses sources trés abondantes & qui coulent du dehors & du dedans. Les pre-

mieres renferment la ſuppreſſion des évacuations néceſſaires, les trop grandes diſſipations cauſées par des agents externes: & pour le dire mieux, toutes celles qui ſubſiſtant hors de nous, dérobent où donnent trop au ſang: car ſi les parties humorales perdent beaucoup plus qu'elles ne reçoivent, la maſſe s'appauvrît & s'énerve. Si au contraire elles ne ſe dépoüillent d'une écume graſſe qui interrompt leurs mouvemens; il s'y forme un ſuperflu qui les décompoſe, qui empêche la filtration des ſucs, qui jette les eſprits dans l'inordination, & qui par les déterminations bizarres qu'il imprime dans le ſang, le tourne en un état propre à former des embarras, où à faire des ſolutions dans les parties ſolides des poûmons. Les cauſes des diſſipations ſont les aliments acres & ſalez, les liqueurs ſpiritueuſes & ardentes, les exercices violents, le chaud, & la vivacité des paſſions qui affoibliſſent plus que toute autre choſe le Syſtéme des eſprits. Celles qui donnent lieu aux amas des impuretés qui regnent dans les vaiſ-

ſeaux, ſont les aliments gras, terreſtres, & ſalins : le froid, un air fumeux & ſulphuré, les eaux marécageuſes, & une infinité d'autres qui rempliſſent le ſang des fumées graſſes & étrangeres, qui empêchent qu'il ne ſe diaphoriſe où qu'il ne s'écume par d'autres voïes ; car il eſt abſolument néceſſaire qu'il ſe décharge des principes ſalins & des ſuperfluités l'exivieuſes, pour conſerver le point de mixtion, ſur lequel roûle tout l'ordre de ſon œconomie.

Les cauſes qui viennent du dedans agiſſent à peu prés de la même maniere. Elles rendent le ſang maigre en animant trop la ſéve, en emportant la partie douce & Balſamique, & en lui dérobant plus qu'il ne reçoit du côté des ſources de ſa réparation. Elles le rendent au contraire trop gras en le rempliſſant d'un ſoulfre digéré, en y répandant des aigres fixes qui ne peuvent s'alkaliſer aſſez dans les prémieres voïes à cauſe du caractere vicieux qui y regne & qui les ſurmonte; & en empêchant que les débris des fermentations, ne ſe ſeparent dans

les couloirs avec liberté & avec leur abondance naturelle. Toutes ces causes qui agissent diversement, font naître les ulceres, les tubercules, les concrétions schireuses, & toute sorte de durillons, suivant la nature du sel, & les dégrez de la putrefaction qu'elles répandent dans les humeurs.

Lorsque la mauvaise conformation de la Poitrine, où quelqu'autre vice originaire favorisent l'action de ces causes, le cours de cette maladie n'est pas moins rapide, que quand elle dépend des blessures, des hemoptisies, des abscés ouverts qui n'ont pû se consolider, des restes de la petite Vérole, & de plusieurs autres maladies, qui laissent dans le sang une impression phthisique, & de tout ce qui peut faire des solutions dans les Poûmons. Le sang qui est alors dévenu limoneux & fermentatif par la rétrogradation des récremens & par l'amas des fumées salines, fait effort sur les Poûmons, & les charge des féculences qui lui viennent de divers cribles. Mais parceque toutes ces décharges ne le dépurent pas d'avan-

tage, à cauſe de l'interruption de la ſiſtole & de la diaſtole des Poûmons qui ſe trouvent trop reſſerrés, il faut néceſſairement que par une continuelle crûë des ſucs & des ſels émancipez qu'il reçoit; il inonde ce viſcere, & y imprime divers vices locaux, par raport à la nature des alliages que les ſels ont formez.

On devient d'ordinaire Pûmonique, lorſqu'on n'a pas la Poitrine quarrée, pour parler le langage d'Hipocrate, lorſque les épaules ſont réhauſſées en boſſe, que l'on a le coû long & mince, & que les côtes ſont trop droites. Tous ces défauts qui interrompent le jeu des Poûmons, empêchent que l'air ne pénétre aſſez facilement dans toutes les anfractuoſitez de ce viſcere, pour y porter le nitre de l'air, cét Archée univerſel qui y ſoûtient l'eſprit de vie. Cette interruption dans le commerce de l'air avec les poûmons & le ſang, donne lieu à celui-cy de faire diverſes impreſſions ſur ceux là, en y déchargeant des ſels régaliſez, & en gardant obſtinément des ſucs groſſiers & ſu-

perflus, que les ſublimations naturelles ont coûtume de briſer & de chaſſer dehors par le ſecours des couloirs de diverſes parties.

Mais ſi avec toutes ces diſpoſitions on eſt encore ſujet à d'autres maladies, où à certaines évacuations, & à quelques décharges ſur certaines parties, on court plus rapidement à la Phthiſie; parce que le ſang qui s'écume au commencement par là; porte dans la ſuite dans les Poûmons tous les Mucilages ſalins, qui forment la premiere nîchée. Nous avons vû fort ſouvent des perſonnes qui étant ſujettes à des tumeurs ſcrophuleuſes, ſont devenuës Phthiſiques par les réfoulemens des matieres impures & dégénérées qui formoient la ſource du mal.

Il s'eſt gliſſé une erreur dans le Monde, que la créance de pluſieurs habiles gens a authoriſée. On a crû que les Phthiſiques humoient leur poiſon en reſpirant un air vif & trop épuré. Sur cette penſée on a toûjours regardé les lieux élevez comme un ennemi mortel qu'il faloit éviter.

Mais si l'on considére que le sang de ces sortes de malades est souvent trop fumeux & trop gras, que les principes volatils ont besoin d'un aigüillon qui les anime & les dégage, & qu'enfin les orbes des poûmons sont d'ordinaire chargez d'un plâtre fin & des viscositez adhérantes ; il sera aisé de juger qu'un air vif & animé ne convient pas moins dans ce cas ; qu'un air crasse & fumeux convient à ceux qui ont le sang acre & fort maigre. Il n'en est pas de même d'un air froid & marécageux : il est par tout également contraire aux Phthisiques, & l'expérience nous a fait découvrir que les vents Marins & Septentrionaux à cause de leur froideur, rendoient certains Païs fertiles en Phthisies de différente espéce.

Tous les Pûmoniques sont travaillés d'une fiévre lente qui devient plus sensible dans le tems des digestions, à cause des nouveaux sels que les aliments mal dissoûs, répandent dans le sang. Cette fiévre qui flatte au commencement, dépend tantôt de l'exaltation des sels acres & acides qui se

dévelopent & se pénétrent ; & tantôt des matieres purulentes qui passent dans les vaisseaux chargées d'un sel armoniacal dépoüillé des soulfres volatils, qui lui servoient de frein. Il y a des Autheurs qui croyent que les sels sont trop maigres & trop dépourvûs de soulfre, pour pouvoir entretenir une fiévre plus forte. Mais si l'on considere que la violence de son feu dépend moins de l'abondance du soulfre, que de la facilité avec laquelle les sels se pénétrent ; on sera forcé de conclure que le soulfre est icy trop abondant, pour laisser aux sels la liberté de pouvoir se pénétrer assez pour exciter une fiévre plus violente.

Ces mêmes sels acres, où acides, où acide-salez qui viennent du sang où des poûmons ulcerez, excitent de tems en tems des frissons en picquant les membranes, & font naître la toux en irritant les Bronches. Celle-cy naist encore à l'occasion de l'acreté, de la fonte, & des impressions de l'humeur qui se filtre dans les glandes de la trachée artere & des poûmons.

Quand elle dépend de cette source, elle fatigue plus constamment que quand elle n'est qu'un effet des épanchemens des serositez salées que les tubercules occasionnent. Les crachats sont même plus abondants alors, & répandent une mauvaise odeur à cause des sels & des soulfres grossiers qui frappent rudement l'organe de l'odorat.

De plus, cette Fébricule & l'ácreté qui la soûtient, sont les causes de l'Atrophie. Car on conçoit aisément que le feu de la fiévre emporte la serosité & dessêche les limphes & les parties solides, dont les pores obliterez ne peuvent recevoir les sucs nourriciers qui les rétabliroient s'ils pouvoient s'y attacher, & s'ils n'étoient tombez dans la dégénération dans les premieres élaborations. D'ailleurs les sels acres qui râclent & qui dérangent le tissu des fibres charnuës, portent atteinte aux vésicules adipeuses de l'épiploon, lequel bien loin de répandre dans le sang, à sa maniere ordinaire, les soulfres gras qui adoucissent les sels, se dessêche par le feu

continuel de la fiévre, & se flétrit par les mêmes principes, qui suivant Mr. Uvarton, le déchirent dans les Scorbutiques & les Hypocondriaques. La maigreur vient encore du défaut des esprits animaux : car si l'on fait réfléxion que dans l'état naturel ils se répandent abondamment dans les glandes pour animer les limphes, les sucs qui s'y filtrent, & le sang qui les arrose ; il ne sera pas mal aisé de concevoir que les humeurs qui se décomposent dans les poûmons, ne fournissent plus assez de matiere pour leur formation, que les nerfs ne sont plus si enflez, & qu'enfin par un relâchement nécessaire, les pores s'affaissent & ferment la porte au suc nourricier qui devoit s'y ajuster, pour balancer des dissipations si extraordinaires. Cét état est aussi quelquefois appuyé sur des tumeurs formées dans les visceres qui sont des dépendances de la région inférieure ; d'où naissent les Phtisies mésentériques. Les canaux du chyle sont alors si comprimez, qu'il passe difficilement dans le sang : & celui-cy se dé-

poüille avec tant de rapidité de sa partie douce & sulphureuse par les sueurs, les crachats, & les autres évacuations qui l'énervent ; que les parties solides tombent bien-tôt dans le marasme par le défaut des distributions des parties alimenteuses.

Nous ajoûtons à toutes ces avances, qu'il y a des Atrophies qui ne dépendent pas de la Phthisie. Il y a eu même de trés-habiles Gens, ausquels Elles ont imposé. L'Atrophie qui dépend des obstructions qui se forment sourdement au bout des canaux lactueux, celle qui n'aist à l'occasion du Solium, ce ver plat, dont l'Illustre Mr. Andry, Lecteur & Professeur Royal en l'Université de Médecine de Paris, a fait si exactement la description dans son ouvrage de la génération des vers ; enfin celle qui dépend de la décadence de certains temperamens, sont d'un ordre différent & demandent une cure particuliére.

Quand on est vénu à ce point de maigreur, les cheveux tombent par un défaut de nourriture, & par l'action des sels. Ces parties que les Anciens

apelloient Excrementeuſes, ſe nourriſſent des ſucs qui coulent d'un ſang auſſi épuré que les autres; & leur chûte dépend autant de l'acreté du ſang qui ronge leur racine dans le fond de l'oignon, que du deſſèchement de la peau, laquelle n'étant plus humectée par la ſéroſité que la fiévre conſume, ſe reſſerre d'une telle ſorte qu'elle étrangle les canaux par où la nourriture doit monter: ceux qui voudront de nouveaux éclairciſſements ſur les cheveux, n'ont qu'à lire le ſçavant traité qui a été composé par Mr. Chyrac Profeſſeur Royal en l'Univerſité de Médecine de Monpellier. Les découvertes qu'il y a faites, les difficultés qu'il s'y fait & qu'il leve, & les lumieres que l'on y peut puiſer, fairont plaiſir au Lecteur, & le feront convenir que ce Livre, tout petit qu'il eſt, renferme des beautés qui le rendent digne de la profonde érudition, & de la grande réputation de ſon Autheur. Les ſueurs qui ſont des ſuites du relâchement des glandes de la peau, ſont entretenuës par la même acreté des

ſels qui cauſent la ſoif & la diarrhée. Il eſt vrai que dans celle-cy les ſels ſont plus fixes, & on remarque que dans la Phthiſie confirmée, les humeurs ſe diaphoriſent, lorſque les ſels lexivieux volatils prennent l'eſſort, & qu'elles ſe précipitent en bas, lorſque leur fixité les attache aux mucoſitez qui ſe filtrent dans les glandes inteſtinales. Elles ſe font encore jour vers la veſſie, lorſque les ſels urineux s'uniſſent avec elles, & que malgré leur union; ils conſervent encore quelque volatilité. Mais lorſque quelque accident leur en ferme les avenuës, le ſang qui doit néceſſairement s'écumer par quelque voïe, conſerve alors tous les amas des ſuperfluitez qui y nagent, & les répandant enfin aprés un relâchement entier ſur toutes les parties, les Malades périſſent par un cours de ventre, par une acîte, & ſouvent même par une anaſarque.

Outre beaucoup d'autres ſimptomes qui naiſſent par raport aux états & aux tempéraments des Malades, on remarque que les Phthiſiques ſont

ſujets aux poux & aux vers qui s'engendrent ſoûs la peau, & quelquefois même dans l'entredeux des joinctures. Les acides doux qui aiguiſent les ſeroſités qui les détrempent, font éclore ces ſortes d'animaux, en s'inſinuant dans les pores des œufs que le ſang a charriés dans le corps muqueux & dans les limphes qui ſervent à la nourriture, & à la ſoupleſſe des ligaments qui affermiſſent les articles. Il ne faut pas moins qu'un ſel de cette eſpéce, pour pouvoir pénétrer les lineamens intérieurs des œufs, & pour donner lieu par là à de nouveaux ſucs d'y entrer, & d'y prendre certaines déterminations qui les obligent de former les diverſes parties qui compoſent ces animaux.

Et il n'importe de dire que la génération dépend du dévelopement des germes, & que les diſtributions des ſucs ſeroient mal réglées ſi elles dépendoient de la ſeule diſpoſition intérieure des véſicules où des œufs. Car outre que ſuivant tous les autres Syſtémes, nous ne pouvons pas nous ſatisfaire touchant quelques difficul-

rez, & qu'on ne peut pas rendre raiſon des monſtres & de bizarreries de la nature, on comprend facilement, ſuivant nos idées, que Dieu a caractériſé tous les êtres, en leur imprimant le Moûle ſpécifique, dans lequel les ſucs prenent ſuivant la figure des pores, les déterminations néceſſaires à la formation des Animaux.

Ceux qui deviennent Phthiſiques, l'Hyver où l'Eſté, périſſent d'ordinaire dans le Printemps, *hipp. aph. 10. l. 3. gal. lib. 6. epid. ſect. 7.* & dans l'Automne. L'Orage eſt alors d'autant plus ménaçant, que les crachats ſont de mauvais augure; car ſi de blancs qu'ils étoient, ils deviennent ſanieux & de diverſes couleurs, & qu'à la fin ils empuantiſſent, & qu'ils ſe précipitent dans la diſſolution du ſel marin; on peut préſumer que le mal eſt dans le comble, & que le dévelopement des ſels qui ſe ſont dépoüillés des ſoulfres, ne laiſſe pas plus de reſſource à la cure, que ſi le germe étoit héreditaire, & que le ſang fût d'une ſalure extrême, où que l'on portât avec ſoy le principe deſ-

tructif, qui regne d'ordinaire ſur la fin de cette maladie.

Il y a trois temps qui réglent tout l'ordre des remedes qui conviennent dans la Phthiſie. Dans la naiſſance, & lorſque ce n'eſt qu'une ſimple toux, il faut s'attacher à calmer les inordinations du ſang qui cauſe la diſtillation. Dans ſes progrez, & quand elle dégénére en un état véritablement tabifique, il faut dépoüiller le ſang des récrémens & des ſuperfluitez corruptives. Enfin dans ſon déclin, & quand elle eſt confirmée par le Maraſme, on doit révigorer le ſang & fortifier les poûmons, en les détergeant de ſes dépouilles, en les mondifiant s'ils ſont ulcerez, & en les ſauvant des atteintes des parties Tabifiques, qui ont déja répandu leurs effuſions preſque ſur toutes les parties organiques.

Quand le mal ſe declare préciſément par une toux, il faut tenir le Malade aſſez chaudement, le ſaigner, & le purger ſuivant les indications, la force du tempérament, & ſuivant l'état où il ſe trouve. On ſoûtient

ces évacuations par des Tiſanes adouciſſantes, où par quelqu'autre lavage ſpecifique. Dans l'autre cas on fait révulſion des impuretez qui ſe dégorgent ſur les Poûmons par de legers Diaphorétiques, Diurétiques, & purgatifs. Enfin pour remplir la derniere indication, on adoucit les matiéres dégénérées par des incraſſants & des déterſifs, & on pourſuit la Cure par des remedes cordiaux & digeſtifs, & par tous les ſecours qui peuvent rétablir les déſordres des digeſtions, du ſang, & des poûmons. Les remedes ſuivans rempliront ces vûës.

On commence la Cure par l'uſage de quelques Lavemens rafraîchiſſants, dont on pourſuit le cours pendant trois jours, afin d'emporter des boyaux divers amas, dont les fumées fermentatives excitent d'ordinaire dans le ſang, & dans les dépendances de la région inférieure, une chaleur trés-acre, & animent celuy-là, en le rempliſſant de vapeurs qui y cauſent des fermentations vicieuſes.

Aprés ces évacuations on fait ſaigner une où pluſieurs fois au bras, ſui-

vant la force du tempérament, les dégrez de la chaleur, & l'âge des malades ; & on fait prendre aprés un jour d'intervalle le remede suivant.

℞. *Rhei. elec. drach. j. semiss. salis prunell. drachm. semiss. infund in aq tussilagin & lilior partib. æqualib. in express. unc. viij. diss. mann. alexandrin. unc. j. semiss. m. fiat potio exhibend manè jejuno ventre cum custodiâ solitâ.*

Dés le landemain de cette Potion, on met le Malade à l'usage des boüillons suivans pendant dix jours, dont il doit prendre assez chaudement deux écuellées chaque matin dans l'intervalle d'une heure ; pourveu que les fermentations ne soient trop rapides.

℞. *Radic tussilagin. simphit major. an. unc. j. fol. pulmonar. veronic. sanicul. bugul. ceterach. capilli veneris. hæderæ terrestris. absynth. piolsell. herniar. hepatic. agrimon. pimpinell. an. m. j. passul exacinat unc. semiss. cancr. fluviat perfectè lotor & contusor. num. vi. coq. cum pullo juniori in decoct. hord l. iij. ad mediæ part consumpt. fiat jusculum*

*pro duabus dosibus in intervallo unius horæ sumendis.*

Pendant l'usage des boüillons, le Malade prendra chaque jour à l'entrée du lict le bol suivant.

*℞. Oculor cancr. scrup j. Mill:ped. præparat. gr. x. flor Sulphur. gr. viij. Balsam peruvian. gr. ij. ritè misceantur omnia in mortario marmoreo & excipiantur cum s. q. sirup Papaver rhæad. fiat bolus.*

Aprés tous ces remedes qui finiront par le Purgatif précedent, on peut faire prendre pendant quinze jours où environ, les boüillons entiers d'Ecrevisses, que l'on soûtiendra par le Bolus cy-dessus, & auquel on ajoûtera quatre grains de sel volatil d'Ambre, & quelque Narcotique, si les veilles où la toux fatiguent trop le Malade.

Lorsque la toux devient habituelle & que l'on craint sa rapidité, on fait prendre pendant trois semaines où environ, chaque matin à déjuné, & l'aprés midy à collation une écuellée d'un Hydrogalle composé d'une partie de laict de Chévre où d'Anesse,

& de trois parties d'une Décoction des racines d'Aulnée, de Cerfueil & de Bruſcus, des feüilles de Bugloſſe, d'Adiantum noir, & de Pulmonaire. Cette boiſſon doit étre auſſi chaude qu'un boüillon ordinaire, afin de ſurmonter les mucoſitez fonduës de l'Eſtomach, & les glaires ſalines qui regnent dans toutes les dépendances des vaiſſeaux lactueux. Enfin le Malade doit étre alors purgé chaque dixiéme jour, pour emporter les débris d'un ſang écumeux.

On peut animer chaque premiere priſe d'Hydrogale, de ſix à ſept pleins cuëillers de ſuc tiré d'égales parties de Lierre terreſtre, de Creſſon d'eau, & d'Anagallis dépuré par réſidence. Car outre que le germe morbifique des Phthiſiques ſimboliſe avec celuy des Scorbutiques; le ſel eſſentiel de ces Plantes maîtriſe l'acide occulte du lait, & par une détermination qui lui eſt naturelle, il porte les ſuperfluitez humorales vers les canaux fiſtulaires des reins.

Pendant le cours de l'Hydrogalle on fait prendre le ſoir à l'entrée du

lit une drachme de l'Opiate ſuivante, bûvant par deſſus un verre d'eau de Limaçons.

℞. *Gumm. arabic, & tragacanth. an. unc. ſemiſſ. Diamargarit frigid \lapill. cancr. ſl. Sulphur. Pimpinell ſiccat. an. drachm. ij. thuris pulverat. milleped præparat an. d. j. Balſam peruvian. ſcrup. ij. pulveranda pulverentur & excipiantur omnia cum ſ. q. ſirup Papaver albi. fiat opiata debita conſiſtentiæ.*

Si malgré ces remedes les Malades s'amaigriſſent, & ſi les autres ſimptomes s'effarouchent, ce qui marque l'obſtination de la cauſe; il faut dabord preſcrire le Lait d'Aneſſe, qui eſt dans ce cas une autre eſpece de Manne que Dieu donna aux Enfans d'Iſraël. Car comme il n'eſt queſtion que de rafraîchir, de nourrir, de humecter, & de déterger, le Lait porte avec luy toutes ces qualitez. Il nourrit par ſa partie graſſe, il rafraîchit & humecte par la ſereuſe, & il déterge par la ſaline les ulceres qui ſont ſouvent la cauſe de la Phthiſie. Mais il arrive ſouvent que les Malades le

vomiſſent, qu'il leur cauſe des péſanteurs de tête & d'eſtomach, & qu'il leur laiſſe des amertumes à la bouche. On l'anime alors avec l'eau de Chaux, l'infuſion de Caphé, & avec d'autres liqueurs alcalines, qui abſorbent les aigres qui le tournent dans l'Eſtomach.

De plus, ſi malgré toutes ces précautions le Lait s'aigrit, & ſi l'on juge que la cauſe du mal dépend d'un Acide-ſalé, des Tubercules, & d'autres concretions ſchirrheuſes; il en faut ſuſpendre l'uſage, preparer le corps avec des Abſorbants & des Fondans, & y rémettre ſans crainte les Malades aprés quinze à vingt jours de préparation; car il réuſſit à la longue, comme nous l'avons vû tres-ſouvent: nous l'éprouvâmes même il n'y a pas long-temps en la perſonne d'une fille Phthiſique, laquelle par une Idioſincraſie particuliere, ne pouvoit ſupporter le Lait, auquel pourtant Elle s'eſt accoutumée avec beaucoup de ſuccez, aprés avoir été obligée de le quiter trois fois pendant quatre mois.

Pendant qu'on prend le Lait, on purge souvent les Malades pour détruire la crasse qu'il laisse au bout des canaux des couloirs ; on leur fait prendre les specifiques, dont plusieurs Autheurs ont fait un ample détail, & on donne loin à loin quelque Narcotique, pour calmer les mouvemens irreguliers du sang & des esprits, & pour empécher les nouvelles décharges qui se font sur les Poûmons.

Lorsque les Malades tendent au Marasme, il ne faut pas balancer à les mettre au Lait de Vache qu'ils doivent même prendre pour tout aliment, observant seulement de leur en donner le matin une prise de celui d'Anesse, & d'assaisonner celuy de Vache d'un tiers d'eau d'orge, afin de luy servir de véhicule, & de le porter plus vîte dans le sang.

S'il arrive que les Malades ne se sentent pas assez nourris, & que l'appetit se réveille, on peut ajoûter à la prise du Lait que l'on prend au dîné, une piece de pain de froment que l'on y laisse tremper. On en fait

de même à souppé si l'on connoit que les digestions n'en soient pas affoiblies.

Si l'on connoit au contraire que cét usage est infructueux, il ne faut pas s'y attacher obstinément, & on doit metre le Malade au Lait de Femme, lequel, outre qu'il simbolise mieux avec son tempérament, rétablit infiniment mieux les desordres des Poûmons, adoucit & rengraisse plus sensiblement le sang, & ne laisse pas dans les Visceres autant de crasse que le Lait des Animaux. Nous serions même d'avis que l'on commençat par celuy-là, desque l'on voit venir l'orage; car le peu de succés que l'on en éprouve, ne dépend d'ordinaire que de ne l'avoir pris assez tôt.

On doit prendre le Lait pendant long-tems, purger assez souvent, & se servir s'il n'y a pas d'obstacle, des préparations de Soulfre que l'on appelle à juste titre, le Bâume de la Poitrine. On se sert encore des Absorbants, des sels volatils, du Bâume blanc de Judée, du Bâume du Pérou, de l'eau de mille Fleurs, de

l'eau diſtillée des Poûmons de Veau, de Vers, & de Limaçons, & de beaucoup d'autres remedes ſpecifiques, dont il n'eſt permis de faire un juſte choix, qu'à meſure que l'on eſt en occaſion d'en faire l'application.

On agit dîverſement dans les diverſes eſpeces de cette Maladie. Dans les Phthiſies méſentériques, ſpleniques, & uterines, il faut attaquer la premiere cauſe par les fondans; car on ſe donneroit de grands travers, ſi ſuivant les fondemens que nous avons jettez, on ne dégageoit les Viſceres dont les couloirs ſont bouchez; de ſorte que nous jugeons qu'il eſt à propos d'uſer dans ces occaſions des remedes déſobſtructifs aſſez doux, des préparations martiales, & de tout ce qui peut ouvrir peu à peu les canaux qui ſont fermez par des humeurs groſſieres, terreſtres, ſalines, où mucilagineuſes, qui en plâtrent les avenuës. Dans le tems que l'on combât ainſi le prémier germe, on met en uſage les adouciſſans pour ſoûtenir la Séve, les Narcotiques, pour ſervir de frein aux ſels émanci-

pez & aux esprits errants; on se sert enfin de tous les specifiques qui conviennent dans le premier état, afin que le sang qui s'amaigrit peu à peu, se réhabilite & se rengraisse, & résiste à l'action des rémedes fondans, qui animent toûjours un peu trop les mouvemens expansifs de ses principes.

Pendant que l'on soûtient ainsi la Cure, il est bon de faire prendre aux Malades deux fois le jour, vingt gouttes de la Mixture suivante dans une cueiller de sirop de Raves.

℞. *Tinctur Sulphur sine Empyreumate. Tinctur gumm Ammoniac. an. drachm.ij. Matris Balsam. spirit Therebentin. an. drachm.j. fiat Mixtura.*

La boisson ordinaire des Phthisiques doit étre une Tisane faite avec l'Orge, le Santal-Citrin, le Ceterach, & les raisins passez; à moins que la Phthisie ne soit simpatique, auquel cas l'eau Martiale merite la préférence.

Toute sorte de Phthisique doit étre trez exact dans sa maniere de vivre. Les alimens sulphurez, gras, & indigestes, sont du nombre de ceux

qu'il doit éviter. Point de ſel, point de poivre, & rien enfin d'acre ny d'échauffant.

Nous finiſſons ce Chapitre par les mêmes avis que l'Illuſtre Mr. Sydenham donne aux Phthiſiques. Il leur conſeille de monter à cheval tous les jours, & de faire même des voyages. Les ſecouſſes que l'on eſt obligé de ſe donner, & les mouvemens que cette ſorte de voiture communique, ne contribüent pas peu à dégager les filtres des Viſceres, à rendre les récremens fluides & mouvans, & à imprimer aux humeurs des déterminations différentes de celles qui les portoient aux Poûmons. Nous pouvons étre garants des promeſſes que ce fameux Autheur fait à ces ſortes de Malades; car tous ceux qui ont ſuivi nos conſeils ſur ce point, en ont éprouvé des ſalutaires effets; pourvû qu'ils n'ayent pas attendu un entier épuiſement, & qu'ils n'ayent marché que par des beaux jours.

# CHAPITRE VIII.

## *De L'Hemotptisie.*

LE mot d'Hemoptisie a été trés-équivoque de tous les tems, & chés nos Anciens, il signifioit une évacuation du sang qui couloit des diverses parties que la Poitrine renferme. La signification est aujourd'huy plus resserrée, & nous n'entendons par là qu'un écoulement de sang qui vient des poûmons où des parties qui semblent lui appartenir, quisqu'il n'est pas permis de concevoir que l'on puisse cracher un sang qui vient de toute autre partie que du poûmon, à moins que sa surface extérieure & ses autres dépendances ne soient interessées.

On crache du sang de trois manieres différentes. Quand les extremitez des vaisseaux sont rongées par des sels acres, caustiques, & brûlans; quand à l'occasion de quelque évacu-

ation périodique qui se trouve supprimée, il se forme des obstructions où des concrétions dans les poûmons; & quand par un relâchement originaire où accidentel, les emboucheures des veines s'affaissent, & que les Pores de communication s'oblitérent. Le premier défaut naist à l'occasion des alliages des sels régalisez, des sels acres, & acre-salez qui regnent avec Empire dans le sang. Ils rompent au commencement le tissu des soulfres, ils les dissipent dans la suite, & enfin dépouillez du frein qui calmoit leur activité, ils portent atteinte aux parties solides, & rongent en passant les tuniques des vaisseaux, d'où le sang s'échape sans nulle résistance.

Mais pour donner une juste idée de l'action des sels acre-salez, il est à propos de démontrer leur nature, en étalant leur formation. Le sel Alcaly que tout le monde sçait être l'enfant du Feu, souffre une si grande alteration dans la naissance du sel salé, qu'il y auroit lieu de croire qu'il est entierement détruit, si malgré ses déguisemens, on n'avoit trouvé le moyen

de le révivifier, & de lui rendre ses premiers avantages. En effet les Acides n'ont pas plûtôt écarté & étendu les pores de l'Alcaly, qu'ils en désunissent plus exactement la tissure, & les divisent en une infinité de parcelles, lesquelles se réünissant aprés avec ces mêmes acides, forment un salé plus où moins composé, suivant la force de l'union des parties alcalines, sans que l'on doive soubçonner d'autre changement dans l'Alcaly, que le déplacement de ses parties intégrantes.

Cette idée qui sert à justifier la maniere dont le sel salé se forme, sert encore à expliquer la formation de l'acre-salé, en établissant que l'Alcaly qui domine dans le sang, & qui l'emporte sur l'acide, n'a pû être divisé qu'en des parcelles grossieres, lesquelles n'ayant pû être pénétrées par les acides qui n'y flottent pas assez abondamment, s'accrochent sur le déclin de la fermentation au sel salé que la désunion de plusieurs pieces d'Alcaly a fait n'aître.

La nouvelle union des parties al-

calines qui n'ont souffert aucun changement par le seul défaut d'une pareille quantité de sels acides, apporte le dernier trait de perfection au sel acre salé, lequel n'étant composé que d'un salé armé de diverses Molecules d'Alcaly, acquiert les mêmes qualitez que l'Alcaly avoit lui-même avant toute atteinte.

La figure de ce sel acre-salé est presque la même que celle de l'Alcaly, à cella prés, qu'elle est plus irréguliére, & qu'elle dépend de la réünion respective de ses parties intégrantes. Et pour en avoir une notion bien distincte, on n'a qu'à concevoir un sel Alcaly, ou quelqu'une de ses parcelles attachées aux pointes d'un autre, d'une telle sorte que le sel soit plus irrégulier & plus massif du côté de sa cruë.

Le sel Armoniac naturel où artificiel est à peu prés bâti de cette sorte. Le sel acre des urines des Animaux, sublimé par les ardeurs du soleil, & pénétré par l'acide de l'air, est si violemment secoüé, que ses fragmens brisez se réünissent bien-tôt

aprés, & s'ajustant irréguliérement les uns sur les autres, ils forment un sel acre-salé de la même maniére que dans la formation du sel Armoniac de Vénise, l'Alcaly de la Suye de Cheminée, & de l'Urine, prévalant à l'acide du sel Marin, se divise en des fragmens massifs, dont la réünion bizarre quoy que naturelle, sert à la naissance du sel acre-salé & armoniacal.

Ce Sel est le puissant Menstruë du tartre aigri dans le sang, & précipité au fond des soulfres. Il adoucit les aigres les plus fixes, il fond les Mucilages salins & les soulfres impurs, il écarte & attenuë les viscositez, & en développant l'esprit du sang, il r'anime ses expansions. Mais lorsque par une flagration vicieuse & excitée par l'exaltation des sels, & par la dissipation des soulfres volatils, il vient à surmonter les autres principes; ses effets sont terribles, il porte par tout la fonte, & il amortit l'action des Acides & du sang même, lequel ne se faisant plus sentir que sous un état de langueur, s'épanche hors des

vaiſſeaux que l'acreté des ſels a rongez, & ſe fait jour enfin au travers des Bronches du Poûmon ; d'où il coule fort vermeil & fort écumeux pour ſortir conſtamment par la voïe des crachats.

Quand ce ſel rongeant regne ſouverainement dans le ſang, tout eſt en fuſion, les ſels volatils ſuivent la pente des ſoulfres étherez qui ſe diſſipent, les Limphes diſſoûtes ceſſent d'être la ſource de la nourriture, & ne ſervent plus de frein ny de ciment aux ſels émancipez ; enfin le ſang qui eſt devenu trop coulant & qui a perdu une bonne partie de ſes principes; s'échape par une Hemoragie conſtante, *Holl. L. I. C.* 27. & offre un ſpectacle effroyable.

Pour moderée que ſoit alors cette évacuation, il reſte ſouvent un germe dans les Poûmons qui conduit à la Phtiſie. On conçoit aiſément qu'il reſte entre les pores de communication des veines & des arteres; quelque peu de ſang qui ſe corrompt par le ſéjour, & par le levain putriforme qui coule des vaiſſeaux, dont les ex-

tremitez rongées ne ſe conſolident qu'avec peine. Ce reſte de ſang qui y croupit, y forme d'ordinaire un abcez & une ulcere incurable. De plus le relâchement des fibres Pûmonaires cauſé par la fonte des ſeroſitez que ce ſel armoniacal y répand, ne favoriſe pas moins la corruption & le ſejour du ſang épanché, que le défaut des diſtributions de l'eſprit animal, lequel ne ſe ſepare plus ſi facilement dans le cerveau à cauſe de la dégénération du ſang, & lequel par une ſuite néceſſaire ceſſe d'étre l'artiſan de la tenſion des fibres nerveuſes des organes.

Le ſecond défaut & la ſeconde maniere dont nous concevons que l'on crache du ſang, ſont appuyez ſur des obſtructions qui ſe ſont formées dans les glandes, dans les bronches, où dans les vaiſſeaux du poûmon. Quand les glandes ſont farcies d'une limphe graſſe, & d'un plâtre qui les gonfle, les vaiſſeaux dont elles ſont environnées, ne peuvent plus ſe rédreſſer dans l'inſpiration : & parceque ceux-cy ſont continuellement

comprimez par les glandes tumefiées, il faut nécessairement que le sang qui vient des arteres, ne pouvant étre répris par les veines, qui par le défaut de ressort éprouvent toute la force de la compression, s'épanche abondamment dans les pores de communication, & de là dans les vésicules orbiculaires, & dans les bronches. Lorsque celles-cy sont obstruées, il arrive la même chose, au lieu que quand les embarras & les matiéres dégénérées bouchent les extremités des vaisseaux Capilaires, le sang s'écoule d'une maniere trés-différente, & ses épanchemens dépendent de la résistance que les colonnes postérieures trouvent dans les antérieures, & se trouvant pressées de plus en plus par derriere, elles forcent la digue, & le sang est obligé d'inonder les poûmons, & de sortir par la trachée artere.

Enfin on devient Hemoptoique, lorsque par l'atonie des poûmons, & par un relâchement originaire, les veines ne sont pas assez roides, ni leur emboucheure assez libre. Le sang

arteriel qui coule alors fort abondamment se réfléchit des veines affaissées, & résoulant vers les côtés, il se fait jour vers les orbes, & s'échape au dehors. Toutes ces dernieres causes de l'épanchement du sang, ne disposent guére moins les malades à la Phtisie que la premiere ; car les obstructions, la foiblesse, & le relâchement des parties conspirent avec la dégénération des humeurs, à corrompre le sang dans les poûmons, où à y laisser répandre des sels & divers sucs, qui peuvent faire des impressions organiques.

Outre toutes ces diverses sources de l'Hemoptisie, il y a des causes étrangéres qui la font naître, comme les grands efforts, l'usage des eaux minérales prises mal à propos, le froid, le chaud, les exercices violens, les cris, les exhalaisons minérales, un sel chargé d'un sel arsenical où mercuriel, les alimens acres, & une infinité d'autres, qui agissent sur les poûmons & sur sang même. Elles agitent celui-cy, & affoiblissent d'une telle sorte les vaisseaux Pûmo-

naires, qu'ils cedent à la force & aux efforts qui les ſurmontent.

Toutes ces violences d'une maſſe mutinée & d'un ſang allumé, ne marquent pas moins qu'un parfait calme, la vigilance de cette nature toujours prévoyante & attentive aux beſoins & aux infirmités de nôtre corps : & il eſt ſurprenant qu'à conſiderer de prés l'ordre de la Machine, tous ces effets des cauſes preſque toûjours préſentes ſoient ſi rares. Enfin il y a lieu d'admirer que le ſang roüle ſi long-tems au milieu d'une infinité de vaiſſeaux tres-déliez & entre-laſſez de mille manieres différentes, ſans qu'il ne s'épanche plus ſouvent, & ne cauſe une maladie plus familiére.

La cauſe de l'Hemoptiſie des femmes, dépend d'ordinaire de la ſuppreſſion des Purgations lunaires. Les mêmes matieres qui forment des embarras dans les glandes de la matrice, forment un ſuperflu dans le ſang, où il imprime des agitations vicieuſes qui le portent dans les poûmons, dont les vaiſſeaux enflez par ſes mou-

vemens expanſifs, compriment les orbes & les glandes qui étranglent à leur tour les petits canaux ſanguifé-res qui les environnent, & d'où le ſang s'épanche néceſſairement. Cêt amas des ſuperfluitez uterines naiſt encore du fond même des embarras; car les rétrogradations des matieres acres & ſalines qui ſe ſeparent pé-riodiquement tous les mois dans les glandes de la matrice, ne ſe mani-feſtent de temps en temps, que pour porter dans les vaiſſeaux du poûmon les impreſſions Cauſtiques qui les ouvrent.

Mais ce ne ſont pas toûjours les arteres du Poûmon qui ſont rongées, & quoyque nous voyions tous les jours que dans le Scorbut, & dans les Fiévres malignes, il ſurvient des Hemoptiſies cauſées par un agent coagulateur qui répand ſes effuſi-ons juſques dans les vaiſſeaux pûmo-naires; il y a lieu de préſumer que le ſang s'échape ſouvent des arteres capillaires, dont les glandes de la trachée artere ſont entourées, & de celles même qui rampent autour

des muſcles du Larinx. L'Examen de la diverſité de ces évacuations eſt d'une ſi grande conſequence, que nos ſoins déviendroient infructueux ſi nous les confondions enſemble; car le ſang qui coule des Gencives, du Gozier, & des vaiſſeaux Capillaires de la trachée Artere, où du Poûmon, eſt moins ménaçant que celuy qui s'échape d'un tronc conſiderable. D'ailleurs l'abondance de l'évacuation détermine au choix de certains ſecours que l'on ne metroit point en uſage, ſi l'on ne devoit craindre à la fin une Phtiſie, un Empyéme, où une ſuffocation inſurmontable.

Quand on porte avec ſoy dés-la naiſſance, les diſpoſitions à la Phtiſie, on devient ſujet à l'Hemoptiſie: & on remarque que ceux qui ont la Poitrine reſſerrée, qui ſont d'un temperament ſanguin, acre, & ſalin, où qui ont les Poûmons farcis de durillons & de tubercules, crachent plus ſouvent du ſang que ceux dont la ſtructure eſt differente. La plus legére ſupreſſion des évacuations or-

dinaires, le froid, les vents Marins & Septentrionaux, les alimens acres & échauffants, tout anime facilement leur ſang & le fait ſortir hors des vaiſſeaux.

Il eſt aiſé de diſtinguer le ſang qui vient des grands vaiſſeaux des Poûmons, d'avec celuy qui coule des Arteres capillaires. L'évacuation eſt icy trez-médiocre & précedée par une legére toux, au lieu que le ſang qui coule d'une ſource abondante, ſort à gros boüillons, & avec une conſtance effroyable. On diſtingue encore celui-cy d'avec le ſang qui vient de l'Eſtomach, en ce que le ſang que l'on vomit eſt mêlé avec les ſucs impurs qui ſe ramaſſent dans ce viſcere, & que l'autre eſt toûjours fort vermeil, *Gal. comm. in. aph.* 30. *l.* 7. *aur. corn. l.* 11. *c.* 7. *p.* 61. & fort écumeux à cauſe de l'air qu'il renferme.

De quel endroit que coule le ſang que l'on crache, cette perte eſt toûjours tres-dangereuſe; car ſi c'eſt de l'Eſtomach, ce qui fait une maladie différente, les vaiſſeaux ſe conſoli-

dent là avec beaucoup de peine, à cause de l'afflüance de divers sucs, qui s'y r'assemblent, & qui y corrompent même les goutes du sang qui reste aprés les premieres évacuations. Et il est inutile de dire que les tuniques de l'Estomach résistent à l'action du sang épanché, car outre que celui-cy a déja acquis un caractere putriforme dans les vaisseaux; ce Viscere cede à l'action des sels Caustiques, & des Acides qui y regnent alors, sels absolument divers, puisqu'ils rongent d'un côté, & que ceux-cy y figent le sang grumelé, de la même maniere que les Aciditez qui regnoient dans l'Estomach de Themistocle coagulerent & tournerent en grumeaux, le sang de Taureau qu'il avoit bû, & qui au raport d'Aristote le fit mourir presque sur le champ.

Si le sang coule des dépendances de la bouche où de la trachée artere, l'orage n'est pas à craindre. Mais s'il vient des Poûmons, on court à la Phtisie où au Marasme. Ses principes qui se dissipent venant à acquerir

de nouveaux dégrez d'acreté, ne se reparent plus par les parties alimenteuses, n'y par l'esprit de l'air qui soûtient son ressort en faisant équilibre avec l'air extérieur; de sorte que tout conspire à rendre le mal incurable si les Poûmons portent quelque tache originaire, & si la source est fort active. *Gal. l. de ven. sect. contr. Erasist.* Mais lorsque la cause vient précisément du dehors, & que quelque accident occasionne cette maladie en comprimant les vaisseaux, en les dérangeant par des legéres blessures, où en poussant trop la séve, il y a quelque espoir de retour. Le Poûmon qui conserve son ressort, les Fibres qui sont enflées par les irradiations des esprits qui n'ont pas encore perdu leur état & leur force, le sang dont les défauts naissent seulement de la vivacité de ses principes; enfin tout tend & conspire à consolider les vaisseaux, & à chasser des pores de communication, le sang qui pourroit s'y arrêter.

Nous faisons rouler la Cure de cette Maladie sur trois vûës princi-

pales. Nous nous attachons en premier lieu à arrester le flux extraordinaire du sang qui fait le paroxisme, en changeant sa détermination & en resserrant son tissu. Nous tâchons de fortifier le poûmon en consolidant les vaisseaux. Enfin nous avons soin de rétablir le caractere du sang en calmant les nouveaux orages qui pourroient s'y élever si l'on ne combattoit le premier germe.

Pour suivre exactement ces indications, nous faisons saigner une ou plusieurs fois, suivant les forces, l'âge, le temperament, & l'abondance de l'évacuation. Dans l'intervalle des saignées nous faisons prendre le Julep suivant, dont les malades poursuivent le cours, jusqu'à ce qu'ils ne crachent plus si abondamment.

℞. *Aq portulac. & Plantagin. an. unc. ij. boli armen. sanguin dracon. an. scrup. j. Sirup. de alleluya. unc. j. m. fiat Julepus.*

On peut leur donner le matin & le soir pour calmer l'impetuosité d'un sang trop fermentatif & trop brisé, trois dragmes du suc tiré d'é-

gales parties d'Hortie récente & de Plantain, que l'on délayera parmi deux cüeillerées d'une teinture de Roses, & on y ajoûtera le soir si le flux est trop abondant, trois grains de sel de Saturne, lavé & précipité avec le sel de Tartre, & quatorze goutes de l'Anodin liquide de Sydenham.

Si malgré ces Remedes sur lesquels il faut que le malade roule pendant le paroxisme, le sang ne s'arreste pas; on luy fera prendre le Bol suivant, que nous pouvons assûrer être tres-efficace.

℞. *Terr. sigillat spiritu vitrioli irrorat. g. xv. Lapid hæmatitis, mumiæ, pulm. vulp. sicci. an. gr. x. Trochiscor de karabé gr. viij. laudan opiat. gr. j. cum s. q. conserv. heder terrestr & Syrup. de alleluya. Fiat Bolus tempore paroxismi vorandus.*

Pendant que le Paroxisme se soûtient, on fait boire aux malades quatre verres par jour d'une teinture de Roses, ayant plûtôt animé chaque pot de teinture d'une livre de rosée de Vitriol.

Enfin, quand les écoulemens du

ſang commencent à n'être plus ſi violents, on fait prendre ſoir & matin une drachme & demie de l'Opiate ſuivante, bûvant par deſſus un verre de la Tiſane uſuelle.

*℞. Gumm. Arabic. & tragacanth. an. drachm. iij, ſanguin dracon. trochiſcor de Karabé. Corall. Rubr Alkooliſat. Boli armen. lapillor cancri. an. drach. ij. laudan Opiat. gr. vj. omnia ritè mixta excipiantur cum ſ. q. ſirup. pap. rhœad. fiat opiata debita, conſiſ.*

La boiſſon ordinaire des Hemoptoiques, doit être une Decoction des racines de Simphytum majus, des feüilles d'Achillea, de Plantain, & de Roſesrouges. On les nourrit avec des boüillons alterez avec des herbes rafraîchiſſantes, & on leur donne à ſoupé une écüellée de crême de Ris ſi leur état n'eſt pas trop violent.

Dés que l'orage s'eſt diſſipé, & que les malades ne crachent plus que par intervalles, on pourſuit les autres indications, on attaque le germe du mal, & on régle la Cure ſur le premieres vûës. En ſorte que ſi l'on juge que la ſource du mal dépend de l'acreté des ſels, ce que l'on

connoît par la toux fréquente, & par une chaleur âpre que l'on ressent au fonds du palais, on commence par les purger legérement de cette maniére.

℞. *Medull. cassiæ recentèr extract. & traject. unc. j. rhabb elect. drachm. j. infund in s. q. aq Liliorum. in colat unc. viij. dissol mann. Alexandrin unc. j. fiat potio exhibenda manè jejuno ventriculo.*

On les met dabord aprés à l'usage du laict d'Anesse ou de Chévre pendant six semaines ou deux mois, afin d'adoucir le sang en reparant ses pertes, & de consolider les vaisseaux en délayant & en émoussant des sels, qui par l'irrégularité de leurs surfaces & la rigidité de leurs pointes en empêchent la réünion.

Pendant l'usage du laict, on purge chaque douziéme jour, pour emporter une écume saline, dont le sang se décharge dans les filtres des visceres & dans l'estomach. On fait même prendre à la tête de chaque prise de laict le Bol suivant.

℞. *Corall. rubr. oculor cancr. an.*

*ſcrup. j. Sanguin dracon. terr ſigillat. an. gr. x. cum ſ. q. Syrup papaver rhæad. fiat Bolus.*

Dans ce tems là les Hemoptoiques peuvent prendre en ſe couchant une cüeiller de la Mixture ſuivante ſi les veilles les fatiguent, où s'ils crachent du ſang par intervalles, quoyque ce ne ſoit que fort legérement.

℞. *Decoct fortis bellid major, roſar, Plantagin, burſæ paſtoris, & piloſellæ. unc. vj. ſanguin dracon. corall rubr. terræ ſigillat in tenuiſſimum pulverem redact. an. dra. ſemiſſ. Confect de Hyacinth. dra. j. Syrup de altheâ fernelii unc. j. fiat mixtura.*

Aprés l'uſage du laict d'Aneſſe on en peut venir à celuy de Vache, qui adoucit ſenſiblement, & émouſſe les pointes des ſels acres, & qui rétablit mieux le caractere du ſang, en le r'engraiſſant, & en nourriſſant mieux les parties ſolides. On prend les mêmes précautions pour celuy-cy que pour l'autre. On purge de tems en tems, on donne des Abſorbans afin

qu'il ne se caille & ne s'aigrisse dans les premieres voyes, & on seconde ses effets par une nourriture convenable.

Lorsque les malades respirent mal aisément, crachent du sang par intervalles, & sentent quelque pésanteur à la poitrine; ce qui marque que la cause dépend des tubercules & des concrétions; on se sert aprés avoir calmé le Paroxisme par les Remedes cy-dessus, de tous les fondans, des Divretiques, & des Absorbans, afin de détruire l'empire des aigres qui tournent les soulfres en pélottons. Aprés tous ces Remedes qui ouvrent le sang, on met les malades au laict d'Anesse avec les précautions ordinaires, pour donner du bâume au sang, & pour r'animer les esprits, qu'une trop forte évacuation a épuisez. On se comporte de même dans l'Hemoptisie, qui dépend des embarras & des alienations des visceres. On ouvre ceux-cy par des remedes qui débouchent, on dépoüille le sang des sels lexivieux qu'il en a charriez, & on tâche dans la suite de rétablir

ses desordres par l'usage du laict, seul secours qui rend la Cure parfaite.

Il arrive assez souvent, que les malades, quelque bon effet qu'ils éprouvent des remedes, sont travaillez d'une toux convulsive, & crachent de tems en tems quelque filet de sang à cause des serositez salines & de quelques gouttes de sang qui s'échapent encore des vaisseaux qui ne sont pas entiérement consolidez. On use alors du Syrop Pectoral préparé de cette sorte. C'est un bâume assûré, qu'une heureuse expérience nous fait regarder comme un remede souverain.

℞. *Fol. Plantagin, & lactuc. an. m. ij. sanguin dracon, & Boli armen. an. drachm. iij. corall rubr. santal rubr. an. drach. ij. semiss. lapid hæmatitis. Trochiscor de de terrâ sigillatâ, & de Karabé. an. drachm. ij. semin portulac, & Plantagin. an. unc. semiss. Margarit præparat. scrup. ij. carnis cydonior. unc. iij. rosar rubr siccat. millefol æstivo sole collect & siccat. an. unc. j. cornu cervi usti. diarrhodon abbatis.*

*Diamargarit frigid. cinamom. an. unc. ſemiſſ. coq. in ſ. q. aq. papaver rhæad. donèc remaneant lib. iv. adde tunc ſuccorum Plantagin., & verben. an. unc. v. bulliat totum ad ſuccorum conſumptionem. colaturæ adde Syrup Roſac. q. ſ. fiat. Syrupus perfecte coctus. doſis ſit coclear. j. ſæpiùs in die.*

---

## CHAPITRE IX.

### *Du Catarrhe.*

DE toutes les Maladies qui travaillent le Genre humain, il n'en eſt pas une où nos anciens ayent plus ſenſiblement échoüé que dans la théorie de celle-cy. On s'eſt perſuadé des premiers tems, que le cerveau ſe nourriſſoit d'une pituite tres-abondante qui s'élevoit de toutes les parties du corps, & qui à meſure qu'elle étoit plus ou moins digerée, paſſoit en ſa nourriture, ou s'échapoit de là pour ſe répandre ſur les

parties, lorſque par une intemperie froide celuy-cy ne pouvoit plus l'aſſimiler ny la tourner en ſa ſubſtance. Les routes imaginaires par leſquelles on conduiſoit les ſeroſitez, qui du cerveau diſtilloient ſur certaines parties, ont fait rejetter ces opinions, & ont fait ouvrir les yeux aux Anatomiſtes, qui aprés de découvertes heureuſes ont ſenſiblement démontré que les renvois des humeurs du cerveau, ne peuvent ſe faire que par les vaiſſeaux du ſang, & que les ſeroſitez qui ſervent à détremper celuy-cy lorſqu'il vient de laiſſer ſon eſprit dans le cerveau, ont été ſeparées dans des couloirs particuliers. En effet les premieres effuſions qu'il en reçoit, naiſſent de la ſeroſité qui ſe filtre dans le plexus choroïde, & de là ſe ramaſſant dans les ventricules du cerveau, elle s'échape dans l'entonnoir & dans la glande pituitaire. Cette même ſeroſité, bien loin de pouvoir tomber en fluxion de la maniere qu'on l'a penſé autrefois, coule ſelon les ordres que la nature luy a preſcrits, le long de deux conduits

particuliers

particuliers & tracez en forme de rigole pour ſe dégorger dans les deux grands ſinus que l'on voit aux côtez de la ſelle du turc. Enfin cette ſeroſité parcourant les ſinus de Louvert, tombe immédiatement dans la veine jugulaire pour humecter le ſang qui s'eſt dépoüillé pour la nourriture du cerveau & pour la formation de l'eſprit animal, des limphes & du ſel volatil dont il étoit chargé.

Sur cette idée que nous avons de la diſtribution des ſeroſitez qui viennent du cerveau; il paroît ſenſiblement, que nos Anciens ſe ſont donnez de grands travers, lorſqu'ils ont crû que les vapeurs qui venoient des parties inférieures ſe condenſoient dans le cerveau, & que comme une pluye abondante elles diſtilloient de là ſur les diverſes parties de nôtre corps. Sur cette prévention, ils ont pris le Catarrhe pour une fonte de ſeroſitez, qui du cerveau s'épanchoient ſur les autres parties par les trous des os cribreux & du ſphenoïde, & par là on a étably ſes diverſes eſpeces. Car lorſque l'épanchement

ſe fait ſur les yeux, on l'appelle Epiphora ; ſur le nez, Coryza ; ſur la gorge ou ſur les glandes de la tranchée artere, Bronκos où Rhûme, &c.

Hypocrate a donné encore une plus grande étenduë à ce nom : & il titre de Catarrhe tous les dépots d'humeurs qui ſe dégorgent indifféremment ſur toutes les parties. L'Opthalmie, la goutte, & beaucoup d'autres Maladies ſont de ce nombre. *Gal. 9. de uſu part. fernel. c. 4. l. 5. pathol.* Galien, Fernel, & pluſieurs autres fameux Auteurs ont ſuivy la route du premier Maître de la Medecine ; & ont crû que la nature toûjours preſte à ſecourir le corps, étoit continuellement attachée à chaſſer des parties les ſuperfluitez qui les inondent, & qu'elle donnoit particulierement ſes ſoins au cerveau, duquel elle exprime ſans ceſſe la pituite trop abondante qui ne peut plus ſervir à ſa nourriture. C'eſt pourquoy celle-cy ne pouvant plus ſervir à ſon uſage, ſe répand ſouvent ſur les yeux, ſur le nez, ſur

ſes articles, ſur la Poitrine, & ſur pluſieurs autres parties pour y former les diverſes eſpeces de Catarrhe.

Tous ces ſentimens que l'Antiquité a reçûs avec vénération, ſont trop contraires aux obſervations Anatomiques, & aux regles de la Mécanique, pour s'y arréter plus long-temps; enſorte que nous définirons le Catarrhe, un épanchement d'humeurs ſereuſes qui des vaiſſeaux ſanguiféres, coulent par filtration ſur les Poûmons & ſur leurs glandes. Cette définition n'exclut nullement les diverſes eſpéces que les Anciens ont établies, & nous croyons avec eux, que les yeux, les oreilles, & toutes les autres parties ſont ſujettes aux dépôts; quoyque nous ne convenions pas de leur ſource, ny de la maniere dont elles les reçoivent. Car nous ſommes trez-perſuadez que l'Ephiphora, & les autres eſpéces, dépendent de l'abondance & de la rapidité avec laquelle le ſang monte au cerveau, où ne pouvant pas entrer avec aſſez de liberté; il eſt contraint de ſe réfléchir vers les ramifi-

cations voisines, & de répandre par de nouvelles déterminations, des matieres sereuses qui vont en fluxion sur les yeux, & sur les oreilles, à mesure que celui qui roule dans la circonférence de la tête, & dans toutes ses dépendances, en laisse échaper encore d'autres qui inondent les Parotides & les glandes voisines.

Cette derniere distillation qui caracterise le Rhume, & qui se répand sur plusieurs autres parties, donne lieu aux douleurs du Rhûmatisme & de la Goutte. Celle-cy dépend des Limphes acres où acides, lesquelles par leur raréfaction causent les enflures, & les douleurs par les impressions de leurs sels picquans. L'autre au contraire est l'enfant de la corruption du sang qui ne répand ses effusions que sur les parties qui avoisinent les joinctures, à la différence de la premiere, dont la cause agit immediatément sur les Membranes, sur les Tendons, où sur les Ligamens qui affermissent les articles. C'est de là même que naist la différence de l'un d'avec l'autre; car dans la Goutte l'enflure succede

à la douleur, & dans le Rhumatisme la douleur ne se fait sentir qu'aprez l'enflure.

Si l'on doit juger des causes par leurs effets, il n'y a que de deux ordres de sels qui regnent d'ordinaire dans les constitutions catarrheuses; des sels acide-salez volatils, où des acide-salez fixes. Les premiers impriment dans le sang une intempérie de feu, par la fermentation qu'ils y excitent, & humide par le déplacement des serositez, qui ne gardent plus leur situation respective. Les Acide-salez fixes, forment au contraire un état pituiteux, froid & humide, en resserrant le tissu des soulfres du sang, & en exprimant de leurs pores les serositez qui les rendoient mouvans, & leur servoient de Véhicule. Ces deux constitutions qui ont donné lieu, *Hypp. sect. 4. de diæt. acut. sent. 30. 31.* à Hypocrate d'établir les deux sources générales du Catarrhe, sont les deux Poles sur lesquels roûle toute la connoissance de cette maladie.

L'Acide-salé volatil se forme &

domine dans le ſang, lorſque par une abondance d'aigres que les parties alimenteuſes, & d'autres cauſes étrangeres fourniſſent, la chaleur centrique eſt étouffée, & gémit ſoûs l'oppreſſion des amas & du ſuperflu qui ſe ramaſſe dans le ſang. Mais parceque ce ſel enveloppe d'ordinaire des parties huyleuſes qui prennent feu aſſez facilement; la chaleur ſe r'anime, & ſecoue les ſels fixes des alimens qui fermentent avec les acres qu'ils écartent ſans les diſſiper entierement. Ces Acides qui ſe volatiliſent par la vivacité de la flagration intérieure, s'uniſſent dans la ſuite avec quelques fragmens de ſels acres volatils, leſquels n'étant pas auſſi abondans que les autres, ſe laiſſent pénétrer, & ſervent de baſe aux Acide-ſalez volatils qui ſe ſubliment facilement dans le ſang à la maniere des ſels volatils que l'on tire artificiellement du genre Animal, & dans leſquels on obſerve une pente naturelle à la ſublimation.

Dans la formation & l'empire du ſel Acide-ſalé fixe, il regne dans le

ſang par proportion beaucoup moins de ſel acre que d'acide ; de ſorte que les ſoulfres étant moins ouverts & l'eſprit du ſang plus concentré, l'Alcaliſation naturelle eſt interrompuë par le défaut d'une vive flagration, & les Acides qui nagent dans les humeurs, & qui ne ſont plus aſſez exactement ſeparez par les efforts de la partie volatile, ſe réüniſſent entr'eux & forment cette eſpéce de ſel, dont la naiſſance dépend de l'union de beaucoup de ſels aigres fixes où volatils qui ſe ſont engainez dans quelques parcelles d'Alcaly fixe, & dont la ſeparation eſt ſi mal aiſée dans la ſuite, qu'il faut récourir aux ſels le plus pénétrans, s'il en faut juger comme des Acides-ſalez fixes artificiels, que toute la violence du feu peut à peine déſünir.

Sur cette idée on conçoit aiſément que la volatilité & la fixité du ſel ſalé, ne dépendent jamais de l'Acide engainé ; car ſi l'on unit un Acide volatil avec un Alcaly fixe, l'Acide aura de la fixité pendant l'union. Si l'on mêle encore un Acide fixe avec

un Alcaly volatil, le ſalé ſera infailliblement volatil à cauſe de la figure irréguliere de l'Alcaly qui ſe laiſſe pénétrer de toutes parts & qui reçoit & conſerve plus facilement les dégrez de mouvement que l'Acide lui-même qui ne peut ſe mouvoir qu'en travers, détermination bizarre & mal propre au mouvement. Cependant les Acides qui forment le ſel ſalé volatil, ne ſe meuvent pas ſelon leur coûtume, car pendant l'alliage ils ſuivent la détermination du ſel acre, & quoy qu'il y en ait quelques uns qui ſont poſez en travers & beaucoup d'autres en pointe ; les premiers ſont ſi exactement envelopez dans le ſein de l'Alcaly, & les autres ſont ſi directement placez, qu'ils forcent ſans peine ce qui avant leur union leur auroit fait une réſiſtance invincible.

La proportion du mouvement du ſel Acide-ſalé ſe titre du côté de la volatilité & de la fixité de l'Alcaly & de l'Acide; car le ſalé qui eſt compoſé d'un Acide fixe & d'un Alcaly volatil, s'éleve moins facilement qu'un

qu'un salé composé d'un acide & d'un alcaly volatils, aydez par des soulfres étherez qu'ils enlevent avec eux. Le premier est trop pésant pour suivre le second avec la même vitesse & avec les mêmes dégrez de mouvement dont il est capable.

Quand on est sujet au Catarrhe par les dispositions intérieures que l'empire d'un sel acide-salé volatil fait naître; on est susceptible des impressions que le chaud, les alimens echauffans, la transpiration empêchée, la suppression des évacuations ordinaires, & que tout ce qui anime le sang, y peut répandre. Toutes ces causes multiplient cét aigre composé, & luy donnent lieu par une crûë d'impuretez, d'exciter des fermentations vicieuses, de développer les serositez & les déterminer vers les poûmons, & de fondre les Limphes, qui par une distillation que les glandes trop abbreuvées occasionnent, font éclorre le Catarrhe chaud & acre.

Mais si la constitution est froide & humide, comme celle qui accom

pagne la vieilleſſe ; on doit préſumer que les aigres fixes où les ſalés fixes y regnent, & que tout ce qui peut les multiplier appuye le germe du mal & diſpoſe au Catarrhe froid & humide, comme les alimens cruds & groſſiers, les aigres, le froid, un air vaporeux & rempli de parties ſalines, & pour le dire mieux, tout ce qui affoiblit ce reſte de vie & la partie volatile du ſang.

Il y a une eſpece de Catarrhe que l'on appelle Férin, lequel devient d'ordinaire épidemique, parce qu'il dépend d'un ſel vitriolique & arſenical que l'on hume avec l'air de la reſpiration. Ses progrez ſont quelque fois ſi rapides, qu'il y en a peu qui ſe ſauvent de ſes atteintes, & le germe en eſt ſi malin qu'il imprime un caractere tabifique, quoyque les perſonnes qu'il attaque ayent le ſang d'ailleurs fort fleuri. On peut dire que la cauſe agit alors ſur le ſang & ſur les poûmons, qu'elle fond icy les limphes qui ſervoient à leur ſoupleſſe, qu'elle ouvre immediatément les pores & les vaiſſeaux ex-

cretoires, & qu'elle y détermine une plus grande quantité de parties Limphatiques & ſereuſes. C'eſt même de cette maniere que le Catarrhe ſurprend ceux qui ſe ſont échauffez, & dont les humeurs qui ſe diaphoriſent ſont arreſtées par le nitre frigorifique qui reſſerre les glandes de la peau. Le ſang qui ſe trouve ouvert dans les poûmons eſt pénétré par l'Acide de l'air, lequel fige ſes ſoulfres & les mucoſitez des glandes, qui étant mêlées avec les feroſitez qu'il exprime, inondent les brouches & cauſent les ſimptômes qui ſont attachez à cette maladie

Lorſque cét agent coagulateur porte plus avant ſon action, il cauſe l'Epiphore qui dépend du débordement des ſeroſitez ſalées qui rendent les larmes trop acides, & cette maladie plus compoſée, en y occaſionnant une inflammation qui dépend du déchirement de quelques fibres, où des embarras des glandes lacrimales, dont la tumefaction comprime fortement les vaiſſeaux preſque inſenſibles qui les environnent. On

raisonne à peu prez de l'enchifrenement & des autres especes qu'une trop grande acidité fait naître.

Encore une fois, outre la constitution sereuse qui dépend des acides-salez volatils où fixes, nous metons au rang des causes du Catarrhe, le changement bizarre des saisons, un hyver doux & humide, les vents de Sud, les ardeurs du Soleil, les liqueurs spiritueuses, & tout ce qui peut enfin charger le sang des fumées étrangéres, où empêcher les filtrations de ses sucs. Toutes ces causes qui portent la fonte dans les humeurs, ou qui en resserrent la tissûre, donnent lieu à de nouveaux produits, & les glandes qui sont trop abbreuvées se gonflent, & pressent les vaisseaux qui ne sont déja que trop tendus, par une trop grande abondance des superfluitez humorales; enfin il s'en échape des serositez qui font naître un Catarrhe plus ou moins obstiné & dangereux, suivant les divers degrez de leur salure, & suivant l'abondance & la rapidité de leur épanchement.

L'enroüement, & la toux sont des simptômes assez étroitement attachez à cette maladie. Le gonflement des glandes de la trachée artere qui empêche que l'air ne se meuve en sortant d'un mouvement direct, cause le premier ; & les serositez qui se répandent nécessairement sur les bronches, font naître le second en pinçant leurs filets nerveux. Ces mêmes parties séreuses en se répandant sur la substance du cerveau, causent la pésanteur de tête, & cette grande envie de dormir que l'on sent, à mesure qu'en se déchargeant dans les glandes nazales, & les conduits salivaux, elles soûtiennent d'un côté l'obstination de l'enchifrenement, & entretiennent de l'autre une continuelle salivation.

On distingue aisément que le Catarrhe dépend des humeurs chargées d'un acide-salé volatil, lorsque le sang est animé, que les Malades sont d'un temperament bilieux, qu'ils ont le visage rouge & enflamé, & que les urines sont fort colorées. On le connoît encore par la soif, par

les douleurs que l'on ſent dans les parties afligées, & par une impreſſion de ſalure & d'acreté, que l'on reſſent à la bouche. Tous ces effets dépendent de la facilité avec laquelle les ſels ſe ſubliment, & des mouvemens expanſifs qu'ils excitent dans le ſang, lequel ne s'élance vers la tête ſi impetueuſement, que parce qu'il ſe raréfie trop dans les poûmons.

On diſtingue l'autre eſpéce de Catarrhe par des ſignes contraires; par un ſentiment de froid excité à l'occaſion des acides, ou acide-ſalez fixes, que la ſeroſité détrempe; par une impreſſion de douceur fade que la pituite répand dans la bouche, par des urines cruës, claires & tranſparentes, par des raports aigres, par la pâleur dont le viſage des malades eſt couvert, & par leur temperament froid, humide, & pituiteux, qui les rend ſujets à des tumeurs édemateuſes, & à des diarrhées ſéreuſes, effets & ſuites inſeparables de la foible action du ſang.

Le prognoſtic de cette Maladie,

eſt appuyé ſur l'abondance & la fertilité de la cauſe, & ſur la delicateſſe de la partie qu'elle attaque. Si c'eſt un Enchifrenement, & ſi le dépôt tombe ſur la glande pituitaire, ou ſur les autres petites glandes nazales, le péril n'eſt pas grand; mais s'il attaque la gorge, c'eſt un mauvais ſigne; enfin s'il ſe répand ſur les poûmons, c'eſt de trés-mauvaiſe augure. Cependant lorſque le Catarrhe n'eſt ni férin, ni ſuffoquant, il ne nous paroît pas qu'il ſoit fort à craindre, à moins que le Malade n'ait déja paſſé par les dégrez de l'âge; car la vieilleſſe qui eſt lente, & froide, ne réſiſte guére aux Maladies qui attaquent la Poitrine.

Toute la cure de cette Maladie eſt étayée ſur deux indications principales. La premiere conſiſte à deſſécher le ſang, & à le révigorer, en déterminant vers des parties oppoſées, les humeurs qui ſépanchent ſur la Poitrine. La ſeconde nous porte à rétablir les défauts des parties ſolides, en leur ménageant leur tenſion naturelle, & en r'animant l'action de l'eſprit

animal. Mais parce qu'il y a deux ordres de causes qui établissent deux Espéces de Catarrhe, la Cure doit roûler sur deux points différents.

Lorsque le Catarrhe dépend d'un Acide-salé volatil, dont les effets balançent les progrez des sels acres, salez, ou simples; on doit saigner plusieurs fois, suivant la violence des Simptômes, & les forces du Malade; afin de rendre les vaisseaux moins tendus, & d'empêcher que le sang ne deviene si écumeux; car lorsqu'il est resserré dans les espaces de sa circulation, il conserve les récremens dont il se dépoüille, lorsqu'il roûle librement dans ses vaisseaux.

Aprés les saignées que l'on soûtient avec des émulsions & des juleps rafraîchissans s'il y a fiévre, & une grande soif; on purge de temps en temps le Malade avec des remdes hydragogues. Nous les prescrivons ainsi.

*℞. senn. mundat drachm. ij. rhabb elect. drachm. j. semiss. salis absinth & tamarisc. an. scrup. j. infund tepidè in s. q. aq. font. in colat express.*

*unc. viij. dissolv. mann alexandrin. unc. j. pulver jalap. gr. xvj. m. fiat potio.*

Aprés l'effet de ce remede on fait prendre le soir le Julep suivant.

℞. *aq. bugloss. & plantagin. an. unc. ij. salis prunell. drachm. semiss. syrup papaver rhaead. unc. j. anodin. liquid. Sydenham. gut. xiv. fiat julepus.*

On roûle ainsi sur les purgatifs, les rafraîchissans, & les adoucissans, jusqu'à ce que la fiévre soit éteinte, aprés quoy on met les Malades au lait d'anesse pendant un mois ou environ, pour calmer l'activité des sels effarouchez, & pour r'engraisser un sang qui s'est dépoüillé de son véhicule, & de sa partie douce.

Pendant l'usage du lait que l'on animera chaque matin d'un tiers d'eau de chaux bien forte & bien filtrée, on doit purger chaque dixiéme jour, & donner chaque jour le soir à l'entrée du lit, une drachme de l'Electuaire préparé de cette maniére-cy.

℞. *gumm arabic & tragacanth. an. unc. semiss. corall rubr. ocul. cancr.*

*an. drachm. iij. fl. sulphur. fl. salis. armoniac. an. drachm. ij. thuris mascul. cornu cervi usti. rasur ebor. terræ sigillat. an. drachm j. semiss. croci oriental. mirrh. an. drachm. j. laudan opiat. gr. viij. pulveranda reducantur in pollinem tenuissimum & omnia ritè mixta in mortario marmoreo, & cum s. q. syrup de tussilagine excepta, redigantur in electuarium debitæ consistentiæ.*

Pendant tout le cours de ces remedes, le Malade peut user du Cachou, à une drachme ou environ chaque jour, le roûlant dans la bouche pendant quelque tems, & l'avallant aprés que la salive s'en sera empreinte. Ce remede desséche peu-à-peu le sang, & sauve l'estomach des atteintes des serositez qui le relâchent.

La Boisson ordinaire du malade doit être une Decoction de Santal Citrin, & d'Antimoine crud, quand il n'y a pas fiévre ; ce qui arrive d'ordinaire dans le Catarrhe, à cause de l'abondance des humiditez qui delayent les sels d'une telle sorte, qu'ils

font presque hors d'état d'exciter des fermentations fiévreuses.

Lorsque le Catarrhe dépend d'un sel acide-salé fixe, on doit avoir en vûë de le rendre moins composé, de divertir le cours des serositez qui s'épanchent sur les Poûmons, & de rétablir les desordres d'un sang aigri & coagulé. Les remedes suivans semblent répondre à ces indications.

On saigne d'abord, s'il n'y a point de contra indication qui s'y oppose; pour empêcher par là que l'action des remedes fondans dont on doit se servir, ne soit étouffée par celle des aigres fixes qui les surmonteroient, & qui leur opposeroient une trop forte résistance, si cette évacuation ne rendoit le sang plus ouvert, & plus pénétrable.

Dés le landemain de la saignée, on purge de la maniere déja prescrite, à moins que les premieres voyes ne soient farcies, ou que quelque forte indication ne détermine au choix des émetiques, qui ne conviennent pas moins dans ce cas, que dans l'obstination du Catarrhe, dont on doit

attaquer la cause par des remedes éradicatifs.

Les quatre jours suivans on fait prendre chaque matin, un grand verre des macerations suivantes.

℞. *radic gramin. eringij, tussilagin. chærefol. an. unc. ij. semiss. cortic median sambuc. fraxin. & tamarisc. an. unc. j. s. fol beccabung. anagallid. nasturt aquat. bellid major. agrimon. pimpinell. pilosell. scolopendr. herniar. an. m. ij. fl. genist. sambuc. an. p. ij. senn mundat unc. semiss. rhabb elect. drachm ij. agaric recentèr trochiscat. drachm. j. semiss. liquirit. hordei. integr. an. unc semiss. incis. & matracio capaci indit affund. aq. font. q. s. pro quatuor dosibus. macerentur deindè ut artis est vase ritè occluso in balneo mariæ per viginti quatuor horas. in colat dissol. syrup de pomis regis sapor. unc. ij. mann calabrin. unc j. semiss. salis prunell. drachm. iij. aq cinamom. drachm. ij. reponantur simul mixta in lagenâ vitreâ ad usum prædictum servanda.*

Pendant le cours de ces Macera-

tions, on fera prendre chaque ſoir au Malade, deux cuëillerées de la mixture ſuivante.

*℞. aq. ſcorſoner. & card benedict. an. unc. ij aq cinamom. unc. ſemiſſ. Lapillor cancr. corall. rubr. an. drachm. j. ſyrup de hyſop unc. j. ſemiſſ. anodin liquid ſydenham. gut. xxxx. fiat mixtura.*

Immédiatement aprés l'uſage entier de ces remedes, on preſcrit la Tiſane ſudorifique, que l'on rend plus forte que la premiére, en y ajoûtant deux onces de Salſepareille, & autant de Gayac rapé, que l'on fait infuſer dans quatre livres d'eau de fontaine, & que l'on fait boüillir aprés juſqu'à la réduction de la moitié, pour en boire quatre grands verres par jour pendant quelque temps.

Si malgré tous ces remedes le mal ſe ſoûtient, il faut avoir recours aux boüillons d'écreviſſes que l'on peut prendre pendant vingt à vingt-cinq jours; animant chaque priſe de vingt grains de poudre de Vipére la plus fraîche, & prenant le ſoir à l'entrée

du lit deux cueillers de la Mixture pacative prescrite cy-dessus.

Tandis que l'on attaque la cause avec tant de vigueur, il faut lui ouvrir des routes par où elle puisse s'échaper. Pour cét effet quand le ventre n'est pas ouvert, les lavemens acres & irritans sont d'un bon usage; car en ouvrant les vaisseaux excretoires des glandes intestinalles, en les savonnant, & en les détergeant des mucositez infiltrées, les serositez du sang se précipitent facilement, & par une rétrogradation aussi heureuse que necessaire, elles abandonnent à la longue les premieres routes, pour s'échaper par les boyaux.

Cependant il arrive quelquefois que la carriere que la nature s'est faite vers les intestins, se soûtient trop long-temps, & épuise les Malades. On leur fait prendre alors, le matin & le soir pendant quelques jours, une écuellée d'un boüillon preparé avec une vieille volaille farcie d'Orge, de six Limaçons à coquille, écrasez, & lavez; de deux drachmes de Salsepareille coupée à morceaux, de

deux drachmes & demie de rapûre d'Yvoire, & d'une poignée d'Absynte pontique, & de petite Centaurée. Ce Boüillon est éprouvé contre le flux de ventre Catarrheux, habituel, & épuisant.

Tous les Remedes dont nous venons de décrire l'ordre, ne conviennent que dans le Catarrhe qui garde son tipe; car s'il s'y allie quelque simptôme facheux & étranger; il n'appartient qu'au Médecin auquel la Cure est commise, de faire le juste choix des secours qu'il faut donner au Malade: on nous excusera donc, si dans le dessein que nous nous sommes proposez d'éviter les digressions inutiles, nous nous bornons à établir la Cure la plus juste, & la plus simple.

On nourrit les Malades avec des viandes séches autant qu'on le peut, & lors qu'on est obligé de leur donner du potage, il est bon d'y ajoûter des poudres digestives & absorbantes. On leur fait prendre du Caphé aprés les répas, ou de l'eau de Canelle préparée à la maniere du Thé,

afin de ranimer la vivacité des fermens digeſtifs, qu'un continuel débordement de ſeroſitez, a rendus languiſſans.

---

## CHAPITRE X.

### *L'Hidropiſie de la Poitrine.*

LEs eaux qui s'échapent des vaiſſeaux, où les Limphes qui rompent leurs priſons, ne ſe dégorgent dans pluſieurs parties de nôtre corps, que pour former par leur inondation divers ordres de Maladies. Lorſqu'elles ſe répandent vers les canaux fiſtulaires des reins qui ſe trouvent trop ouverts, elles font naître le Diabete, ou l'incontinence d'urine : ſi elles ſe font jour vers le bas ventre, où il regne des obſtructions, & des ſchirres, elles cauſent l'Aſcite : elles forment enfin l'Hidropiſie de la Poitrine, lorſqu'elles inondent la capacité de cette région. Sur cette idée il eſt aiſé de concevoir, que cette

Maladie n'eſt qu'un amas d'eaux, ou de limphes, qui ſe ſont répanduës dans les eſpaces que la nature toûjours attentive au gouvernement du corps, a deſtinés pour la liberté des Diaſtoles du Poûmon.

Ces épanchemens ſuivent trois ordres de ſources, qui naiſſent des fontes, des précipitations d'humeurs, & des embarras qui ſe ſont formés dans le poûmon, ou dans les parties qui en dépendent. Lorſque ce ne ſont que des écoulemens d'eaux, mêlées avec quelques ſoulfres ſalins que tous les récremens enveloppent, & emportent avec eux dans leur exaltation ; la nature de cette Hydropiſie ſimbolife avec les autres, leſquelles ne naiſſent d'ordinaire ailleurs, qu'à l'occaſion du phlegme qui s'épanche immédiatement du ſang. La premiere cauſe ſe manifeſte par des effets ſenſibles, lorſque le ſel acre, ou acre, ſalé qui porte par tout la fonte, s'exalte avec empire dans le ſang, & que detruiſant les combinaiſons naturelles de ſes principes, il interompt le cours de la matiere qui ſert à la

formation de l'esprit animal, lequel n'étant pas assez abondant pour enfler les filets nerveux, & pour animer les parties, devient à son tour la cause de leur relâchement. Cêt état qui empêche la distribution des sucs, sert à ralentir le mouvement des humeurs qui laissent précisément passer par des pores obliterés, la serosité fine, laquelle s'y creusant insensiblement une route aisée, se dégorge dans les parties, où les pores des vaisseaux aboutissent. C'est de cette sorte que l'Hydropisie de Poitrine, qui dépend de l'acreté du sang se forme, & que l'on peut concevoir que les limphes acres s'y répandent, en établissant qu'elles sont trop déliées, & que les vaisseaux limphatiques s'affaissant les uns sur les autres, par un défaut de tension, ne conservent plus leur ressort, & se laissent facilement pénétrer par une serosité salino-sulphurée qui y roûloit librement avant le relâchement, & l'ouverture de leurs pores. Cette espéce d'hydropisie est toûjours simptômatique, & on ne la voit guére naître qu'aprés des hemor-

ragies, des fiévres, des Phthisies, & d'autres maladies, où l'esprit du sang tombe dans un état de défaillance, par la dissipation de sa partie douce & balsamique, & par l'exaltation des sels acres, dont le temperament ardent, acre, & salin, augmente le caractere.

Cette Maladie se forme encore, lorsque le sang chargé d'aigres fixes, se trouve resserré dans les espaces de sa circulation. Les serosités qui s'en separent par une loy nécessaire, relâchent les fibres charnuës, & membraneuses, & portent atteinte à tous les sucs huyleux, qui servent à la reparation de l'esprit animal; ensorte que celuy-cy ne se filtre plus avec sa facilité ordinaire, ses irradiations sont interrompuës, les fibres nerveuses s'affaissent & se détendent, les chairs se relâchent, les serosités les pénétrent, & tombent enfin dans la Poitrine. Cette espéce d'Hydropisie est purément idiopatique, & naist des causes qui multiplient cét aigre fixe, sansqu'on doive soubçonner qu'aucune Maladie ait précedé. En effet

plusieurs Observateurs des siécles passez, rapportent que plusieurs personnes d'une santé bien affermie, sont tombées en Hydropisie, en bûvant quelques verres d'eau froide, ensuite d'une grande chaleur ; ce qui dépend sans doute des esprits frigoriques que l'eau répand dans le sang, lequel chargé encore des parties aqueuses, qui resserrent naturellement les soulfres, éprouve par cette nouvelle cruë, une plus vive action des aigres qui l'avoient déja tourné à la coagulation.

La derniere, & la plus ordinaire des causes générales de l'Hydropisie de la Poitrine, consiste dans les embarras du Poûmon, & de ses vaisseaux, & à la maniere de l'Hydropisie du bas ventre, qui dépend de l'étranglement des veines du foye, & de la compression de l'artere Hepatique, elle se forme, lorsque les ramifications des veines Pûmonaires sont trop pressées, par des tumeurs schirreuses, ou par divers autres embarras qui s'y forment. Le sang qui est alors trop pressé, pour ne pas résister puissamment à celuy qui vient du

côté des Arteres, & qui est renfermé dans des vaisseaux qui s'allongent, cede enfin à tant d'efforts, & se répand précisément dans les pores de communication, où il ne prend pas beaucop de feu par un état de vappidité, & où ne pouvant s'enflammer, parce qu'il n'a que des principes rempants, il se meut d'un mouvement qui tend à coagulation, & qui devient la cause de l'épanchement des serositez qui abbreuvent les parties organiques.

Mais ce n'éft pas précisément de de l'entredeux des arteres & des veines qu'elles s'échapent: le sang qui étend les vaisseaux, en ouvre les pores, & leur fraye par là ue chemin qu'un relâchement antérieur, & qu'un défaut desprits ont tracé. C'est sans doute de cette maniere que nous devons raisonner de la formation de cette espece d'hydropisie; puisque suivant les expériences de Monsieur Louvert, on tombe dans l'Acite en liant la veine cave à l'entrée de la Poitrine, & dans l'Hydrocephale, en liant les veines jugulaires.

Il y a encore une autre eſpéce de ſuc qui devient la cauſe de cette Maladie ; & ſans nous arréter aux ſentimens de ceux qui croyent que l'humeur Hydropique coule du cerveau, du foye, de la ratte, & de pluſieurs autres viſceres, par des routes inconnuës ; nous concevons qu'un débordement de Limphe, cauſé par le déchirement, où l'obſtruction de ſes vaiſſeaux, forme des amas hydropiques dans la cavité de la Poitrine. Les vaiſſeaux limphez qui ſont par tout trés-minces, ſe rompent aiſément, lorſque la Limphe eſt chargée d'un ſel acre, & corroſif, qui en dérange le tiſſu par ſon poids ; & par l'irregularité de ſa ſurface. Cét état qui dépend d'ordinaire des conſtitutions Scorbutiques, Phthiſiques, & Cachectiques, eſt dabord ſuivi d'un écoulement extraordinaire, qui forme ces ſortes d'Hydropiſies qui les Médecins appellent incurables.

Lorſque ces mêmes vaiſſeaux ſont ſimplement obſtruez, la Limphe qui y coule inceſſament de toutes pars, réfoule avec force, & s'échape abon-

damment pour se répandre sur toute la Poitrine ; ou bien elle forme des Hydatides, lorsque son action n'est pas si vive, & qu'elle ronge peu-à-peu les Membranes qui forment les pores de communication.

Quand ces Hydatides, qui ne sont que des amas d'eau & de limphe, renfermés dans une petite Membrane, viennent à se rompre, elles forment une Hydropisie, qui n'est pas moins rébelle que les autres ; car outre qu'elles fournissent beaucoup de matiere, elles supposent une disposition Hydropique dans les humeurs, & impriment dans les parties organiques la marque sensible de l'activité du germe de cette Maladie.

L'action de toutes ces causes est soûtenuë par la dégénération des sucs digestifs, & par la décadence des parties musculeuses, qui servent dans l'état naturel à animer le sang, & à *le* foüetter par leurs mouvemens Systaltiques. Le premier défaut consiste dans une aigreur dominante, qui empêche que les parties volatiles ne se débarrassent des grossiéres, & que

les ferments ne tirent des aliments l'extrait sulphureux qui doit s'unir au sang ; qui revient de toutes les parties du corps, dépoüillé des sucs huyleux, & des principes actifs qu'il y a laissés pour leur nourriture. C'est alors que le sang chargé d'un Chyle impur, sereux, & mal propre à la liaison, s'énerve peu-à-peu, en se ralentissant, & fond en serosités, lesquelles s'exaltent par le défaut des triturations, & des mouvemens expansifs ; dont ce même sang doit étre agité pour conserver l'union de ses principes.

Lorsque le mouvement des Muscles est affoibli par le defaut des esprits qui cessent d'étre assez lumineux, & par le relâchement antérieur de leurs fibres ; occasionné par le superflu des serositez qui regnent dans les constitutions des Hydropiques ; le sang qui en étoit exprimé avec force ; ne rentre plus que lentement dans les veines, & n'est renvoyé par les arteres aux parties solides, qu'avec une action languissante, qui marque l'épuisement des principes

actifs ;

actifs ; enſorte que les humeurs ſe ralentiſſant de plus en plns, ſont hors d'état de digerer, & d'aſſimiler les parties alimenteuſes qui ſe changent à la longue en un putrilage ſereux, qui s'échape des vaiſſeaux, & ſe dégorge dans la Poitrine, pour y former la nichée de l'Hydropiſie.

Suivant les idées que nous avons de la maniere dont ce forme cette Maladie, il y a lieu de croire que les Hydropiſies ſimptomatiques dépendent de la diſſipation des principes actifs du ſang, & de l'exaltation de ſes parties groſſieres & tartareuſes, leſquelles ne pouvant s'unir avec le Chyle impur, que les efforts des digeſtions languiſſantes fourniſſent; ſe trouvent tout-à-coup inondées & ſurchargées d'un ſuperflu d'humeurs indigeſtes, qui nagent dans les vaiſſeaux, & qui aprés le relâchement qu'elles cauſent néceſſairement par tout, s'épanchent dans la cavité de la Poitrine. Mais parce qu'il n'eſt queſtion icy que de déterminer le caractere qui régne dans les Hydropiſies Idiopatiques; Nous nous atta-

cherons à découvrir l'état du sang qui les forme.

On est convenu de tous les temps, & personne ne doute encore aujourd'huy que le caractere d'un sang vif & fleuri, ne dépende du mélange exact de ses principes, de la distribution réguliére de ses sucs, & d'une douce fermentation qui soûtient son ressort. Sur cette idée il y a lieu de présumer que l'intempérie du sang des Hydropiques, consiste dans le défaut de ce même mélange, dans l'irregularité de ses distributions, & dans les mouvemens vicieux qui interrompent tout l'ordre que l'on y voit briller dans un état contraire. Ce défaut de mixtion, ne naist pas moins du desordre des digestions, que de l'abondance des sels aigres fixes, qu'un défaut d'Alkalization a répandus dans le sang; en sorte que ceux-cy se trouvant trop pesants & trop massifs pour pénétrer les sels acres, & entretenir une vive fermentation; s'enchassent dans les soulfres grossiers, dépriment l'esprit de vie & le soulfre volatil, & expriment des Alveoles,

comme d'autant d'éponges, la ſeroſité qui ſurmonte le reſte des principes.

Dans cét état où le volatil eſt arreté par des puiſſantes chaînes, la fermentation languit & devient vicieuſe, le Chyle ſe tourne en des Mucilages ſereux, les filtres ſont bouchés par des mucoſitez plâtreuſes, l'eſprit animal ceſſe d'étre aſſez fécond, les parties organiques perdent peu-à-peu leur reſſort, & le ſang qui gémit ſoûs le poids & l'abondance des ſuperfluitez humorales, fond & ſe change preſque en eau.

L'hydropiſie qui eſt ſi familiére parmi ceux qui habitent prés des lieux Maritimes & Marécageux, eſt de cét ordre, & ne reconnoit pour cauſe que la dépreſſion de l'eſprit du ſang: car comme ils hument un air chargé de fumées & d'exalaiſons groſſieres; l'action du nitre de l'air ſe trouve étouffée, & le ſang ne peut plus ſe vivifier dans les Poûmons, ny recevoir le branle qui eſt néceſſaire pour animer ſes principes, & pour démêler les parties volatiles d'avec les

fixes, dont l'empire dans le ſang fait toûjours germer cette Maladie.

Toutes les cauſes que les Médecins appellent, éloignées, ajoûtent à l'action des premieres, aprés avoir répandu dans le ſang une premiere impreſſion qui les fait fructifier. Ainſi tout ce qui peut allumer le ſang, l'appauvrir, y répandre quelque impreſſion cauſtique, où y porter la fonte; tout devient la ſource de l'Hydropiſie du premier ordre. L'uſage des aliments aigres, un air vaporeux, les méditations longues & ſérieuſes, & tout ce qui multiplie l'aigre fixe dans le ſang, où y déprime le ſel volatil, & le ſoulfre radical, forme la ſeconde ſource genérale. Enfin la troiſiéme dépend de l'action de tout ce qui peut former des embarras dans les Poûmons.

Cette Maladie eſt trés-difficile à diſtinguer dans ſa naiſſance. Cependant ſi l'on eſt attentif à ſes mouvemens, on la connoît dabord par les ſignes caractériſtiques, par une legére difficulté de reſpirer, par une petite toux aſſez fatigante, & par le mur-

mure importun des eaux flottantes que l'on entend, & que les Malades sentent eux mêmes, qui se roulent dans la Poitrine, lorsqu'ils se tournent d'un côté & d'autre.

La difficulté de respirer, est une suite de l'obstacle que les eaux épanchées opposent à la dilatation du Poûmon, & la toux dépend de quelques sels maigres, qui poinçonnent les filets nerveux des bronches.

Les Hydropiques ne restent au lit qu'avec peine, & ne dorment guére que sur leur seant. Le premier état dépend de la raréfaction du sang que la chaleur du lit augmente, & des séls épars, qui en poinçonnant les diverses parties du corps, leur causent des inquiétudes. Le second est l'effet de l'amas des eaux, qui empêchent par leur pésanteur le jeu des Poûmons; mais une situation favorable les détermine à se répandre sur la surface du Diâphragme.

Les autres accidents qui accompagnent d'ordinaire cette Maladie, sont une fiévre lente, une soif insupportabe, une difficulté d'uriner;

& souvent même le dégoutement d'urine, une couleur pâle & cachectique, & un abbatement de tout le corps. La fiévre est un effet de la corruption du Chyle, lequel étant immiscible avec les principes du sang, imprime à celui-ci des fermentations fiévreuses. La soif vient de ce que l'humeur qui se filtre dans les glandes de l'Æzophage, & des parties qui avoisinnent le gozier, suit la pante de la nichée Hydropique; en sorte que ces parties se trouvant dessêchées, l'air & les sels qui ne sont pas suffisamment détrempez, y font de continuelles impressions. La difficulté d'uriner, reconnoit la même cause, & les serositez qui font partie des urines, s'échapent vers la Poitrine avec trop d'abondance, pour pouvoir se faire jour vers les reins & la vessie, où les sels urineux font des continuelles impressions. Enfin la couleur pâle, & l'épuisement du corps, dépendent du défaut des mouvemens du sang, lequel n'étant pas assez animé, ne répand pas assez d'esprits dans les parties, pour leur

imprimer la vigueur & la force.

Toutes les Hydropisies sont trés-dangereuses, & celle-cy l'est encore davantage, parce qu'on n'y peut point pratiquer assez seurément l'operation. Car quoy qu'en disent plusieurs Autheurs, & que plusieurs Modernes assûrent d'avoir guéri beaucoup de Malades par ce secours; nous ne sçaurions la conseiller, étant trés persuadez que lorsqu'on vuide les eaux de la Poitrine, les Poûmons s'affaissent sur eux-mêmes d'une telle sorte, qu'ils tombent dabord en gangréne, & que lon perd infailliblement & la respiration, & la vie. Nous l'avons vû arriver ainsi toutes les fois qu'on a été assez témeraire, pour en venir à cette operation, & ce défaut de succez nous la fait regarder presque comme impossible.

Sur cette pensée il faut se tourner du côté des remedes, & n'avoir d'autre vûë que de vuider les eaux, en les déterminant vers des couloirs opposez, & de révigorer le sang, affin que la premiere source tarisse. Mais parce que nous avons établi

divers ordres de causes, nous devons avoir divers points de vû ; dans la cure de cette Maladie.

Quand l'Hydropisie dépend d'une fonte de Lymphes, & d'autres humeurs qui ont perdu le point respectif de leur miscibilité naturelle, à ocasion des sels acre-salez, fixes, où volatils ; nous nous servons au commencement, des purgatifs Hydragogues, qu'il faut animer où affoiblir suivant l'âge, les forces, & le temperament des Malades. Cette pratique est appuyée sur l'expérience, & on ne peut s'empêcher, avant tout autre secours, de savonner les premieres voyes, de vuider les vaisseaux des superfluitez sereuses, & de rendre les eaux épanchées assez coulantes, & les sels assez mouvants, pour r'entrer dans le commerce de la circulation.

℞. *Senn. Mundat. drachm. ij. rhabb. Elect. drachm. j. salis tamarisc. drachm. semis. infund. in decoct. aperient. q. s. in colat. unc. viij. dissol. mann alexandrin. succi ireos nostratis. an. unc. j. pulver jalap. gr.*

*xv. misc. fiat potio, uno haustu exhibenda.*

Dabord aprés que le Malade a été purgé, nous lui faisons prendre chaque matin dans l'intervalle d'une heûre, pendant quatre jours consecutifs, deux verres de Macerations suivantes, afin de dilayer les sels massifs, de rompre leurs trop forts alliages, & de débarrasser tous les cribles.

℞. *Radic gramin, chærefol, petrosellin, Enul campan, ering, ononid, cichor silvestr, an. unc. ij. cortic median. sambuc, fraxin, tamarisc, radic cappar. an. unc. j. senn mundat. drachm. vj. salis prunell. drachm. jv. fol agrimon, pinpinell, pilosell, plantagin, taraxacon, beccabung, anagallid flore albo, an. manip. ij. semin anisi, carvi, coriandr, petrosellin, an. drachm. ij. his omnibus incisis, contus, & matracio capaci indit, affund aq. font. q. s. pro octo dosibus. macerentur deindè, ut artis est, per 24. horas, vase ritê occluso. in colat, dissol. syrup de rhamno cathartico, succi ireos nos-*

*tratis per residentiam depurat. an. unc. jv. servetur ad usum prædictum.*

Ces Macerations finies, nous faisons prendre le lait d'Anesse pendant long-temps avec les précautions nécessaires, afin de rétablir les desordres d'un sang brisé, & d'effacer, par ce Bâume de la Poitrine, les impressions locales que l'acreté des sels y peut avoir répanduës.

On se revoltera peut-être sur ce Remede si peu ordonné des premiers temps; mais outre l'experience que nous en avons faite plusieurs fois trés-heureusement, & en dernier lieu en la personne d'un Gentilhomme de Bordeaux, & d'une femme de l'Agenois, qui en ont été parfaitement guéris; Nous pouvons opposer la pratique des Sçavants d'aujourd'huy, & sur tout de l'illustre feu Mr. de Barbeyrac, Medecin de Montpellier, si connu par une infinité de Cures extraordinaires, & dont la memoire sera à jamais respectée en Languedoc.

On anime chaque prise de Lait,

de deux onces d'eau de Chaux, & le ſoir on fait prendre le Bol ſuivant, pour ſoûtenir toûjours les premieres idées que nous avons de la cauſe de cette Maladie.

℞. *Oculor. cancr. ſcrup. ij. millep ed. præparat. gr. xij. fl. ſulphur, fl. benzoin. an. gr. viij. cum ſ. q. ſyrup papaver rhæad. fiat bolus, deglut nonâ horâ veſpertinâ, ſuperbidendo aq. lumbricorum. unc. jv.*

Lorſque l'Hydropiſie de la Poitrine, dépend des aigres fixes, où des obſtructions qu'un caractére d'aigreur a faites naître dans les Poûmons, où dans les vaiſſeaux limphez, nous regardons le Lait, comme un poiſon, dont il faut bannir l'uſage : en ſorte qu'aprés avoir purgé les Malades avec des remedes éradicatifs hydragogues, où avec des émetiques, ſi l'Hydropiſie eſt naiſſante, où ſi les premieres voyes ſont remplies de mucoſitez fonduës; nous nous ſervons des Macerations précedentes, dont l'heureux ſuccez nous en fait approuver le grand uſage.

Aprés les Macerations, où quel-

qu'autre lavage aperitif & hydragogue, nous nous servons de l'Opiate suivante, qui est d'un grand efficace.

℞. *Croci martis aperient, subtilitoris nitro præparat, unc. semissem. Mirrh. oliban. gumm. ammoniac. milleped præparat. an. drachm. j. semis. croci oriental. scrup. ij. excipiantur omnia cum s. q. syrup de Chalybe. fiat Opiata dosis sit drachma una quolibet mane.*

Pendant l'usage de l'Opiate, on peut faire prendre au Malale le Bol suivant, chaque soir à l'entrée de la nuit, où en se métant au lit.

℞. *Milleped, præparat, lapillor cancr. an. drachm. semissem. diaphoret mineral ad albedinem calcinat. gr. x. cum s. q. syrup de Absynthio. fiat bolus degluttiend serò, superbidendo julapium sequens.*

℞. *Decoct radic chærefol, petrosellin. brusc. fol eupator. ceterach. hæderæ terrestris. unc. vj. dissol. syrup papaver rhæad. unc. j. tinctur. gumm Ammoniac. gut. xv. fiat julapium.*

Ces remedes étant finis, on peut

purger les Malades avec une prise des Pillules de Franfort, qu'il ne faut pourtant metre en usage, que lorsqu'une grande nécessité y détermine; car les constitutions Hydropiques, à la maniere des Mélancoliques, s'effarouchent par le fréquent usage des remedes purgatifs; & l'expérience nous a souvent appris que les évacuations qui se font par les urines, sont toûjours plus salutaires aux Hydropiques, que celles qui se font par tout ailleurs.

On fait roûler ainsi ces sortes de Malades, sur les remedes qui peuvent révigorer le sang, & sur toute sorte de diüretiques chauds; observant de ne les faire jamais saigner, à moins que quelque Simptome extréme n'y engage, car l'esprit du sang est icy dans un état de défaillance.

Si malgré tous ces secours, l'Hydroppisie se soûtient; on fait prendre loin-à-loin quelque cueïller de vin d'Alkekenge, & on met les Malades à l'usage de la Tisane suivante, dont ils doivent boire des six à sept verres

par jour, pendant un mois, soûtenant cêt usage avec des absorbants & des sels volatils.

℞. *Radic sarsaparill. ligni sancti. an. unc. iij. chinæ. unc. ij. santal. alb. unc. j. semissem. Antimon crud. levitèr trit. & in nodulo suspens. unc. j. infundantur per 24. horas in aq. font. lib. viij. deindè bulliant ad tertiæ partis consumpt. fiat Tisana.*

Il y a des Autheurs qui vantent fort la Lessive faite avec les cendres de Geneſt & de Serment. Mais nous n'en avons jamais éprouvé de bon effet que dans l'Acite, & dans la Leucophlegmatie.

Quoy que toute sorte d'Hydropiques doivent boire trés-peu, on peut prescrire l'eau Martiale animée de quelques pointes de Cerfuëil, & d'égales parties des semences de Persil & de Coriandre, concassées & fermées dans un nœud assez lâche.

## CHAPITRE XI.

### *De la Palpitation du Cœur.*

LE Cœur, ce Maître-reſſort de la Machine, ſe meut ſi conſtamment pendant tout le cours de la vie, qu'il ſe dérange enfin quelquefois, & ſes agitations deviennent vicieuſes. Il ſe durcit, ſe deſſêche, ſe relâche, & paſſe en divers états qui interrompent la régularité de ſes mouvemens.

La Palpitation eſt l'état auquel il devient ordinairement ſujet ; car outre les défauts qui lui appartienent préciſément, il en contracte de nouveaux du côté des parties voiſines, & de celles avec leſquelles il a des liaiſons trés-étroites : en ſorte que ne pouvant ſe refuſer à l'action de pluſieurs cauſes, il eſt contraint de ſuivre les diverſes déterminations qu'elles lui impriment. De là nous pouvons conclure que la Palpitation

du Cœur, n'eſt qu'une dépravation de ſes mouvemens, laquelle dépend de toutes les cauſes qui lui font faire de fréquents efforts, le ſoûlevent violemment vers les côtes, & affoibliſſent la cadence de ſes mouvemens en ralentiſſant celle du pouls.

Cette définition qui diſtingue la Palpitation, du tremblement du Cœur, & du Syncope, ne jette pas dans l'eſprit une notion aſſez claire & diſtincte : & pour la ſuivre dans toute ſon étenduë, & bannir toutes les équivoques; il nous ſemble qu'il eſt à propos d'entrer dans une exacte Analiſe, de démêler le principe mouvant du cœur, & de faire voir par là qu'elle eſt la veritable ſource, & la cauſe la plus ordinaire de cette Maladie.

Le Cœur q'Hypocrate appelle un Muſcle trés-fort, eſt différent de tous les autres Muſcles, par ſon uſage, ſa ſituation, ſa force, l'ordre de ſes fibres, & la cauſe de ſes mouvemens. Tous les Muſcles ſervent à étendre, à flêchir, à r'aprocher, où à tirer à ſoy quelque partie

& cette action dépend des explosions qui s'excitent à l'occasion du mêlange d'une matiere soulfrée qui s'échape du sang, & des esprits animaux qui coulent le long des nerfs, dans les pores ovales & triangulaires de leurs fibres charnuës. Cette opinion paroit si vray-semblable ; qu'un Muscle perd dabord son mouvement, si l'on lie les nerfs qui y aboutissent : la partie même devient paralisée ; si l'on lie les arteres qui s'y répandent, quoy que l'on laisse d'ailleurs les nerfs en liberté. Le Cœur au contraire se meut plus violemment, si on lie les nerfs Cardiaques ; & le cœur d'un Chien, à qui on a coupé les nefs qui y forment tous les entrelassemens, se meut plus vite que dans son état naturel, & l'animal périt enfin par le feu de la fiévre. Ce qui prouve sensiblement que les mouvemens du cœur, ne dépendent nullement des irradiations de l'esprit animal, puisqu'ils se soûtiennent avec plus de force, aprés avoir coupé les nerfs Cardiaques, lesquels sont d'ailleurs si minces & si déliez ; qu'il

eſt impoſſible, avec qu'elle d'exterité qu'on y travaille, de pouvoir les conduire dans les fibres motrices du cœur, dans leſquelles ils ſeroient ſans doute trés-ſenſibles, ſi la nature les avoit deſtinez à y porter tous les eſprits qu'il faudroit pour ſoûtenir toute la force, & la longueur des mouvemens de ce viſcere.

De plus le cœur ſe meut dans l'embrion avant la formation de l'eſprit animal; car s'il eſt vray, comme l'on n'en peut douter, que la génération des eſprits dépende des mouvemens du cœur qui pouſſe le ſang vers la tête, par les arteres carotides & vertebrales; il eſt néceſſaire que le cœur ſe meuve avant que les eſprits ne ſe filtrent dans le cerveau.

Il eſt donc conſtant que les eſprits animaux ne ſont pas les artiſans des ſyſtoles du cœur : & ils n'y ont d'autre uſage, qu'à ſoûtenir le reſſort de ſes fibres, & celuy des oreillettes, dont la ſiſtole dépend des mouvemens mécaniques du ſang qui les enfle. Il ne nous reſte qu'à nous determiner en faveur d'un ſoulfre vif

& épuré, & des parties nitreuses de l'air, ce précieux Alkaest, que les ramifications de l'artere coronaire déchargent dans les petits pores des fibres du cœur. Les preuves convaincantes qui sont répanduës dans toutes les pages du sçavant Ouvrage que Mr. Chirac, ce Phenix des Médecins de Montpellier, a composé sur cette matiere, ne r'affermissent pas moins nôtre créance, que les expériences de Mr. Boile. On observe même, que si l'on interrompt l'inspiration par la ligature de la trachée-artere, on éteint dabord l'action du cœur, & que les animaux que l'on met dans la machine du vuide, y périssent bien-tôt par le seul défaut de l'air que l'on a pompé.

Ces deux principes qui hors de l'état d'union ne peuvent rien, ne sont pas plûtost dans les pores ovales & triangulaires des fibres du cœur, qu'ils se pénétrent, & excitent une fermentation qui sert à étendre les parois des pores. Mais parceque les extremités de ceux-cy regardent assez directement la base & la pointe du

cœur, leur cavité devient nécessairement sphérique, & la pointe se r'aproche de la base, mouvement qui fait la Systole.

La diastole dépend au contraire de la dissipation des principes explosifs, & du relâchement des fibres spirales, lesquelles ne pourroient jamais vaincre le ressort où elles sont pendant la contraction, si les avenuës du sang étoient toûjours libres; en sorte que nous concevons que dans la contraction, les ramifications de l'artere coronaire, sont resserrées, & que l'effort que le sang qui y est renfermé, fait pour repasser parles interstices des fibres, n'est pas moins la cause de la dilatation, que la pesanteur du sang des oreilletes, & le défaut de l'élasticité des fibres spirales.

Sur cette idée que nous avons du mouvement naturel du cœur, il est aisé de concevoir qu'il peut devenir vicieux de plusieurs manieres; & nous croyons avec Mr. Silvius de Leboë, que tous les sels exaltez de quelle nature qu'ils soient, ne peu-

vent-pas moins en picotant les parties externes & internes du cœur, changer l'ordre de ses déterminations; que plusieurs autres causes, en arrestant le sang trop long-tems dans ses ventricules, où en l'en chassant avec trop de précipitation. Mais nous ne nous sommes pas proposez de décrire tous les changemens ausquels le cœur peut devenir sujet : nous nous attacherons uniquement à la recherche de celuy qui luy arrive dans le tems de la palpitation, où nous remarquons le pouls foible.

Dans la palpitation les mouvemens du cœur sont tres-frequents, & ils sont quelquefois d'une si grande violence, que les Observateurs des premiers tems, rapportent que des malades en ont eu des côtes cassées. Cette rapidité des sistoles mal reglées, qui forme le caractere de cette maladie, dépend de cette distribution trop abondante des parties sulphurées & nitreuses, qui fermentent dans les fibres spirales, ou d'une abondance de parties salines qui les poinçonnent, où enfin du reflux du

sang même, lequel ne pouvant enfiler assez vîte les canaux du poûmon, est obligé de refouler vers le cœur, & d'interrompre la regularité de ses mouvemens.

Les deux premieres causes dont on ne peut pas assez sensiblement déduire la foiblesse du pouls, puisqu'il doit être plus fort & plus frequent, ne nous déterminent pas en leur faveur; nous nous bornons à la derniere, & nous concevons que les embarras du poûmon, sont autant de digues que le sang qui vient du cœur, ne peut forcer qu'à la longue, & que ses mouvemens ne pouvant se perdre, il en communique aux parties voisines, autant qu'elles en peuvent recevoir. Mais parce qu'il en a reçû du cœur avec trop peu de mesure pour le communiquer entierement; il se reflêchit vers luy-même, & vers les parois du ventricule droit du cœur, qui bondit, & se soûleve par les nouveaux mouvemens que le sang irrité luy imprime à son tour.

La palpitation est alors constante

& reguliere, à la difference de celle qui dépend des causes étrangeres, & de celle qui accompagne les icterities noires, & les vapeurs des hysteriques. Dans ces derniers cas, elle ne se soûtient qu'autant que ces maux conservent leur force, & il y a apparence qu'elle dépend alors des compressions que le poûmon souffre à l'occasion de la dilatation de l'estomach, & des dépendances de la région inferieure, où les rarefactions sont si fortes, que les parties se soûlevent & resserrent le diaphragme & le poûmon dans la cavité de la Poitrine. Les matiéres même qui s'en élevent, & qui se répandent dans le sang, fermentent si violemment celuy-cy dans les poûmons, que les vaisseaux enflez ne recoivent plus qu'avec peine, celuy que le cœur leur fournit continuellement; ensorte que réfoulant vers celuy-cy, il y excite la palpitation, mouvement qui ne naît jamais dans les efforts de la dilatation, comme plusieurs Autheurs l'ont pensé.

Le sang de ceux qui sont travaillez

d'une Palpitation habituelle, de la-quelle il est ici question, est chargé d'un aigre fermentatif, qui étend & rarefie les soulfres, sans les briser; qui cause par là assez souvent des défauts locaux dans les Poûmons; & qui attire la viscosité dans le sang. Ces accidens qui n'agissent pas toûjours de concert, deviennent les sources fécondes de cette maladie. En effet, on ne peut guére concevoir qu'il se forme dans le Poûmon, des tubercules & des durillons considerables; sans penser que le sang qui se trouve resserré dans ses canaux, doit necessairement retourner avec impetuosité, vers le lieu de sa source, pour y porter les impressions qu'il auroit répanduës ailleurs, s'il avoit pû garder la pante de sa course naturelle.

On raisonne à peu-prés de cette sorte, de la viscosité du sang, lequel étant poussé vers les Poûmons, étend fortement les parois des vaisseaux, où se fermant luy-même le passage par l'étranglement qu'il attire dans les extremitez; il est contraint de réfouler vers le Cœur, & s'opôser à la régularité

de ses systoles. C'est à peu-prés de cette maniere que la palpitation arrive dans le cœur d'un Chien, auquel on a lié l'artere pûmonaire, où l'aorte. Le sang qui se trouve alors arresté dans sa course, se brise si impetueusement par une rétrogradation nécessaire, sur les ventricules du cœur, que l'on voit infailliblement tomber l'animal en une palpitation mortelle.

Toutes ces dépravations des mouvemens du cœur, dérangent de nouveau le tissu du sang ; car puisqu'il est vray qu'il se raffine un peu dans ce viscere, & que suivant Mr. Louver, il y circule tout treize fois par heure, afin que par des triturations réïterées, ses principes devienent propres à la liaison ; il est impossible que le sang dans la foible action du cœur, ne se remplisse de plusieurs amas qui le rendent plus fermentatif, le décomposent, & le dépoüillent de son bâume.

Cêt état violent appuyé sur l'aigre raréfiant, & sur la viscosité du

ſang, eſt encore ſoûtenu par l'ction de toutes les cauſes qui peuvent fortifier l'aigre fermentatif dans le ſang, & ſurmonter l'eſprit de celuy-cy, en répandant dans les poûmons des embarras de differente nature. Sous cét ordre nous renfermons un air chargé d'un ſel vitriolique malin, les Fiévres malignes cauſées par un agent coagulateur, les alimens groſſiers & les viandes coriaſſes qui cauſent la dégenération des ſucs digeſtifs, un défaut de tranſpiration, des fumées ſalines qui s'élancent des premieres voyes, les ſuperfluïtez qui regnent dans les humeurs des femmes qui ſont venuës au dernier terme des purgations lunaires, avec une infinité d'autres qui rendent le ſang craſſe& à même tems fermentatif, &dont un plus long détail nous paroît inutile pour ceux qui ſentent la difference qu'il faut établir parmy les aigres,&l'action des autres ſels, ſimples ou composez.

Il y a des Autheurs qui attribuent la cauſe de la palpitation du cœur, à l'hydropiſie de ſon envelope. D'au-

tres en accusent les vers cardiaires ; & on a été si partagé des premiers tems, qu'on a étably une infinité de causes dont a toûjours rapporté la nichée au cœur ou au pericarde. suivant toutes ces Opinions, il est impossible d'expliquer la foiblesse du pouls ; car selon leur systême il doit être tres-fort, & le cœur ne peut tout au plus se contracter & se dilater qu'à l'occasion des explosions fréquentes sans nulle apparence de palpitation, à moins de n'entendre par ce mot tout autre chose que ce que nous avons étably dans sa définition.

Il est donc constant que le pouls est foible & petit dans la palpitation. Ce qui vient sans doute de ce que les mouvemens du cœur étant interrompus, le sang ne coule plus dans les arteres avec la même force, ny avec la premiere détermination. Et il est inutile de dire que les mouvemens de ce viscere sont plus forts, car le sang qui ne roule plus dans les poûmons avec la premiere liberté, ne se porte que foiblement dans le ventri-

cule gauche, d'où n'étant chassé que par des déterminations mal reglées, il est hors d'état d'enfler les arteres, & d'y couler avec une actîon assez forte.

Le défaut de respiration, qui accompagne necessairement cét état, & qui est par tout de mauvaise augure. *Cels l.* II. *c.* 4. *p.* 51. ne dépend point d'une source differente; & nous devons, ce semble, l'attribüer aux embarras des poûmons, dans lesquels le sang s'appesantit, & dont les vésicules sont si pressées, que l'air n'y entre & n'en sort qu'avec beaucoup de peine.

On observe encore que ces sortes de Malades, ont un air languissant soûtenu par des inquiétudes & des lassitudes qui les accablent & les rendent pésants. Tous ces accidents coulent d'une même source, & nous concevons qu'un sang qui se répand foiblement dans tout le corps, ne fournit que peu de matiere pour la formation de l'esprit animal, & que celuy-cy cessant d'agir avec sa force ordinaire, ne répand plus que lente-

ment ſes effuſions dans les parties, leſquelles ſe trouvant privées des irradiations de ce digne Artiſan de leur reſſort, ſe refuſent à l'action du corps, ſe laiſſent aller à leur poids, & tombent en langueur.

Dans cét état de relâchement & de décadence, le ſang dénüé de l'aigüillon qui anime ſes expanſions, croupit dans les interſtices des fibres charnuës, & cauſe la péſanteur & la laſſitude, à meſure que quelques ſels émancipez font des vives impreſſions ſur les filets nerveux, & font naître les inquiétudes.

Il eſt aiſé de démêler cette maladie parmi toutes celles qui dépendent des interruptions des mouvemens du cœur. Dans celle-cy le pouls eſt foible & languiſſant, le cœur bat fort vîte & fort violemment, & les Malades qui ne reſpirent point librement, ſont abbatus & fort accablez. Tous ces accidents qui font craindre une Syncope mortelle, & une mort prochaine, quand celle-cy eſt trop fréquente; hipp. aph. 41. ſect. 2. ſont moins dangereux dans le ſexe,

à cause des ressources qui vienent du côté des purgations lunaires, lesquelles dépoüillant le sang de plusieurs impuretez qui le rendent orageux, ne contribüent pas peu à dégager les Poûmons, & à rendre les humeurs moins gluantes.

Lorsque la palpitation est Simptomatique, & qu'elle s'allie aux fiévres malignes, & à plusieurs autres Maladies, elle est fort dangereuse, & son cours n'est pas moins rapide que quand elle est habituelle. Car il y a lieu de croire que lorsque le sang est entierement détruit, que les Poûmons sont remplis des viscositez que le feu de la fiévre y a récuites, & qu'il y a même d'autres embarras insurmontables; les parties nitreuses de l'air, ne se degagent pas assez de leurs entraves, pour aller soûtenir encore dans les fibres spirales du cœur, les mouvemens explosifs qui s'affoiblissent par le défaut d'une suffisante quantité des principes salino-sulphureux.

Pour établir solidement la cure de cette Maladie, on doit observer que

les ſecours que l'on donne dans le Paroxiſme, ſont d'ordinaire infructueux dans un autre état, & qu'il faut abſolument ſe ſervir de differens moyens dans les divers temps qui partagent l'ordre des remedes. Enſorte que ſi les Malades ſont violemment travaillez, on doit s'attacher préciſément à dégager les poûmons, afin que le ſang y coule librement, & on doit fondre & délayer celuy-cy, afin qu'il n'y porte luy-même ſa digue. Les ſaignées réïterées ſuivant l'âge, le temperament, les forces, la violence du Paroxiſme, & les ſimptomes qui le ſoûtiennent, ſont les ſecours les plus favorables. On empêche par là l'inflammation des poûmons, on vuide les vaiſſeaux qu'un ſang trop rarefié tenoit enflés, & en donnant aux humeurs un plus grand eſpace, on donne lieu aux principes de ſe déveloper, & de rendre par là tous les ſucs plus coulants.

Dans les intervalles des ſaignées, nous faiſons prendre de la poudre ſuivante.

℞ *Fænicul dul. rasur Ebor. & C. cerv. an. drachm. j. semis. pulver viperin. oculor cancr. coriandr præparat. an. drachm. j. fiat omnium pulvis subtillissimus. dosis sit. drachm. semis. superbidendo haustum decocti sequentis.*

℞. *Radic charefol. acetos. cichor. an. unc. j. fol heder terrestr. borragin. buglos. ceterach. meliss. an. m. j. flor. violar. & nenuphar. an. p. j. coq. in aq. font. lib. iij. donèc remaneant lib. ij. colatura edulcoretur cum syrup de prassio. unc. iij. & servetur ad usum prædictum in vase vitreo, quod suo muniatur operculo.*

Si tous ces secours sont impuissans, on fait prendre deux fois chaque jour dans l'intervalle de six heures, cinq à six grains de sel volatil de Vipere, avec trois où quatre grains de sel volatil de corne de Cerf, incorporez dans la conserve de fleurs de Melisse, bûvant immédiatement aprez un verre d'eau de Melisse.

Pendant ce temps-là, il faut animer les boüillons du Malade, de

ſept à huit goutes de parties égales de teinture de Caſtor & de Saffran, préparée avec l'eſprit de vin bien déphlegmé, & l'huyle de Tartre.

Le Paroxiſme étant fini, nous avons en vûë d'humecter le ſang qui eſt trop ſec dans cette Maladie, de rompre la force des combinaiſons que les ſels ont formées, & d'emporter peu-à-peu les embarras des Poûmons, lorſque nous ſoubçonnons que le mal coule préciſément de cette ſource. Sur cette idée, nous gardons cét ordre-cy.

℞. *Radic ering. acetos. cichor ſilveſtr. an. unc. j. fol bugloſſ. borragin. pimpinell. agrimon. bellid utriuſque. meliſſ. heder terreſtr. adiant nigr. an. m. j. flor nimph. violar, primul. veris. an. p. j. ſemin fænicul. coriandr. an. drachm. j. coq. cum fruſtulo carnis vitulinæ, in ſ. q. aq. font. fiat juſculum exhibendum quolibet mane, & continuand per xij. dies. initio corpore purgato, ac demum ſub finem purgando ſequenti cathartico.*

℞. *ſenn a ſtipitibus mundat.*

*drachm. ij ſalis tamariſc. drachm. ſemiſſ. caſſ. cum fiſtulâ contus. unc. j. infund. in. ſ. q. aq. font in colat. unc. viij. diſſol. mann. alexandrin. unc. j. ſcamon ſulphurat. gr. vj. miſc. fiat potio.*

Immediatement aprés, les Malades peuvent prendre pendant vingt jours deux grands verres de petit lait. Un le matin à leur lever, & l'autre aprés midy loin du répas.

A la tête de la premiere priſe, on peut leur donner quarante grains de la poudre preſcrite cy-deſſus, & on anime le ſecond verre, de vingt goutes de teinture de Corail.

Ces remedes finis, nous mettons les Malades à l'uſage de la poudre ſuivante pendant douze jours, au bout deſquels on les répurge comme deſſus.

℞. *Croci mart aperient nitro aëreo præparat. gr. viij mirrh. oliban. an. gr. ij. fiat pulvis exhibend quolibet mane, ſuperbidendo aq. meliſſ. & bugloſſ. an. unc. j.*

Lorſque malgré l'efficace de tous ces remedes, les Malades éprouvent

quelque atteinte d'une palpitation paſſagére, on ſe ſert de la teinture ſuivante.

℞. *Radic Enul campan. unc. j. ſemiſſ. galang. zedoar. an unc. ſemis. dictamn. alb. drachm. iij. fol menth. meliſſ. an. m. j. anthos. p. j. ſemin fœnicul. coriandr. an drachm. ij. croci. caſtor. an. drachm. j. omnibus ritè inciſis, & matracio capaci indit. affund. olei tartar per deliquium parat. unc. ſemiſſ. deindè vas agitetur et omnia, miſceantur ſimùl. affund. tunè aq meliſſ. ad eminentiam quatuor digitorum tranſverſorum, & vaſe ritè occluſo macerentur per xxjv. horas calore arenæ. colatura per cartham emporeticam facta, ſervetur ad uſum. doſis ſit. gut. xxx. alternis diebus in juſculo, aut vehiculo idoneo.*

On met le comble à la cure, par l'uſage des eaux minérales qui contienent un ſel aſſez ouvert, & un ſoulfre vif & épuré, comme celles de Banieres à la ſource de Laſſerre, & celles de Bourbon, l'Archambaut, qui rétabliſſent les digeſtions lan-

guiſſantes, adouciſſent les aigres émancipez, détrempent les limphes infiltrées dans les pores des orbes des Poûmons, rendent le ſang coulant, & y detruiſent le germe fermentatif qui a tourné les humeurs à la raréfaction.

---

## CHAPITRE XII.

### *De la Syncope.*

IL n'eſt point de Maladie parmy celles que l'on a coûtume d'attribüer au cœur, qui ſoit plus effrayante que celle-cy. Le cœur y ceſſe de battre pour quelque temps, le feu du ſang eſt étouffé, les fonctions vitales & animales ſont interrompuës, & les Malades, gal. 12. meth. c. 5. dont les forces ſont tout-à-coup épuiſées; ſont couverts d'une pâleur mortelle; & de cette eſpece de mort, ils paſſent ſouvent à une mort réelle & véritable, lorſque les mouvemens du cœur, dont les trop

longues interruptions font ſouvent irreparables, devienent ſi languiſſants, que l'eſprit de vie ſe refuſe aux parties, qui ne repreſentent plus que la triſte image, & l'effroyable peinture d'un Cadavre.

Cêt eſtat de défaillance, dont on confond ſouvent les effets avec la cauſe, naiſt du défaut du mêlange des principes emploſifs du cœur, dans lequel il ne ſe trouve d'ordinaire aucun vice local. Deſque ſes fibres motrices ne ſont plus enflées par un ſoulfre vif, & par un eſprit aërien que le ſang y décharge pendant le cours de ſa circulation, leurs pores s'affaiſſent, les contractions devienent languiſſantes, & le cœur ne foüette plus le ſang, & ne le pouſſe que lentement dans les arteres; enſorte que ſes ventricules ſe trouvant remplis, il ceſſe de battre, les irradiations de l'eſprit animal ſont ſuſpenduës, la vivacité de la chaleur centrique s'éteint, & le commerce que toutes les parties ont entr'elles, eſt preſque interrompu.

La ſource de tant de défauts, coule

ſans doute des Poûmons, puiſque ſuivant les fondements que nous avons jettés en parlant du mouvement du cœur, il eſt aiſé de concevoir, que celuy-cy ne devient guére qu'une cauſe paſſive. Les Poûmons remplis de pluſieurs amas d'impuretés humorales qui s'infiltrent dans les interſtices de leurs orbes, s'appeſantiſſent ſur les canaux de la reſpiration, le ſang ſe trouve trop reſſerré pour enfiler aſſez vîte tous les petits tuyaux par leſquels il doit couler, ſes principes gemiſſent ſoûs le poids & ſoûs l'oppreſſion du germe morbifique, & l'eſprit de l'air qui n'y piroüette plus librement, ny ne s'y développe aſſez, pour aller imprimer dans les fibres du cœur les mouvemens expanſifs qui caractériſent la Syſtole & la Diaſtole, ne ſe fait plus ſentir que d'une maniere trés-languiſſante.

Ce ſel nitreux, moins épuré que la nature ne l'exige, n'eſt pas plûtoſt arreſté par de ſi fortes chaînes au milieu des principes impurs & groſſiers, que le ſang refuſe aux fibres

ſpirales les parties ſalino-ſulphurées, dont il avoit coûtume de ſe dépoüiller en faveur de leurs pores ovales & triangulaires; & ces deux ſources vivifiantes, le nitre de l'air, & le ſoulfre ſalin du ſang, qui conſpirent enſemble à ſoûtenir la régularité des mouvemens du cœur dans l'état naturel, ne viennent pas plûtoſt à manquer à l'occaſion des impreſſions organiques qui ſe ſont répanduës dans les poûmons; que l'éclat des fonctions vitales & animales eſt tout à coup obſcurci, & que les Malades dénuez d'eſprit & de force, ne repreſentent plus qu'un ſpectacle affreux, & une vive image de la mort.

Ce n'eſt pourtant pas là préciſément la ſeule cauſe de la Syncope; car on tombe ſouvent en cêt état, ſans que l'on puiſſe ſoubçonner aucun défaut organique, n'y aucune décharge dans les Poûmons. En effet ſi l'on fait réflexion, que le ſang abonde ſouvent en principes groſſiers, élaſtiques & fermentatifs; on conclura que les ſels de quel ordre qu'ils puiſſent étre, peuvent dans leur dé-

génération, empêcher les développemens du nître expansif que l'on reçoit dans les doux efforts de la respiration. Il n'en faut pas d'avantage pour tomber en foiblesse, & l'on est en droit d'en attribuer encore la cause à tout ce qui peut empêcher l'ordre des distributions de l'esprit de l'air, lequel n'étant pas assez dégagé des entraves qui le lient dans les humeurs, ne peut par ce seul défaut prendre feu dans les pores des fibres motrices du cœur.

Dans cette espece de Syncope que l'on peut appeller Idiopatique; nous voyons regner d'ordinaire une constitution de sang qui simbolise avec celle qui forme la palpitation; & nous concevons qu'un aigre fermentatif qui dessêche insensiblement les humeurs par une secrete adustion, qui consume les humiditez & récuit les lymphes, prévaut dans le sang, & dispose ses principes à une prompte raréfaction.

L'empire de cêt aigre toûjours soûtenu par l'action des sucs degénérés, & par le caractere vicieux

des ferments digeſtifs qui ont perdu leur état doux & ſalin, ſe fortifie par le défaut des récremens que le feu intérieur diſſipe, & par le défaut des ſeroſités & des ſucs lymphatiques, qui dans un état reglé, doivent neceſſairement r'entrer dans le commerce du ſang quelque temps aprés en avoit été ſeparés. Car on ne doute plus que les capſules atrabilaires, ne ſeparent une ſeroſité qui ſert à détremper le ſang ſec & maigre, qui revient des reins par les veines émulgentes, & que la lymphe qui s'échape du ſang, n'y rentre bien tôt, & que par des vaiſſeaux lymphez, elle n'aille tantôt dans le canal rorifere de Mr, Bils, tantôt dans les reſervoirs du Chyle, & enfin dans la ſoûclaviére, pour délayer le ſang qui a laiſſé aux parties une bonne partie des ſucs huyleux & balſamiques, dont elles avoient beſoin pour leur nourriture.

Et il n'importe de dire que les diſtributions des ſucs ſont ſouvent reguliéres, & que quoy que le ſang s'écume & ſe deſſèche quelque fois

trop à l'occaſion d'un feu intérieur qui embraſe les humeurs ; il ſe retablit aſſez dans les conſtitutions ſyncopales, par le ſecours des parties nourricieres & alimenteuſes qui balancent les premieres pertes. Mais outre que l'expérience nous a fait découvrir que les remedes qui humectent, détrempent & volatiliſent, ſont ceux qui combattent puiſſamment le germe de ce mal, il y a apparence que la Syncope habituelle & Idiopatique, dépend d'un aigre raréfiant, ſoûtenu par la viſcoſité des humeurs, & la fixité des ſels, dont les puiſſants alliages empêchent l'action du nitre de l'air.

Les Syncopes habituelles naiſſent encore de pluſieurs ſources qui deviennent fécondes par le different regime de vivre. Et il n'eſt rien de plus ordinaire, que de voir tomber en foibleſſe, par les impreſſions d'une odeur trop forte où trop douce, par la frayeur, la joye, la triſteſſe, & par une infinité d'autres accidents qui empêchent que l'eſprit de l'air ne ſe dégage de ſes chaînes ; où qui

imprimment à l'aigre raréfiant les expanſions vives qui étendent les humeurs, & étouffent l'action du ſoulfre exploſif.

Les odeurs douces agiſſent ſur le ſang, lorſque par leur ſel volatil enveloppé dans un ſoulfre épuré, elles charrient par la reſpiration le germe ſyncopal qui étend & ſoûleve les ſoulfres, ſans les rendre aſſez mouvans, & ſans leur communiquer toute la fluidité qu'exige le développement du principe ſalino-ſulphuré, qui devroit s'unir au nitre de l'air dans les fibres motrices du cœur.

La triſteſſe, & la frayeur, qui rendent l'ame attentive à l'objet qui les cauſe, arrétent les eſprits dans leur ſource à l'occaſion des loix attachées à l'union du corps & de cette puiſſance ſupérieure. Enſorte que le ſang n'étant plus animé, n'y vivifié par l'éclat de leurs irradiations; s'appeſantit & ſe dégorge dans les Ventricules du cœur, d'où il ne peut étre chaſſé par le défaut des principes exploſifs, & à cauſe du caractere vicieux qui empêche leurs développemens.

La joye fait tomber en Syncope, par des loix contraires ; & l'Ame que les passions affligeantes tiennent abimée au fond de sa premiere boüe, est icy si sensible à l'objet qui la flatte ; qu'elle répand avec usure dans toutes les parties du corps, les esprits qu'elle semble leur dérober nécessairement dans les passions contraires. Le sang dabord animé des douces effusions de ces agents, toûjours superieurs dans un état de tranquillité, s'enfle d'une telle sorte ; qu'il allonge les grands vaisseaux & presse leurs petites ramifications dans le Poùmon, d'où ne pouvant couler librement, pour aller porter dans le cœur la matiere necessaire à ses explosions ; il est obligé de s'opposer au cours de celuy qui vient continuellement par l'artere pûmonaire, & de l'arréter même dans les ventricules de ce viscére.

Toutes les autres causes, comme les venins, le froid, un air vif où échauffé, les veilles, la faim, les grandes méditations, & une infinité d'autres, agissent à peu-prés de la

même façon : & nous concevons qu'un état de fonte où de coagulation que le ſang peut acquerir, n'ajoûte rien de nouveau à leur maniere d'agir. Car lorſque les humeurs ſont fonduës, les principes exploſifs ſont trop énervés pour conſerver le reſſort dont ils ont beſoin pour l'exploſion : ſi au-contraire leur tiſſu eſt trop ſerré, où s'il y regne un caractere de raréfaction, les principes y ſont trop embourbez pour pouvoir ſe répandre ſans interruption dans les fibres ſpirales du cœur, dont les pores doivent recevoir des ramifications de l'artere coronaire, une matiere ſalino-ſulphurée & un eſprit nitreux qui la penétre; afin d'étre à couvert des atteintes des fréquentes Syncopes.

La Syncope Simptomatique qui ſuccede aux fiévres malignes, continües, ſimples & putrides, aux hémorragies, aux évacuations épuiſantes, & à beaucoup de Maladies de différente eſpéce, eſt d'un genre plus familier que la premiere. Elle naît toûjours de l'action de la pre-

miere cauſe ; & ſi l'on fait réflexion que les divers maux dont on eſt travaillé, dépendent d'un agent coagulateur où fondant, il ſera aiſé ſuivant les premieres idées & les fondements que nous avous déja jettés, de démêler la ſource, la naiſſance & les progrés de cette eſpéce de Syncope.

Outre toutes les cauſes qui ſuppoſent des impreſſions vicieuſes dans le ſang ; il y en a d'autres qui font tomber en foibleſſe les perſonnes même qui ſemblent poſſeder une ſanté ſolidement établie. Soûs cêt ordre nous renfermons un air rarefié & ſans reſſort, les ſpectacles affreux, & tout ce qui peut ſuſpendre le cours des eſprits & du ſang. Ces derniers Problêmes ſont appuyez ſur les mêmes principes que nous avons établis en parlant de la frayeur, & de la triſteſſe. Quant à l'autre, nous ſuppoſons avec raiſon qu'un air chaud & raréfié a perdu une bonne partie de ſon reſſort ; en ſorte que s'échauffant encore de nouveau dans les Poûmons, d'où il s'échape aiſé-

ment avec les esprits, à cause que l'air grossier ne les balance plus; il s'y affoiblit d'avantage, n'enfle plus suffisament les vésicules, & n'anime que foiblement le sang qui y sejourne & qui perd en un moment la liberté de roûler du cœur dans les poûmons, & des poûmons dans le cœur; défaut considerable, & bien tôt suivi de la Syncope.

On tombe encore en cêt état, lorsque l'enveloppe du cœur est trop remplie de cette eau rousse, dont la source a si fort partagé les esprits des Sçavants. Car comme le cœur la pousse dans la diastole, & la presse contre la face de la membrane interne; il faut nécessairement que cette liqueur ne pouvant tout à coup entrer dans les vaisseaux lymphés, interrompe l'action du cœur, en remplissant trop les espaces que la nature a destinés pour la liberté de ses mouvemens.

La foiblesse où l'on tombe alors, est plus où moins facheuse, suivant la facilité avec laquelle cette eau s'épanche des pores du péricarde pour

entrer dans les limphatiques ; car lorſqu'ils ſont bouchez, elle devient mortelle, la cauſe étant conſtante & rebelle.

Nous voyons encore tomber en foibleſſe ceux qui reſtent long-temps à génoux ſur un plan, & ſur tout ce qui eſt trés-poli ; parce que outre que cette ſituation eſt fort génante ; l'on eſt appuyé preſque ſur un point, les parties ſont fort tenduës, les viſcéres du bas ventre flottent en dehors, & portent hors du point d'appuy ; les eſprits dont les canaux ſont trop tirés, tombent dans l'ataxie, & le péricarde qui eſt attaché au diaphragme, ſont fortement tirés en bas ; enſorte que reſſerrant le cœur dans un trop petit eſpace, & celuy-cy ſe trouvant privé des irradiations de l'eſprit animal, & des principes exploſifs ; tout conſpire à empécher ſa ſyſtole, & à faire tomber en ſyncope.

C'eſt de cette maniere que l'on peut expliquer la ſyncope qui vient à l'occaſion du hocquet, cette agitation ſpaſmodique du diaphragme. La foi-

bleſſe

bleſſe au contraire qui dépend de la nichée morbifique qui ſe contonne dans les dépandances de l'eſtomach, eſt entretenuë par les matieres impures, & toutes les ordures que celuy-cy répand dans le ſang, & leſquelles y impriment un caractere ſtiptique, où y laiſſent des impreſſions de feu, qui affoibliſſent ſon action, & obſcurciſſent tout l'éclat des exploſions.

Il y a une infinité d'autres occaſions où la Syncope ſe fait ſentir; & nous ne ſçaurions entrer, ſans rendre ce chapitre trop long & trop ennuyeux, dans un plus grand détail de ſes cauſes. Il ſuffira de dire que tout ce qui peut empécher, affoiblir, où rétarder la ſyſtole du cœur, peut devenir la cauſe de la Syncope. Les vers qui s'y forment, le deſſêchement où la trop grande moleſſe de ſes fibres, le pus, les pierres qui s'y engendrent, comme l'on peut le voir dans l'Hyſtoire que Hollier rapporte dans ſes remarques ſur le 50. chap. du 1. liv. de ſa pratique; tout doit avoir rang parmy les cauſes

qui font tomber en foiblesse.

Les signes par lesquels on distingue les approches de la Syncope, sont un obscurcissement de vûë, & un bruissement d'oreille. Le premier dépend du défaut des distributions de l'esprit animal, lequel ne se répandant que lentement dans le nerf optique, & dans le lassis qui se forme au fond de l'œil, est hors d'état de porter au cerveau les impressions qui luy viennent du côté des objets externes. Le second coule d'une même source; car en établissant le même caractere dans le sang & dans les esprits, il est aisé de concevoir, que ceux-cy étant tombés dans un état de défaillance, le nerf Acoustique n'est plus suffisamment enflé, le tympan tombe dans le relâchement par le défaut de tension des muscles qui tirent le manche du marteau, & l'air qui est entre les labyrinthes & la quaisse, fait effort contre cette premiére membrane par des vibrations réïterées, pour y causer le bruissement de la même maniere qu'il est produit par le sang, qui coulant des

arteres, ne peut être repris par les veines; car ſon mouvement ne pouvant ſe perdre alors, ſuivant les regles de la Phyſique, il doit ſe réfléchir vers luy-même, & frapper violemment ſur le tambour, afin que ſes vibrations répanduës dans le nerf de la partie étroite & large des canaux de l'oreille, ſoient autant d'impreſſions qui rendent l'ame attentive, & la déterminent à la perception de cette ſenſation importune.

Dés que l'on eſt tombé en foibleſſe, une ſueür froide ſoûtenuë par une pâleur mortelle, ſe répand par tout le corps, la reſpiration eſt preſque éteinte, l'eſprit abîmé dans le fond de ſa priſon, eſt inſenſible à toute ſorte d'impreſſions, on ne s'apperçoit plus de ce qui touche le corps, & l'on perd le ſentiment, & la liberté de ſe mouvoir.

La ſueür froide dépend de l'inaction du ſang, & du relâchement des pores & des ſphincters des glandes de la peau. La pâleur naiſt du défaut de fermentation, car les principes expanſifs des humeurs ſont de-

venus rempants, foibles & languiſſants. Enfin les défauts de la reſpiration, & la perte du ſentiment & du mouvement, ſont les ſuites des diſtributions mal réglées de l'eſprit animal, lequel ne ſe filtrant plus aſſez abondamment dans la ſubſtance corticale du cerveau & du cervelet, ne ſe répand que foiblement dans les organes de la reſpiration, & dans les diverſes parties du corps.

Lorſque l'on tombe trés-ſouvent en ſyncope, il eſt d'angereux que les Malades ne périſſent enfin dans le paroxiſme. Si au contraire cette foibleſſe eſt ſimptomatique, & ſi le caractere du ſang les ſauve de ſes fréquentes atteintes, le danger n'eſt pas ſi évident; car les maladies ſont plus où moins dangereuſes, & les ſymptomes plus où moins ménaçants, ſelon que la cauſe eſt plus où moins active & conſtante.

La cure de cette Maladie roûle à la maniére de pluſieurs autres, ſur deux temps différents. Dans le paroxiſme, il n'eſt queſtion que d'éveiller le Malade, de ſpiritualiſer le ſang,

en dévelloppant les eſprits & les principes exploſifs, & de rénouveller le jeu des parties, dont l'action eſt interrompuë. Les remedes dont on à coûtume de ſe ſervir dans cette occaſion, ſont d'un ordre trés-vif & trés-pénétrant, afin que le cœur qui eſt déja dans une trop longue diaſtole, reçoive dabord la matiere exploſive qui le révivifie. L'Eſſence de Canelle, l'eſprit de ſel Armoniac, l'eau de la Reyne d'Hongrie, l'huyle de corne de Cerf, & une infinité d'autres liqueurs ſpiritueuſes, dont on leur frotte les lévres, le nez, les temples, & dont on fait même humer la vapeur; ſont les ſecours le plus favorables que l'on puiſſe donner dans la ſyncope. Le vin & le vinaigre ont encore rang parmi les bons remedes, & nous n'avons rien de plus efficace que ce dernier que l'on fait flairer, pour éveiller & fortifier; & l'un & l'autre empêchent d'y retomber.

On employe ordinairement ces remedes extérieurement; mais on fait prendre de ceux-cy par la bouche. Ceux qui ſont du meilleur uſage, ſont

l'essence d'Ambre gris, l'eau Clairette, le sec, le sel de Vipére, le sel volatile de tartre, l'esprit de sel Armoniac, avec une infinité d'autres qui enveloppent un sel volatil & exalté. On pourroit encore faire prẽdre quelques gouttes de la mixture suivante; mais on l'employe d'ordinaire au dehors, on en fait flairer, & on en frotte les lévres, le nés, & les temples.

℞. *Zedoar. cost. storac. benzoin. macis. cariophill. mirrh. cubeb. cardamom maj. galliæ moschat. an. unc. semis. his omnibus in pollinem redactis, & matracio capaci inditis, affunde spirit vini rectificat. ad eminentiam duorum digitorum transvers. digerantur vase ritè occluso calore arenæ per 24. horas digestione peractâ, atque colat per cartham emporet fact. affund. aq æther cinamom. unc. ij. olej cariophill. & anis. an. unc. j. fiat mixtura.*

Il arrive souvent qu'aprés que les premiers orages sont passez, les Malades retombent en foiblesse, & que les paroxismes deviennent trés-fréquents. On profite alors des in-

tervalles, pour faire prendre aux Malades, des reſtaurans animés de quelques gouttes d'eſſence d'Ambre gris, où de la mixture Anti-ſycopale. On leur donne même ſoir & matin pendant quelque jours les remedes ſuivants.

℞. *Margarit ſplendid. anthiectic poterij. ſalis volatil viper. ras ebor. an. drachm. ij. fiat omnium pulvis ſubtiliſſimus. doſis ſit. ſcrup. j. manè & ſerò, ſuperbibendo hauſtum julapij ſequentis.*

℞. *aq. naph. bugloſſ. borragin. ceraſor nigror. an. unc. jv. ſyrup de Limon. unc. ij. miſc. fiat julapium.*

Deſque les Paroxiſmes ſont moins fréquents, on attaque la cauſe radicale, pour ſauver les Malades des nouvelles atteintes d'une ſi dangereuſe maladie. Si c'eſt une ſyncope habituelle, dont la cauſe dépend d'un aigre raréfiant, ou des embarras qui ſe ſont formés dans les poûmons; la cure n'eſt pas differente de celle que nous avons établie dans le chapitre de la palpitation. Mais ſi la Syncope eſt ſimptomatique où ſim-

patique, nos vûës doivent être différentes, & nous devons nous attacher à maîtriser la cause des Maladies, dont la Syncope n'est que le symptôme & le produit. Ensorte que si elles dépendent d'un fonds de coagulation, l'état de défaillance doit être combatu par les sels acres, les teintures spiritueuses, & tout ce qui peut r'animer les principes déprimés. Si au-contraire, elles naissent de l'action des causes fondantes, les aigres, les humectans, les rafraîchissants, & les adoucissants, sont du bon usage. Les meilleurs remedes cordiaux sont alors, le syrop d'épine-Vinette, le suc de Limons, & tout ce qui abonde en acide.

C'est là l'ordre que l'on doit garder dans cette Maladie,& dans toutes les autres, on doit avoir le même point de vûë. La connoissance des maux & de leurs causes, les choix des temps & des occasions, la prudence, & le discernement, sont les armes que l'on employe pour la guérison des Maladies. On ne reconnoit d'autre secret, & ceux qui n'ayment

que le faſtueux appareil & le grand nombre des remedes, s'éloignent des routes qu'Hypocrate a tenuës, & de la ſimplicité de la cure que ce grand Autheur a établie.

*Multùm egerunt, qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt, multùm adhùc reſtat operis, multùmque reſtabit; nec ulli nato poſt mille ſæcula præcludetur occaſio aliquid adhùc adjiciendi?* Senec.

FIN.

# ERRATA.

PAge 23. ligne 16. *lisez*, Fiévres.
Page 35. ligne 27. *lisez*, ſtibiat, turbid.
Page 65. ligne 18. *lisez*, qui ſemblent ne pas démentir.
Page 48. ligne 18. *lisez*, Phlogoſe.

